
Marchang
la
Gaule
poétique
T. V.
BIBL. NAZ.
VITT. EMAN. III
142
D


Marchangy
la
Gaule
poétique
T. V.
BIBL. NAZ.
42
D
18
NAPOLI


Marchangy
la
Gaule
poétique
T. V.




BIBLIOTECA NAZ^LE
142
D
18
NAPOLI

BIBL. NAZ.
142
D
18
NAPOLI

LA

GAULE POETIQUE.

Troisième Époque.

De l'Imprimerie de C.-F. Patris, rue de la Colombe, n° 4, quai de la Cité.

LA GAULE POÉTIQUE,

OU

L'HISTOIRE DE FRANCE

CONSIDÉRÉE

Dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence et les Beaux-Arts.

PAR M. DE MARCHANGY.

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

IIIE ÉPOQUE.



TOME V.

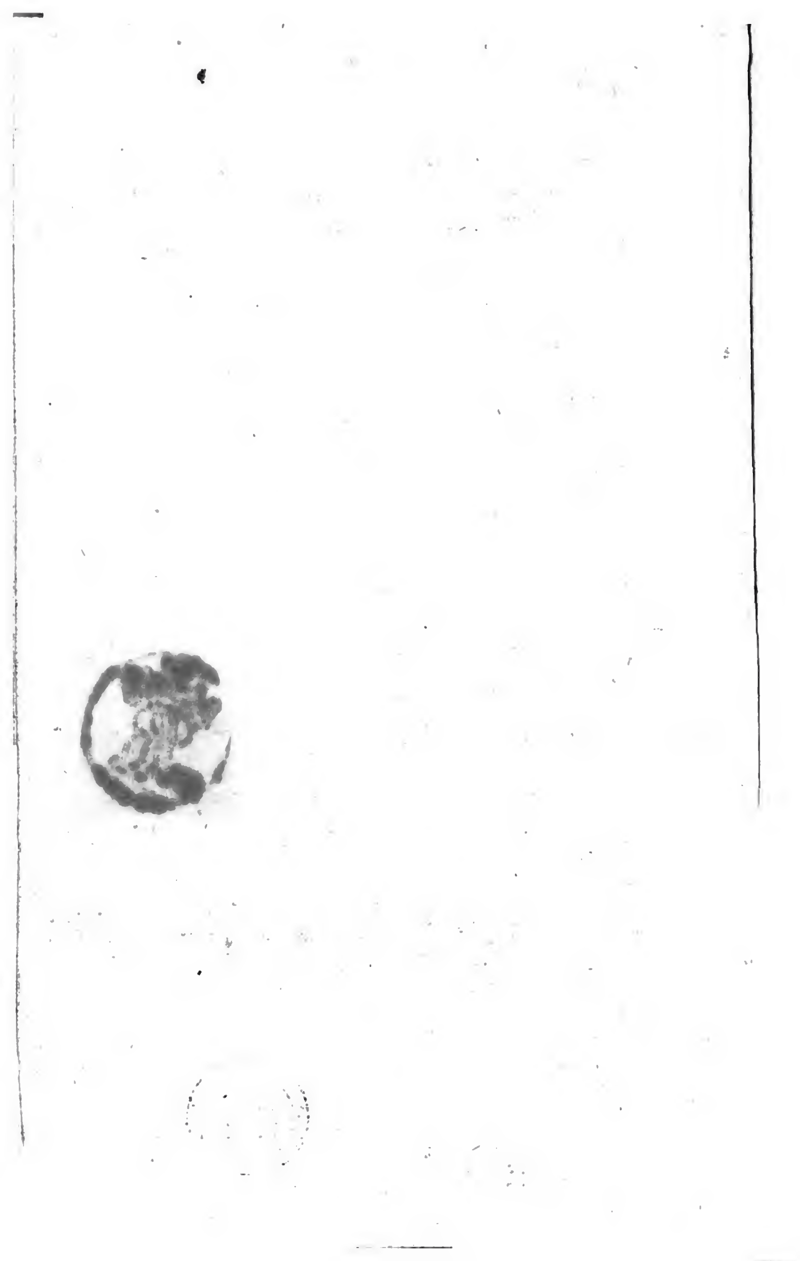
PARIS,

C.-F. PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Colombe, quai de la Cité, n° 4.

CHAUMEROT jeune, Libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

1819.





A Monsieur le Baron DE BALAINVILLIERS
Conseiller d'Etat, Chancelier de Son Altesse Royale MONSIEUR, *Frère du* ROI, *Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre de l'Aigle Rouge de Prusse, etc.*

MONSIEUR,

J'AI publié les quatre premiers volumes de la GAULE POÉTIQUE sans épître dédicatoire, et je n'en n'aurais pas placé une à la tête des derniers, si elle ne m'eût pas été inspirée par l'amitié

dont vous daignez m'honorer et que me rendent infiniment précieuse votre commerce indulgent et gracieux, la courtoisie, la loyauté et l'obligeance, en un mot, toutes les qualités qui vous distinguent.

Une autre considération vous assurait encore ce faible hommage : c'est qu'ayant su concilier, dans votre longue carrière, les austères travaux du magistrat avec les studieux loisirs de la littérature, vous ne serez point surpris que moi-même, chargé de fonctions publiques, j'aye pu, en m'y livrant avec zèle et dévouement, composer cet ouvrage historique et littéraire.

N'est-ce point un injuste préjugé, dont s'arme parfois la malveillance,

que de croire l'étude des lettres peu compatible avec l'exercice des emplois administratifs et judiciaires? Où serait, en effet, le motif raisonnable de refuser à l'homme public, les délassements ingénieux qui charmaient Cicéron à Tusculum, et qui reposaient noblement de leurs travaux politiques, Varron, Jules-César, Mécène, Pollion, Lélius, et le vainqueur de Carthage? Craint-on que cet homme public ne sacrifie au commerce des Muses les instants dont il est comptable à ses justiciables? Mais le fonctionnaire le plus étroitement lié à ses devoirs, a cependant des heures de trève et d'indépendance dont il peut disposer à son gré. On trouve convenable qu'il en profite pour fréquenter la société, faire sa cour, et cultiver

ses amis ; on le voit à la promenade, au spectacle, debout dans un anti-chambre ou courbé devant un ministre; tout cela est dans l'usage, et personne n'a jamais osé dire qu'un tel personnage ne s'adonnât pas exclusivement aux choses de son office. Faudra-t-il donc se montrer plus sévère, si au lieu de profaner ses loisirs dans les cercles bruyants d'un monde frivole, ou dans les misérables inquiétudes des sollicitations et des intrigues, il préfère chercher ses récréations dans la variété de ses travaux, converser avec les savants et les sages de tous les siècles, et composer lui-même du fruit de ses doctes recherches, un livre utile et agréable à ses contemporains ?

Telle était la vie privée des vénérables organes de la loi, dans les temps où la magistrature de France était, selon l'expression de Seissel et de Mezeray, *la Fontaine de sapience et le miroir des vertus.* C'était peu de servir leur souverain, en rendant la justice sur les fleurs de lys, ils offraient encore à la patrie les précieux tributs de leur érudition et de leur génie. Les présidents Chassanée, de Thou, Lamoignon, Bouhier, Hainault, Valbonnais, Salvaing de Boissieu, Fauchet; les avocats généraux Etienne Pasquier, Jérôme Bignon, Omer Talon et Denis Talon son fils, le chancelier d'Aguesseau, les Voyer d'Argenson, ont tous écrit avec succès sur des sujets historiques et littéraires.

On a prétendu qu'un homme doué de quelqu'imagination, était sans aptitude pour les détails exacts et positifs que telle ou telle charge impose ; cela peut être vrai quelquefois, mais le plus souvent l'imagination n'est que l'heureux développement des facultés intellectuelles, et sous ce rapport elle seconde merveilleusement tous les genres de travail. Elle inspire au poète ces fictions enchanteresses qui nous consolent de la réalité ; elle fournit au capitaine les combinaisons hardies et les aperçus rapides qui vont décider la victoire ; dans l'orateur, elle est cette ressource admirable, de varier sans cesse les mouvements, les tableaux, et le langage ; dans l'écrivain, elle est ce goût judicieux qui revêt chaque su-

jet du style qui lui est propre, et qui du vaste clavier de notre idiome, sait tirer des sons harmonieux et pittoresques; dans le magistrat, elle aide puissamment l'instinct de la conscience, en l'armant d'une sagacité pénétrante, qui se fraye une route lumineuse à travers le dédale épineux des sophismes et des paradoxes; dans l'administrateur enfin, cette faculté magique devient l'art des théories analytiques, des classifications et des méthodes simplifiées.

L'imagination, quoiqu'élevée par l'amour des lettres au-dessus de la plupart des emplois ordinaires, n'en est donc que mieux disposée à les servir; elle les rend plus faciles, plus agréables; elle les vivifie et les fertilise; elle donne

de l'essor à la pensée et du goût à l'application ; elle rend le génie inventeur et l'esprit pénétrant. N'avait-il donc pas d'imagination cet Isaac Newton, qui pesait les astres et analysait la lumière? L'imagination alluma le flambeau que Descartes porta dans les sciences et la philosophie ; c'est par elle que Christophe Colomb trouva un nouveau monde et Herschel de nouveaux cieux.

Il ne faut donc pas craindre que le mortel, auquel la nature et l'étude ont départi quelqu'imagination, porte dans l'examen des affaires abstraites et contentieuses, le penchant à l'exaltation et cette verve poétique, dont l'influence ne se manifeste que dans un petit nombre de cas littéraires. Ceux qui lui font un

pareil reproche, ignorent-ils donc qu'il est mille sujets divers qui exigent des tons différents ? Refuseraient-ils aux autres cette souplesse d'esprit dont eux-mêmes donnent l'exemple ? S'ils ne parlent point à un grand seigneur comme à leur subalterne; s'ils savent docilement se plier aux circonstances et se modifier selon les hommes et les temps, pourquoi voudraient-ils que le fonctionnaire, ami des lettres, procédât à un interrogatoire et à une enquête comme il traduirait Sophocle et Virgile, et qu'il traitât une question d'état comme une question d'hypothèque ou une nullité de procédure ?

Blaise Pascal publia un traité des sections coniques, ce qui ne l'empêcha

pas de composer ses Lettres Provinciales; la plume de Montesquieu écrivit le Temple de Gnide et l'Esprit des Lois; on doit à celle de Voltaire l'histoire de Charles XII et d'inimitables poésies légères; et vous, Monsieur le Baron, vous qui, dès l'âge de seize ans, disputiez un prix académique à la Harpe, et vous distinguiez dans les fonctions d'avocat du Roi, de manière à mériter que le parlement vous appelât dans son sein, par une exception flatteuse à la règle des dix années; vous qui depuis fîtes admirer dans l'intendance du Languedoc votre administration paternelle, et qui consacrez encore aux conseils de nos princes, votre expérience et vos talents, vous avez traduit Horace

et enrichi votre porte-feuille de ces agréables opuscules où l'amitié puise la faveur d'une douce confidence; mieux que personne, vous apprécierez donc ces réflexions générales ; si je m'y suis laissé entraîner, ce n'est point toutefois par allusion à ma position personnelle, car la médiocrité de cet ouvrage et l'indulgente bienveillance de tous ceux dont je dois chercher les suffrages, me rendent ici sans intérêt ; mais c'est afin que des hommes publics, affranchis d'une prévention mal fondée, osent communiquer sans honte les trésors littéraires dont ils ont embelli leurs loisirs. Chacun applaudirait à mes efforts, si l'on connaissait ainsi que moi vos productions inédites : pardonnez-moi cette petite

indiscrétion; et croyez à l'attachement respectueux, et à la haute considération avec lesquels je suis,

MONSIEUR LE BARON,

Votre très-dévoué et
très-obéissant serviteur,

DE MARCHANGY.

LA

GAULE POÉTIQUE.

Troisième Époque.

VINGT ET UNIÈME RÉCIT.

Hugues Capet. — Amours de Berthe et de Robert. — Leur divorce prononcé par la cour de Rome. — La France est mise en interdit. — Conquêtes des Normands en Sicile, dans la Calabre et en Grèce.

Hugues Capet était digne de rendre au trône où il fut appelé, sa splendeur éclipsée. Il avait appris de ses aïeux ce que c'était qu'une couronne, et par quelles

vertus on méritait celle de France. Il était fils de Hugues-le-Grand, petit-fils de Eudes et neveu de Robert. Ces deux derniers, proclamés rois après leurs victoires sur les Scandinaves, devaient le jour au duc Robert-le-Fort, qui descendait d'un frère de Charles Martel, dont les ancêtres comptaient parmi eux Clotaire Ier (1).

Hugues Capet n'avait pas une origine moins illustre du côté de sa mère, issue du roi Pepin. Ainsi donc ce prince, tout formé de sang royal, et pour qui l'ambition de la souveraineté n'était qu'un souvenir de famille et un exemple héréditaire, montra,

---

(1) *Voyez*, sur la Généalogie de Hugues Capet, *Chron. Sithiens. apud Marten.*, t. 3, *Anecd. Col.* 565. — *Chron. Floriacens.*, *apud Balus.*, t. 2, *Miscell.*, p. 304. — Du Bouchet, Orig. de la maison de France. — Mézerai, Abr. chron., t. 4, p. 263. — De Saint-Aubin, des Antiq. de la maison de Fr. et des maisons méroving. et carlov. — Mabill., Suppl. à la Diplom., ch. 10. — Daniel, t. 3, p. 265.

dans le fondateur de la troisième race, un descendant de Clovis et de Charlemagne, et représenta lui seul ce que ces deux précédentes dynasties avaient produit de plus célèbre.

Au surplus, bien que la naissance de Hugues Capet fût très-vénérable, il eut, pour parvenir au trône, des droits encore plus flatteurs, ses qualités personnelles et sa puissance (1). Il se fit aimer de ses rivaux par sa modération, sa douceur et son affabilité (2); il s'en fit redouter par sa vaillance, l'étendue de ses domaines, et le nombre de ses vassaux.

---

(1) *Chron. Ademari.* — Montesq., Esprit des Lois, liv. 31, ch. 32. Hugues Capet avait dans ses fiefs les villes de Paris et d'Orléans, seules capables de défendre le royaume contre les Normands, en leur fermant le cours de la Seine et de la Loire; il disposait en outre, par son frère et son neveu, de la Normandie et de la Bourgogne.

(2) *Chron. Centulens.*, l. 3, c. 23. — L'abbé Lenglet, Plan de la Monarch. franç., t. 2, p. 2.

Un récit merveilleux avidement accueilli par le peuple crédule, concourut encore à lui concilier la faveur publique. On rapportait que ce héros, en traversant la Picardie, s'était reposé dans une grotte voisine du monastère de Centule, et que s'y étant abandonné au sommeil, le célèbre fondateur de ce monastère lui apparut et lui prédit qu'il serait roi (1). Plusieurs chroniques ajoutent qu'il lui montra les générations qui devaient sortir de ses flancs, et que la grotte où s'opéra ce miracle fut long-temps resplendissante de clarté et embaumée de l'odeur des lys (2).

---

(1) Le monastère de Centule fut fondé dans le Ponthieu, en Picardie, l'an 638, par S. Riquier, dont il prit ensuite le nom.

(2) *Mabil.*, *Act. Bened.*, t. 7, p. 556 *et seq.* — Bolland., 1 avril, 23—27. — *Chron. Willelmi Nangii*, *ap. Chesn.*, t. 2, *Script.*, p. 627. — *Eccles. Hist.*, *Orderic. Vital.*, l. 1, p. 370. — *Chron. Fratris Audr.*, l. 2, *ap. D. Bouq.*, t. 10, p. 289. — *Sigeb. Chron.* —*Miracul. S. Ritherii*, l. 4.

Hugues Capet fit sacrer de son vivant son fils Robert. Le règne de ce prince n'est point remarquable par de grands événements; mais tel est, pour la haute poésie, le charme d'un amour malheureux, que ce règne, qui en offre un exemple mémorable, intéressera peut-être davantage que les époques les plus fertiles en événements politiques.

La nature avait répandu sur Robert ses plus rares faveurs. Hégaldus et Glaber, qui ont écrit sa vie, Adalberon, qui composa un poëme latin en son honneur, disent que jamais plus aimable prince n'avait paru sur le trône, et qu'il effaçait tous les autres mortels par la beauté de sa figure et la noblesse de sa taille, par sa sagesse précoce, ses talents et ses vertus (1).

---

(1) *Helgaldi Floriacensis monach. Epitom. Vita Rob. Reg.*, p. 63, *ap. Chesn.*, t. 4. — *Glaber*, l. 1, c. 3. — *Carm. Adelber.*, *episc. Laud.*, *ad Rob. Reg. ab Adrian. Vales.*, *edit.*

A peine âgé de vingt ans, lorsqu'il fut couronné, il était un objet d'admiration pour toutes les princesses de France et des pays voisins; mais depuis long-temps il aimait Bertrade ou Berthe, fille de Conrad, roi de Bourgogne (1).

Ils s'étaient connus l'un et l'autre dès leur enfance; ils étaient même un peu parents, et avaient tenu ensemble un enfant sur les fonts. Trop abusés sur leur triste avenir, les deux amants se félicitaient de ces premiers rapports, qui allaient devenir des obstacles à leur bonheur.

Les lois ecclésiastiques avaient alors multiplié jusqu'à l'abus les empêchements au mariage (2). Elles le prohibaient entre pa-

---

Trith. Chron. Hirsaug., t. 1, p. 141. — *Aim.*, *vit. Abbon.*, p. 44.

(1) *Petrus Damian.*, l. 2, *epist.* 15.

(2) D'Héricourt, Lois ecclés., part. 3. — Domat, Lois civiles, part. 2, l. 2, t. 1, sect. 3. — *Gallia Christiana*, pièces justific., p. 94. —

rents jusqu'au septième degré, et entre ceux qui avaient contracté une alliance spirituelle en présentant ensemble un enfant au baptême (1). Un double empêchement s'opposait donc au mariage de Berthe et de Robert. Ce prince convoqua les évêques de son royaume, qui, trouvant un grand avantage politique dans la bonne intelligence qu'assurait ce mariage entre les cours de France et de Bourgogne, permirent de le contracter nonobstant les prohibitions canoniques (2).

Van-Espen, *Jus. Eccl. Univ.*, part. 2, sect. 1, tit. 13, c. 3. — Gerbais, Traité du pouvoir de l'église et des princes, p. 539. — Rec. des Conciles.

(1) Le 53e canon du concile *in Trullo*, p. 9, le 1er du concile de Metz, le 12e du concile de Compiègne, le 33e du concile de Mayence, le ch. 2 de la sess. 24 du concile de Trente. — Bardet, t. 2, l. 7, ch. 20. — Basset, t. 2, part. 2, l. 4, tit. 3.

(2) *Helgald.*, *Vita Reg. Rob.* — Mézerai, Abr. Chron., t. 4, p. 319.

Le mariage était à peine conclu, que Rome, irritée de ce que Robert se croyant suffisamment autorisé par l'église gallicane, n'avait point déféré à son tribunal sévère, fit prononcer dans un concile que le roi de France serait tenu de quitter sans délai son épouse, et que l'un et l'autre feraient pénitence durant sept années (1).

Ce décret fut publié en France. Le peuple, considérant le souverain pontife comme l'organe immédiat de la divinité, se courbait respectueusement sous les ordres rigoureux qu'il intimait.

Quant à Robert, la résistance qu'il opposa fut d'autant plus courageuse, que jusqu'alors il avait été d'une grande soumission aux volontés pontificales. Ce prince, qu'on surnommait *le plus pieux des rois*, avait

---

(1) Concil. Rom., 9, Spicil. Acheri. — *Aim. in vitâ Abbon.* — Damien, l. 2, *epist.* 15. — Besly, Preuves des comtes de Poitou et ducs de Guyenne, ch. 16, p. 296.

convoqué plus d'un concile pour y confondre les hérésies. Il composa en l'honneur de l'église des hymnes qu'elle conserve encore, et il se mêlait aux lévites qui chantaient en chœur les louanges du Très-Haut (1). Il faisait de fréquents pélerinages, distribuait en aumônes une grande partie de ses trésors; sa pieuse munificence avait élevé sept temples et quatorze monastères (2). Mais telle est la force de l'amour que Berthe lui inspire, qu'il n'hésite pas un instant à braver l'injonction de Rome, bien que ce roi superstitieux, comme tous les Français l'étaient alors,

---

(1) Guill. Duranti, l. 9, c. 21, n° 23. — *Marten. veter. Script. et monument. ampliss. collectio*, t. 5, p. 994. — Alberic, Chron., part. 2, p. 35. — *Josse Clichtoue, Elucidatorum Ecclesiast.* Paris, 1521, fol. — *Malmesb. de Reg. Angl.*, *p.* 2072 08. — D. Rivet, t. 7, p. 327.

(2) *Helgald.*, p. 65, 69, 72, 73, 77. — Glaber, l. 3, c. 8.

soit persuadé que sa désobéissance le met en révolte avec le ciel, et lui ouvre l'abîme éternel.

Le pape indigné lui ordonne pour la seconde fois de divorcer à l'instant, et le menace de l'anathème, dont la formule était ainsi rédigée (1) :

« Qu'il soit maudit dans toutes les cités, qu'il soit maudit dans les campagnes, que maudits soient avec lui ses enfants, ses troupeaux et ses domaines ; qu'aucun chrétien ne lui dise *mon frère*, et ne lui rende le salut de paix ; qu'aucun lévite ne prie en son nom, ne l'admette à l'autel de la grâce et des faveurs divines ; que l'amitié, les consolations et l'espérance ne viènent point à son lit de mort ; qu'une main chérie

(1) *Historiæ Franc. fragm. apud Chesnium*, t. 4, p. 85, et D. Bouquet, t. 10, p. 210. — *Varior. epist. ap. Chesn.*, t. 4, p. 145. — Millot, Elém. de l'Hist. de Fr., t. 1, p. 222.

ne lui ferme point la paupière ; que ses entrailles, comme celles de l'impie Arius, s'échappent de son sein entr'ouvert ; que son cadavre demeure sans sépulture sur le rivage épouvanté ; que ses os blanchissent aux vents du désert, sans que le pélerin jète un peu de terre sur ces restes misérables ; que son nom soit en horreur chez les races futures, ou plutôt, que sa mémoire soit abolie parmi les hommes, et que l'aurore d'une autre vie ne réjouisse jamais son fantôme. »

Robert regarde son épouse et refuse d'obéir (1). Ce triomphe de l'amour réclame ici le génie du peintre. D'un côté, il représenterait l'envoyé romain debout, l'œil étincelant, le front livide et s'effrayant lui-même de l'excommunication qu'il profère ; ses bras sont tendus vers le roi, comme pour le dévouer aux enfers et accumuler

---

(1) *Aim., vita Abbon.* — Mézerai, Hist. Abr., t. 4, p. 319.

sur lui les malédictions qu'il évoque : de l'autre côté du tableau, Berthe et Robert sont assis sur le même trône. La reine lève timidement des yeux bleus et humides de larmes vers un époux dont elle attend en tremblant la vie ou la mort. Le monarque, respectueux envers le ministre de l'église, mais inébranlable dans sa résolution, écoute avec calme le foudroyant manifeste. Son bras droit s'étend devant son épouse, comme pour la garantir des imprécations dont il est l'objet, et les écarter loin d'elle. En signe de protection et d'union éternelle, son bras gauche soutient cette princesse, et vient en l'entourant, arrêter sur son cœur une main amoureuse.

Berthe tient le diadème dont elle a dépouillé ses blonds cheveux, et attend l'ordre de le reprendre ou de le quitter. Son autre main se joint à celle que Robert a posée sur son cœur, et leurs doigts entrelacés font briller les anneaux de l'alliance qu'on veut détruire.

Dans le fond du tableau on voit plusieurs seigneurs qui s'enfuyent effrayés aux accents de la réprobation ; leurs gestes indiquent aux serviteurs, qui viènent sous les portiques avec des corbeilles de fruits et de fleurs, de ne plus approcher des lieux où respirent deux êtres que le ciel a maudits.

Cependant, soumis aux volontés du saint siége, les évêques prêchent de toutes parts contre le roi Robert (1). Ses ministres, ses courtisans, ses favoris, les officiers de sa maison, ne veulent plus communiquer avec lui (2); ils craignent d'être souillés par le souffle d'un excommunié, que dans ces

---

(1) *Petrus Damian.*, l. 2, *epist.* 15. — *Varior. epist. ap. D. Bouq.*, t. 10, p. 210 du Rec. des Hist. de France. — Daniel, Hist. de Fr., t. 3, in-4°, p. 305.

(2) *Petr. Dam.*, *loc. cit.* — *Varior. epist. ap. Chesn.*, t. 4, p. 145, et D. Bouq., t. 10, p. 492. — Besly, Preuves des comtes de Poitou et ducs de Guyenne, ch. 16, p. 296 et 297.

temps grossiers on évitait plus soigneusement que le moribond atteint d'une maladie contagieuse. Par pitié on laisse à Robert deux misérables esclaves qu'on croit avoir sacrifiés, en les forçant à servir ce monarque, dont ils n'approchent qu'avec précaution (1). Les vases et tous les objets qu'ont touchés cet infortuné et sa compagne, sont passés par les flammes pour être purifiés (2); les restes de leurs mets sont jetés aux pourceaux, et souvent on les laisse manquer des choses les plus nécessaires à la vie (3).

Au milieu de cet abandon général, Robert ne soupirait point après les honneurs et les fêtes d'autrefois ; il se plaignait seu-

---

(1) Mézerai, lieu cité. — Saint-Foix, Essais sur Paris, t. 1, p. 72, in-12.

(2) Le président Hénault, en son Abr. Chronol., t. 1, p. 139.

(3) *Petr. Dam.*, l. 2, *epist.* 15. — *Epist. Leonis IX ad Henric. Rom.* — *Varior. epist. ap. D. Bouq.*, t. 10.

lement de ne plus trouver dans les vestibules de son palais le grand nombre de pauvres dont il venait laver les pieds (1), selon l'usage des premiers chrétiens, et auxquels il distribuait lui-même les pains évangéliques (2); il se plaignait de voir ses sujets qui naguère avaient une telle opinion de ses vertus et de sa piété, que dans leurs maladies ils venaient se faire bénir et toucher par lui (3), et s'en retournaient certains d'une guérison prochaine; il se plaignait de les voir s'éloigner de lui comme d'un

(1) *Helgald.*, *Vita Rob. Reg.*, p. 77. — D. Félib., Hist. de la ville de Paris, t. 1, in-f°, liv. 3, p. 125.

(2) *Helgald.*, *ib.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, in-4°, t. 7, p. 329. — D. Félibien, lieu cité.

(3) *Helgald.*, *Vit. Rob. Reg.*, p. 77. — D. Rivet, en son Hist. littér., t. 7, p. 328, pense que c'est depuis Robert qu'on a attribué aux rois le pouvoir de guérir les écrouelles en touchant ceux qui en souffraient.

monstre, d'un être infâme, dont l'aspect donnait la mort.

Toutefois les malheurs de Robert, partagés avec sa jeune amante, n'étaient pas toujours sans volupté. Ces deux époux devenus l'un pour l'autre tout l'univers, concentrant en eux seuls et leur espoir et leurs plaisirs et leurs pensées, trouvaient dans la continuelle étreinte de leurs vies des jouissances interdites aux cœurs des rois, qu'un froid cérémonial et d'importuns intermédiaires séparent trop souvent du vrai bonheur.

Le matin et le soir ils se promenaient ensemble dans les vergers du palais Valvert, que Robert avait fait construire (1) là, où depuis s'élevèrent les cloîtres de la Chartreuse, et où se prolongent aujourd'hui les

---

(1) Le palais Valvert ou Vauvert, était situé à l'une des extrémités du jardin du Luxembourg; les Chartreux l'obtinrent de saint Louis par un acte daté de Melun, du mois de mai de l'an 1259.

jardins de la pairie. Quand l'église leur avait peint un Dieu courroucé contr'eux ; quand on avait appelé sur leurs fronts tous les fléaux, il leur était doux, en errant dans ces solitudes paisibles, d'y retrouver un ciel aussi pur, une ombre aussi parfumée, des fruits aussi savoureux qu'avant le terrible anathème.

Rassurés par ces marques de clémence et de bonté, ils espéraient que Dieu pardonnait à ceux qui avaient beaucoup aimé. Ne pouvant plus le prier dans les temples qui leur étaient interdits, ils se prosternaient aux pieds de l'autel de gazon, érigé sous les pampres et les aliziers. C'est dans ces moments d'extase que, loin des stupides humains qui l'avaient abandonné, et près d'une amante chérie, Robert composa quelques-uns des chants qui nous sont restés (1).

---

(1) Guill. Duranti, l. 9, c. 21, nº 23. —

La fille de Conrad, attentive à ces chants sacrés, souriait aux inspirations et à la facile éloquence de son noble époux ; elle souriait, et cependant des larmes roulant dans l'azur de ses yeux, démentaient son calme apparent. Cette jeune femme laissait percer, malgré ses généreux efforts, le chagrin qui la consumait.

Souvent après un instant de sommeil, brusquement éveillée par un rêve sinistre, en proie à la fièvre brûlante et voulant respirer la fraîcheur des belles nuits d'été, elle se levait et donnait un libre cours à sa douleur, sous les galeries du palais abandonné. Assise, à la fenêtre ouverte sur les jardins, les mains jointes et la tête appuyée sur les balustres d'or, elle rêvait durant des heures entières, pleurant lentement au

---

Josse Clichtoue, *Elucid. Eccles.* Paris, 1521. — Marten., *Veter. Scrip. et Monument. ampliss. collectio*, t. 5, p. 994 — Alberic. Chron., part. 2, p. 35. — *Belgicæ Chron. magn.*, p. 92 et 93.

milieu des ombres, et mêlant ses soupirs au bruit des vents qui gémissaient entre les monuments ténébreux. Mille vœux, mille desseins, mille pensées contraires venaient alors se croiser dans son cœur ; tantôt elle voulait seule et à pied, car personne ne l'eût osé conduire, entreprendre le pélérinage de Rome (1), afin de se jeter aux genoux du souverain pontife, en le conjurant de révoquer sa sentence ; tantôt elle se décidait à quitter Robert à son insu, et à se renfermer dans un monastère ignoré, dans quelque ermitage perdu au fond d'une impénétrable solitude ; puis l'idée de délaisser l'unique objet qu'elle aime sans recevoir ses derniers adieux, sans du moins une seule fois encore l'entendre parler et contempler ses traits, la faisait tressaillir

---

(1) Elle fit en effet ce pélerinage postérieurement à sa répudiation (dit Mézerai, Hist. de Fr., t. 4, p. 321.)

de terreur, et couvrait son visage d'une sueur glacée.

Au milieu de ces combats, de ces projets et de ses vagues rêveries, l'aube du jour venait fréquemment la surprendre. Le ciel se teignant peu à peu des riantes couleurs de l'aurore, les nuages réflétant la lumière et se nuançant de pourpre et d'azur, la rosée étincelante et limpide baignant les lys et les amarantes des jardins, les oiseaux gazouillant dans la verte feuillée, l'alouette s'élevant au haut des airs du sein des moissons qui flottaient aux lieux où l'on contemple aujourd'hui le superbe palais de Médicis ; en un mot, toutes ces images de bonheur et de joie lui rendaient par degré la sérénité, et dissipaient ses lugubres pressentiments.

Le spectacle enchanteur de cette nature renouvelée répandait un baume salutaire sur les blessures de l'aimable reine. Ses sens, qu'avaient flétris l'angoisse et les perplexités, s'épanouissaient de nouveau

aux rayons de l'espérance. Jeune et belle comme elle était, pure et sans remords possédant encore son époux, quelque chose lui disait en secret que sa vie n'avait pas épuisé tous les jours heureux; que le vent n'abattait pas toutes les fleurs, et qu'il ne fallait qu'un rayon pour sécher la pluie du matin. Alors le sourire sur les lèvres, le teint plus animé et le front embelli de printanières illusions, elle revolait près de son amant, dont les baisers achevaient d'effacer la trace de ses larmes. Leurs chastes caresses, les sons harmonieux de la harpe, les roses dont ils couronnaient leurs cheveux, ces transports, ces délices du bel âge qu'on goûte une seule fois, et qu'on regrète toujours; cette essence de bonheur trop rapidement évaporée aux feux de la jeunesse et de l'amour, tout les plongeait dans une ivresse qu'aucune langue ne saurait exprimer. Eh! que leur importaient alors et l'éclat d'un trône perdu et les respècts d'une cour dispersée? Persécutés sur la

terre, ils semblaient s'être réfugiés dans les cieux.

Cependant cette alternative d'espérance et de crainte, les tourments de son imagination, et de continuelles perplexités, altéraient chaque jour la santé de la reine; le fruit que l'amour fit éclore dans son sein fut flétri, et la douleur l'arracha de ses flancs sans forme et sans vie.

Alors la superstition et l'ignorance répandirent que Berthe était accouchée d'un monstre qui avait la queue d'un serpent et le col d'une oie sauvage (1). Le peuple crut que Dieu permettait ce prodige pour punir Robert de sa désobéissance (2).

Le pape, ne pouvant ébranler la foi que

---

(1) *Petrus Damian.*, l. 2, *epist.* 15. — *Aim.*, *Vita Abbon.* — Besly, Preuves à l'Hist. des comtes de Poitou et ducs de Guyenne, ch. 16, p. 296 et 297.

(2) *Petrus Damian.*, *loc. cit.* — Saint-Foix, Essais Hist. sur Paris, t. 1, p. 73.

les deux époux s'étaient jurée, excommunia toute la France, et mit le royaume en interdit (1). Alors la désolation fut à son comble; les habitants des campagnes ne voulaient plus cultiver leurs terres, craignant que les semences ne devinssent de l'ivraie et des poisons, ou que la flamme céleste ne consumât leurs moissons. Les commerçants, les navigateurs, n'osaient plus remettre à la voile, appréhendant que désormais la Vierge, qui recevait les prières et les vœux du marinier, ne fît point luire pour eux les feux conducteurs, et que la tempête, grondant sur leurs vaisseaux, ne les poussât contre les écueils.

Les guerriers ne prenaient plus les armes qu'avec cette terreur secrète, par qui l'on

(1) *Histor. Franc. fragm. apud Chesn.*, t. 4, p. 85, et D. Bouq., t. 10, p. 210. — *Varior. epist. ap. Chesn.*, t. 4, p. 145, et D. Bouquet, t. 10, p. 492. — Mézerai, Hist. de Fr., t. 4, p. 320.

est à moitié vaincu ils redoutaient que le Dieu des armées, qui ne guidait plus leurs bannières, ne les livrât aux piéges de l'ennemi, et n'extirpât de leurs cœurs la valeur française.

Le découragement et la consternation n'étaient pas moins grands parmi les autres citoyens, privés de l'usage des sacrements qui, en ce temps-là, ratifiaient les actes les plus importants de la nature et de la société. Plus de mariage, plus de baptême, plus de sépulture, plus de pélérinage. On voyait, à chaque instant, arriver aux portes de l'église où ils ne pouvaient pénétrer, les amants qui venaient implorer la bénédiction nuptiale, les familles qui apportaient les nouveaux-nés à la fontaine sacrée pour les laver de la tache originelle; on voyait encore aux portes de ce temple impitoyablement fermé ceux qui, couverts des longs manteaux du deuil, conduisaient en pleurant le corps d'un parent ou d'un ami, pour le faire inhumer chrétiennement; on y

voyait les enfants pieux et les compagnes fidèles qui venaient aux pieds d'un patron allumer le cierge de l'espoir, ou compter en prières les grains bénits du rosaire pour obtenir le retour d'un père ou d'un époux; on y voyait les malades et les infirmes ne doutant point de leur guérison, s'ils peuvent passer sous la châsse des miracles, ou prier le saint de la chapelle aux vitraux azurés. Mais c'est en vain; le sanctuaire ne s'ouvre pas, et l'inflexible ministre de Dieu laisse hors du temple désert cette foule de citoyens qui, égarés par le désespoir, reviènent devant la demeure de Robert, afin de l'accuser des maux qu'ils endurent, et de rejeter sur lui les malédictions.

Quand, du fond de ses appartements, le Roi voyait les cours se remplir de ces malheureux, quand il voyait leurs différents cortèges, leur deuil, leurs flambeaux, leur pâleur, que causaient le jeûne et la pénitence; quand il voyait de chaque côté des avenues de son palais les cerceuils des tré-

passés, les brancards, les civières des moribonds; quand enfin il voyait tant de mains jointes et suppliantes tournées vers lui, ne pouvant résister plus long-temps, il se décidait à quitter son épouse.

Mais quand se détournant du hideux spectacle que présente cette multitude éplorée, il reporte ses regards du côté opposé, et revoit les frais jardins où tant de fois il fut heureux; quand surtout il aperçoit à travers les branches des figuiers flotter la robe de sa fidèle compagne, il sent qu'il ne peut la quitter qu'avec la vie, et il refuse d'entendre les barbares qui demandent une séparation impossible.

Arrive enfin le jour du sacrifice. Berthe, après s'être promenée quelque temps seule et agitée sur une terrasse du palais, aborde le monarque, et tombant à ses pieds qu'elle embrasse, elle s'écrie :

« Adieu, Robert. . . quand le malheur
» ne pesait que sur nous, notre présence
» nous le faisait aisément supporter; mais

» que peuvent pour les misères de tant de
» citoyens qui souffrent à cause de nous,
» la tendresse et la constance de deux
» pauvres époux que la terre et le ciel
» abandonnent? Si je pleurais, tes regards
» suspendaient bientôt mes larmes; devant
» mon sourire bientôt s'évanouissaient tes
» chagrins. Mais ce baume de l'amour,
» qui distillait de nos blessures mêmes et
» savait aussi les guérir, est sans aucune
» puissance pour le cœur ulcéré de tes
» sujets, victimes d'une opiniâtreté dont
» nous seuls avons recueilli les fruits.
» Adieu, Robert. . . . dépouille le cilice
» du pénitent, et vêtu de la pourpre écla-
» tante, remonte sur le trône plus brillant
» que jamais. Astre de mes jours, toi que
» des nuages ont trop long-temps obscurci,
» répands de nouveau sur la France, qu'en-
» chanta déjà ton aurore (1), et la lumière

---

(1) Robert, à peine âgé de 20 ans, avait été

» et les bienfaits ; qu'à l'avenir la nuit
» dont elle est couverte, réfugiée toute en-
» tière en mon âme, n'épouvante plus de
» son horreur le monarque et ses sujets.
» Adieu, Robert. . . Adieu, mon souve-
» rain, mon époux, mon ami. Ah! faut-il
» rappeler tant de titres au moment de te
» perdre à jamais? Et cependant calme ta
» douleur, ô toi, dont la seule voix me
» fit tant de fois tressaillir! Cet adieu tout
» funeste qu'il nous semble, les plus heu-
» reux doivent tôt ou tard le prononcer un
» jour; la mort aussi cruelle que la sentence
» qui nous sépare, serait venue dans quel-
» ques années enlever l'un de nous deux à
» l'autre. Ah! je le sens à l'inépuisable
» abondance de mon attachement pour toi,
» tout ce qui a des bornes n'est rien pour

---

l'idole de ses peuples avant l'excommunication. Voyez *Helgald.*, *Vit. Rob. Reg.*, p. 68, t. 4, *Scrip. Hist. Fr. Chesn.* — Glaber, l. 1, 2 et 3.

» l'immortel amour, et ce n'est point en
» ce monde que doivent espérer les amants.
» Mais quel effrayant souvenir me fait pâlir
» et frissonner... malheureuse ! j'ose parler
» d'un avenir, et l'anathème nous en a dé-
» fendu l'espérance. O Dieu ! Dieu....
» nous sommes maudits pour l'éternité,
» nous allons être séparés, en ce monde, et
» nous serons séparés en l'autre; cher Ro-
» bert, après cette affreuse pensée, où trou-
» ver encore la force de te dire adieu ?... »

Elle ne peut continuer, ses sanglots étouffent sa voix, et elle n'exhale plus que des sons inarticulés et confus.

Robert, plongé dans la stupeur, ne voit rien, n'entend rien, et sans proférer un seul mot, il tient avec distraction les mains tremblantes de son épouse. Celle-ci, faisant un dernier effort, veut s'exprimer encore, et ne peut que lever les yeux au ciel et les baisser ensuite vers la terre, puis se couvrant de son voile, elle franchit avec résignation les degrés du palais dont le peuple

assiégeait les portiques. Robert, arraché à l'abattement qui le rendait immobile, veut en vain s'opposer à son départ; déjà elle a disparu dans la foule qui, se prosternant aux genoux du roi, l'empêche de suivre l'infortunée.

Cependant la nouvelle de cette séparation est bientôt répandue à Paris et dans les hameaux d'alentour, et l'église reconciliée proclame l'indulgence et les pardons. Berthe, après avoir hâté les apprêts de son exil, monte sur un char attelé de trois coursiers, et prend la route de la Bourgogne. En traversant la ville, elle voit les Parisiens vêtus de leurs habits de fête s'embrasser, se féliciter, et reprendre le cours interrompu de leurs travaux et de leurs plaisirs. La plupart d'entr'eux se rendaient aux temples ouverts et retentissants des hymnes de l'allégresse. Berthe rencontre d'heureux amants, qui cette fois pleins d'espoir allaient faire sanctifier leurs nœuds aux pieds des autels; elle les regarde, et pense que

jamais elle ne goûtera les ineffables délices d'une union assortie. Elle rencontre des parents qui venaient présenter leurs enfants au baptême différé, et elle se dit que jamais elle n'éprouvera les douceurs de la maternité. Enfin elle rencontre une pompe funèbre, et jetant un long regard sur le cerceuil, voilà donc s'écrie-t-elle, où doit s'arrêter mon espoir!

Déjà elle a quitté les faubourgs de l'antique Lutèce; arrivée sur les hauteurs où depuis l'affreux Bicêtre (1) eut son enceinte abhorrée, mais où l'on ne voyait alors qu'un bois de cyprès qui semblait garder une place à ce futur monument des misères

---

(1) Ce château ayant appartenu anciennement à Jean, évêque de *Winchestre*, en Angleterre, on l'appela *Bicêtre* par corruption. On voit l'antiquité de ce lieu dans une Charte de l'an 1290. — *Voyez* le dict. de Moréri au mot *Bicêtre*, et André Duchesne, antiquités des villes et des châteaux de France.

humaines (1), elle s'arrête pour voir encore une fois la cité qui renferme plus de la moitié d'elle-même. Elle entend le bruit lointain des cloches qui célébraient son départ; essuyant ses larmes renaissantes sous ses doigts vacillants, elle cherche à distinguer à travers l'horizon vaporeux les toits du palais de Robert et les arbres de ses jardins; enfin elle se détourne et s'éloigne pour toujours.

Voilà ce qu'il y avait à raconter des amours de Berthe et de Robert; si la poésie les eût chantées sur sa lyre, quel intérêt n'eût-elle point répandu dans cette partie de notre histoire, que nul mortel sensible n'aurait pu lire sans la tremper de ses pleurs! Mais ce n'est point seulement cette lecture qui nous eût ému, grâce au prestige des

(1) Dès son origine, ce château parut destiné à servir de réfuge aux misérables; car on voit par la Charte citée dans la note précédente, qu'il s'appelait alors *la Grange aux Gueux*.

vers, le souvenir de deux amants infortunés se serait encore étendu sur le séjour qu'ils habitèrent. Si l'on ne peut, sans soupirer, penser à l'île de Naxos (1), aux rives fleuries du Mondégo (2), à la fontaine de Vaucluse, aux forêts du Paraclet, les jardins de l'ancien château Valvert doivent-ils être oubliés dans ces topographies amoureuses que l'histoire, l'imagination et le sentiment se sont faites au milieu des campagnes vulgaires, comme des enclos magiques au milieu des déserts ?

Bosquets délicieux, sombres platanes du Luxembourg, pourquoi la poésie n'a-

(1) On sait que c'est dans l'ile de Naxos qu'Ariane fut abandonnée par Thésée. *Plutarch.*, *in Thes.*; *Catul.*, *ep.* 65. — Ariane, trag. de Thom. Corneille. — Legouvé, Poème sur les Souvenirs.

(2) Cette rivière du Portugal est devenue célèbre par le malheureux amour d'Inès de Castro et de D. Pèdre. *Voyez* le Camoens, poème de la Lusiade, ch. 3.

t-elle point ajouté au charme de vos promenades la volupté d'une si douce souvenance? Pourquoi les muses ne se sont-elles point mêlées à tous les beaux arts qui se plurent à vous embellir de leurs merveilles? Quelques vers sur Berthe et son amant auraient donné à vos parfums, à vos ombrages, quelque chose de plus suave, de plus mystérieux, et dans le bruit des zéphyrs et du feuillage on eût cru entendre des gémissements ou le son de la harpe sacrée..... Que dis-je? n'eût-il pas été permis au poète d'attribuer l'inconcevable mélancolie qui régna toujours dans ces lieux (1) aux tristes

---

(1) La tristesse de ces beaux lieux a frappé tous ceux qui les ont visités. M. Colin d'Harleville, ayant à peindre la vie monotone et fastidieuse d'un vieux célibataire, le fait promener au Luxembourg.

Je vais au Luxembourg me promener un peu.

Mercier, dans son Tableau de Paris, t. 11, p. 219 et suiv., en fait l'asyle du silence, du recueillement et des graves pensées. Je lus, dans un ouvrage

amours dont naguère ils furent les témoins, et au torrent de larmes dont ils furent arrosés? Ne pourrait-il pas expliquer ainsi l'attrait qu'ils eurent en tout temps pour l'âme affligée ou contemplative?

---

encore plus systématique et plus original que celui que je viens de citer, et qui par hasard me tomba dans les mains, quelques réflexions sur le Luxembourg, où l'on trouve ces lignes : « Il semble que la langueur habite en personne ces lieux, dont aucune métamorphose ne saurait changer l'impression; c'est un point du globe décidément dévoué à la *taciturnité;* en vain l'art et le luxe y rassembleraient tout ce qui peut charmer les yeux, ils ne sauraient arracher l'âme au sentiment de tristesse qu'elle y respire; je ne répondrais même pas que, peuplé de houris, il reprît une face nouvelle. Ce jardin est l'emblème de la vie, que rien ne peut égayer. Je ne donnerais pas huit jours de promenade consécutive au Luxembourg, à quelqu'un enclin à la mélancolie, pour y terminer sa languissante carrière. » Hypolite de Livry, Pensées et Réflex., t. 7, p. 184, en note.

C'est là que les enfants de Bruno voulurent venir creuser leurs tombes; c'est là que le vainqueur de Marsailles venait oublier la cour et se consoler de l'envie. . . . . Aujourd'hui même c'est en vain que la sculpture a marié de toutes parts aux myrtes et aux orangers les riantes figures des grâces et des amours ; c'est en vain que tout ce qu'il y a de plus aimable dans la nature se rassemble autour de ce vaste bassin, où se meuvent les nuages d'or du matin et du soir, rien ne peut enlever à ce jardin l'air de tristesse qui frappe d'étonnement le promeneur solitaire. Grâce aux aventures de Berthe et de Robert, ses rêveries n'eussent point été sans objet! Il aurait su que les soupirs que lui arrachait ce lieu, étaient donnés à leurs mânes. Souvent près de la vieille chapelle dont on voit encore quelques débris, il eût cru vers la nuit entendre leurs âmes plaintives, et alors il se fût aussitôt rappelé ces beaux vers du Dante.

. . . . . . O animе affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.
Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali alzate e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate, etc. (1)

Mais tandis que nous nous abandonnons à des souvenirs d'amour, des souvenirs de gloire nous sollicitent à leur tour.

L'époque dont nous allons parcourir les beautés historiques, doit toute sa célébrité aux nombreux triomphes des Normands.

Sous ce nom, il ne faut plus voir, comme dans les siècles précédents, les farouches

(1) Voici la traduction de ces beaux vers, tirés de l'épisode de Françoise de Remini, dans le Dante : « Sitôt que le tourbillon les porta vers nous, je m'écriai : Ames désolées, si nul obstacle ne s'y oppose, venez vous entretenir avec moi. Telles que deux colombes qui, fendant l'air d'un vol égal, revienent au nid où l'amour les appèle; ainsi ces deux ombres, traversant la nuit orageuse, volèrent aux sons affectueux de ma voix. »

guerriers que la Suède et le Danemarck poussaient dans nos contrées.

On a vu qu'une colonie de ces guerriers s'était établie dans la Neustrie, qui dès ce moment fut appelée *Normandie*. Depuis plusieurs générations, les descendants de ces Scandinaves étaient donc naturalisés en France, confondus par des alliances, des habitudes, et l'identité des mœurs et du langage, avec les indigènes de cette ancienne Neustrie, qui eux-mêmes se trouvèrent compris sous le nom de *Normands*.

Rien n'était plus ordinaire en ces temps-là, que de voir des seigneurs français entreprendre le voyage de la Palestine pour prier au sépulcre de Jésus-Christ (1). Quiconque avait commis un crime, croyait alors recouvrer le repos de sa conscience par un pélerinage aux lieux saints; quiconque se trouvait en danger de maladie,

---

1) Fleury, Hist. Eccles. — Chroniques du temps. —Robertson, Introd. à l'Hist. de Charles V, p. 21.

de naufrage, d'incendie, ou en toute autre fâcheuse occurrence, faisait vœu d'aller en pélerinage à Jérusalem. Quelques-uns n'y étaient cependant entraînés que par une simple dévotion, et même par curiosité ou pour *quérir* des aventures outre mer.

Quarante jeunes seigneurs normands (1), guidés par ces derniers motifs, avaient pris ensemble le bourdon des pélerins aux rives de la Seine, et après avoir visité Solime, ils souhaitèrent revoir leur patrie.

Ayant abordé en Italie, vers le golfe de Salerne, ils furent accueillis, dans la ville du même nom, par le duc Gaymar (2),

---

(1) *Chron. Cassinens. Anon.*, l. 2, c. 38. — *Ger. Torniac.*, *Præf. ad Hugon. Falcon.* — Gabriel du Moulin, Conquêtes et Trophées des Norm. Fr. aux roy. de Naples et de Sicile, in-fol., p. 2 et 3. — Mézerai, Hist. de Fr., t. 4, in-12, p. 366. — *Voyez* à la fin du vol., la note 1re du 22e récit.

(2) Chron. Cassin., *ibid.*

qui, émerveillé de tout ce qu'ils racontaient des pays qu'ils avaient parcourus, donna en leur honneur une fête où furent invités les seigneurs de Salerne, d'Amalfi et de Scala.

Vers la fin du repas, et lorsque tous les convives étaient dans l'allégresse, on entendit hors du palais un bruit sinistre et des cris confus, qui augmentèrent par degrés (1). Un officier de Gaymar entra précipitamment et parla quelques moments à l'oreille de ce duc, qu'on vit se troubler et changer de visage (2). Alors un des Normands s'écria : « Seigneur Gaymar, je vous prie, au nom de mes frères que voici, de nous apprendre la cause de vos alarmes, afin qu'après nous être réjouis avec vous, nous puissions compâtir à vos peines. Le volcan a-t-il englouti les lieux voisins ?

---

(1) *Orderic. Vitalis*, *lib.* 3, *Hist. Eccles.* — *Chron. Cassin.*, *ib.* — Du Moulin, lieu cité.

(2) Du Moulin, lieu cité, p. 3.

la mer a-t-elle brisé le golfe qui l'emprisonne, et submergé vos terres? ou bien d'autres événements surnaturels, les seuls capables d'effrayer des braves, peuvent-ils en ce jour expliquer la consternation que nous voyons répandue autour de nous (1)? De grâce, permettez-nous de reconnaître par nos services, ou du moins par nos consolations, les bienfaits de votre généreuse hospitalité. » — « Bons seigneurs, répondit Gaymar, le danger qui nous menace est tel qu'il n'est pas en notre pouvoir d'en détourner l'horreur loin de nos remparts. Sachez donc qu'une armée de vingt mille Sarrasins (2) les assiègent en cet instant, afin de contraindre leurs malheureux ci-

---

(1) Du Moulin, lieu cité.

(2) *Orderic. Vital*, *lib.* 3, *Hist. Eccles.* — *Chron. Cass.*, l. 2, c. 38. Ces Sarrasins étaient sans doute les Arabes fatimites qui conquirent la Sicile en 968, et qui en furent expulsés par les Normands, en 1080.

toyens à payer un tribut exorbitant(1), et que le fonds de mon duché ne pourrait pas acquitter; toute défense étant téméraire, puisque je ne puis opposer qu'un très-petit nombre de soldats aux troupes aguerries de ces mécréants, je vais leur faire ouvrir les portes, afin d'épargner à mes sujets le carnage qui souille toujours les villes où le vainqueur est entré par la brèche fumante de son sang. »

Alors un des pélerins français répliqua en ces mots au duc Gaymar : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je vous promets moi et mes compagnons que les Sarrasins, fussent-ils en aussi grand nombre que les sauterelles d'Otrante, ne rapporteront point dans leurs bazars et leurs mosquées les dépouilles de la bonne ville de Salerne; nous avons juré, sur la pierre du saint Sépulcre, de combattre en tout lieu

---

(1) *Orderic. Vital.*, *loc. cit.* — Du Moulin, lieu cité.

les ennemis de la foi, et à l'ardeur qui s'empare de nous, nous sentons que le ciel exauce notre voeu; faites-nous donc à l'instant distribuer des armes (1), et bientôt nous reviendrons achever la coupe du banquet, après avoir purgé vos Etats des barbares qui les ont infestés. »

Gaymar et les autres seigneurs italiens se regardaient avec des yeux étonnés, et ne savaient pas ce qu'ils devaient croire d'un pareil discours. Cependant ils se laissèrent persuader par l'air inspiré de ces héros qui semblaient marqués d'un signe céleste. Leur jeunesse, leurs beauté, leurs tuniques de pélerins dont l'émail des coquilles bénites ornait les collerettes, la croix brodée à l'endroit du cœur, leurs rosaires d'ambre passés autour de leur col d'une blancheur éclatante, leurs cheveux blonds et bouclés descendant à longs flots sur leurs

---

(1) *Chronic. Cassin.*, l. 2, c. 38. — Du Moulin, lieu cité, p. 3.

épaules, et couronnés des roses que le duc de Salerne avait fait ceindre à ses commensaux; le feu du courage qui pétille dans leurs yeux, leur attitude fière et martiale, tout dans ces êtres qu'on prendrait pour une phalange des milices du ciel, tout subjugue, intéresse et pénètre de confiance.

On leur apporte des armes; ils entraînent avec eux le duc et toute sa cour, rallient les citoyens dispersés, ordonnent qu'on ouvre les portes et font une sortie vigoureuse sur les assiégeants (1).

Les habitants de Salerne, témoins de leurs exploits inouis, croient que ce sont des anges envoyés d'en haut pour anéantir les persécuteurs du christianisme, et, se regardant comme invulnérables sur les traces de semblables alliés, ils s'efforcent de les suivre au milieu des Sarrasins. Plus de dix

(1) *Ger. Tornac. Præf. ad Hugon. Falcon.* — Du Moulin, lieu cité.

mille de ceux-ci tombèrent sous le fer des Normands (1), cinq mille furent faits prisonniers, le reste s'enfuit épouvanté vers le golfe de Salerne pour rejoindre quelques vaisseaux.

Gaymar et ses hôtes, revenant dans la ville après cette victoire, trouvèrent les avenues et les vestibules du palais encombrés de trésors pris sur l'ennemi (2).

Le duc de Salerne sentit que, s'il pouvait déterminer les Normands à se fixer à sa cour, il serait bientôt le prince le plus puissant de toute l'Italie; en conséquence, il leur offrit les dignités, les honneurs, les richesses qui peuvent flatter l'ambition des mortels (3); mais les jeunes héros qui depuis long-temps soupiraient pour les rives

---

(1) Du Moulin, lieu cité. — Mézerai, Hist. de Fr., t. 4, in-12, p. 366.

(2) Du Moulin, lieu cité.

(3) *Ordericus Vitalis*, *lib.* 3, *Hist. Eccles.* — Du Moulin, lieu cité, p. 3.

de l'Eure et de la Seine, reprirent l'escarcelle et le bourdon qu'ils avaient laissés sous les portiques du palais, et, après avoir remercié le duc et refusé ses présents, ils revinrent en Normandie, chantant de village en village les cantiques et les noëls qu'ils avaient appris dans leur voyage (1).

Le duc de Salerne, ayant connu de cette manière la bravoure des Normands, regrétait que ceux qui l'avaient si généreusement défendu, n'eussent point voulu rester à sa cour. Peu de temps après leur départ, Pandulphe, prince de Capoue, lui ayant déclaré la guerre (2), il sentit plus que jamais combien le secours de ces invincibles étrangers lui eût été nécessaire. Il envoya des ambassadeurs à Robert, duc de Normandie, afin d'obtenir quelques guerriers pour en faire

(1) *Orderic. Vital.*, *lib.* 3, Hist. eccl. — Du Moulin, lieu cité. — Chroniques de Normandie.

(2) Du Moulin, lieu cité, p. 12.

les chefs de son armée (1). Ces ambassadeurs se rendirent à Rouen avec trente mulets chargés d'étoffes précieuses, de vases d'or, d'armures, de corail, de baume et de beaucoup d'autres présents. Mais, ni ces trésors, ni les promesses que les envoyés de Gaymar firent aux Normands, ne pouvaient en engager un seul à les suivre, lorsqu'un événement imprévu en décida quelques-uns à aller triompher et régner en Italie.

Le duc Robert était à la chasse, dans la forêt des Lions, avec une suite nombreuse; deux seigneurs, Osmond et Guillaume Repostel (2), couraient l'un et l'autre sur un sanglier, et chacun d'eux se disputait l'honneur de l'abattre et d'en présenter la hure à la belle Harlotte, favorite du duc

(1) Du Moulin, lieu cité, p. 4.

(2) Chronique de Normandie. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conquérant, p. 1, 128.

Robert (1). Osmond, plus fort et plus adroit, l'atteignit le premier, et Guillaume de Repostel, piqué de l'avantage que son concurrent obtenait sur lui, dit tout haut, en présence de plusieurs seigneurs, qu'il cédait sans regret cette faible victoire, en pensant que sous le même arbre il avait triomphé de la jeune Adeliza, fille d'Osmond (2). Celui-ci entendit le propos, et jeta son gant à l'insolent qui le proférait. Les deux champions se battirent à outrance, et Osmond plongeait son épée dans le cœur de son adversaire (3), au moment où le duc,

---

(1) Harlotte, fille d'un pelletier de Falaise, parut si belle au duc Robert, qu'il l'aima constamment jusqu'à la fin de sa vie; il la rendit mère du fameux Guillaume-le-Bâtard. *Voyez* l'abbé Prévost, Hist. de Guillaume, t. 1, p. 5.

(2) Chron. de Normandie. — Du Moulin, Conquêtes des Norm. Franç. en Sicile et en Italie, in-fol., p. 4.

(3) Chron. de Norm. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 128.

sortant d'une allée touffue, paraissait avec le reste de sa cour. Osmond, craignant la sévérité, de ce prince, se sauva accompagné de ses amis et de ses vassaux, et se réfugia dans la ville de Salerne, où il eut plus d'une occasion de se distinguer (1).

Le bruit des exploits d'Osmond et de ses frères d'armes se répandit au loin; quelques Normands vinrent se joindre à eux, et ces braves formèrent à Bénévent une petite colonie qui, croissant rapidement en puissance, alarma les Lombards; ceux-ci leur dressèrent des embûches (2).

Les Normands avaient construit plusieurs châteaux forts, et choisi pour chef un seigneur nommé Tustin, qui avait une force

---

(1) *Guillelmi Apuliensis, rerum in Italiâ, ac regno neapolitano Normaricarum, libri quinque, versibus heroïcis scripti, in-4°. Rothomagi*, 1582.

(2) *Guillel. Gemet.*, l. 7. — Du Moulin, *lieu cité*, l. 1.

si prodigieuse, que douze Lombards ne pouvaient tendre son arc.

Un jour un des tigres que les Normands nourrissaient pour leurs jeux publics, s'échappa de sa prison, et se précipita sur une chèvre qui broutait l'arbousier sur un rocher voisin; Tustin court sur l'animal, lui arrache sa victime, le prend tout rugissant dans ses bras, et, après l'y avoir balancé, le jète au loin du haut du rocher (1).

Ceux de Bénévent, témoins de cette action, sentirent redoubler leur jalousie et leur crainte; ils se dirent entr'eux: « Les » Normands sont faits pour commander, » voudront-ils long-temps rester nos égaux? » que n'oseront-ils pas entreprendre contre » nous, dirigés par un héros qui eût » terrassé Hercule, Milon de Crotone, et » tous ceux que cet ancien pays de la

---

(1) *Guillel. Gemet.*, *lib.* 7. — Du Moulin, lieu cité. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 129 et 130.

» valeur envoyait jadis aux courses de
» l'Elide et d'Olympie? »

Ils dirent et jurèrent la perte de Tustin. Les environs de Bénévent étaient ravagés par un serpent monstrueux (1). Les feux de l'ardente canicule avaient allumé sa rage sur les âpres sommets de l'Apennin ; il en était descendu gonflé de poisons, et avait jeté l'effroi dans les champs de Conza, d'Ariano et de Montefuscole.

Depuis peu cet horrible dragon s'était retiré dans une caverne, creusée vers le rivage du Calore, près des murs de Bénévent, et au moindre bruit il s'en élançait pour dévorer les voyageurs, les bergers et les troupeaux.

Les Bénéventins, sachant que ce repaire était inconnu à Tustin, lui proposèrent une partie de chasse, et le conduisirent près de la caverne d'où ils s'éloignèrent précipi-

---

(1) *Guillel. Gemet.*, l. 7, c. 30. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 130.

tamment quand ils eurent entendu s'avancer le serpent (1).

Tustin tourna la tête de leur côté pour demander le sujet de leur fuite, et tout-à-coup reporta ses regards devant lui au mouvement extraordinaire de son cheval, qui, les yeux braqués sur le reptile, se cabrait en reculant et en dressant sa crinière (2).

L'aspect de cet animal était effroyable. Sa gueule béante, et largement fendue, était garnie d'une double palissade de dents aiguës ; il s'en élançait un dard enflammé et haletant de la longueur de cinq palmes. Le sang qui, mêlé à une écume verdâtre, distillait des deux côtés de sa mâchoire, annonçait qu'il laissait une proie pour en

---

(1) *Guillel. Gemet.*, l. 7, c. 30. — Du Moulin, l. 1, t. 2, c. 9. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 131.

(2) Guillaume de Jumiège, et d'après lui du Moulin, disent que ce dragon s'élança sur la tête du cheval de Tustin.

chercher une autre, et les restes qu'il engloutissait, faisaient onduler sa gorge émaillée, dont les couleurs étincelantes se nuançaient aux rayons du soleil.

Tout autre que Tustin eût été pétrifié de terreur à cette vue inopinée. *Ah! c'est toi*, dit tranquillement ce héros en tirant son épée contre le monstre! Au même instant son cheval, piqué au poitrail, tombe et meurt (1). Se dégageant des étriers, Tustin revient contre le serpent qu'il frappe, qu'il perce, qu'il harcèle, et dont il brise les dents et les écailles à coups d'épée. Couvert de blessures, le corps sinueux et convulsif de son rampant adversaire se dessine en cercle, en spirale; se raccourcit, s'alonge, tournoie en sifflant ou traîne sur

(1) Le même Guillaume de Jumiège (l. 7, c. 30) emploie ici une singulière hyperbole pour donner une idée terrible de ce monstre; il prétend que le premier trait de flamme sorti de sa gueule consuma entièrement le bouclier de Tustin.

le sable sillonné ses anneaux tailladés et sanglants. Enfin il expire, et Tustin revient vainqueur (1). Fatale victoire! Ses vêtements sont teints du sang de cette hydre, et le sang empoisonné développe bientôt son active fureur dans le sein du héros (2). Un feu contagieux circule dans ses veines, incendie ses entrailles et tarit dans son cœur les sources de son existence. Tustin, consumé du mal invisible, n'en peut supporter les brûlants élancements (3); sa raison s'égare, et dans l'accès d'une noire frénésie attisant ses cuisantes douleurs, il se roule sur l'arène, se déchire les membres, et découvre au jour ses muscles décharnés et fumants... Méconnaissable sous ses plaies, objet d'horreur et de pitié, il

---

(1) *Guillel. Gemet.*, l. 7, c. 30. — Du Moulin, l. 1, tom. 2, c. 9. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 131.

(2) *Guillel. Gemet.*, l. 7, c. 30. — Du Moulin, lieu cité.

(3) *Guillel. Gemet.*, *ib.* — Du Moulin, lieu cité.

s'étonne d'exister encore, n'ayant plus rien qui ressemble à la vie. Enfin il monte sur la tour voisine que baignaient les eaux du Calore, et de ce point élevé, qui domine la contrée, il s'écrie : Italie! Italie! je te lègue à mes concitoyens, et mon fantôme, errant de rivage en rivage, va t'annoncer leurs bannières. Il dit, et disparaît sous les ondes.

Nul tableau, nul poème n'a retracé cette aventure où l'on trouve réunis des exploits comparables à ceux qui immortalisèrent l'athlète de Crotone, une victoire pareille à celle qu'Apollon remporta sur le serpent Python, et une mort semblable à celle d'Alcide, quand il eut revêtu la tunique empoisonnée du centaure.

Les Français, établis en Italie sous le nom de Normands, poursuivaient le cours de leurs succès, et leur petit nombre était devenu insuffisant pour occuper toutes leurs possessions; ils députèrent en France un des leurs qui publia à son de trompe

dans les villes de Rouen, de Caen et de Bayeux, que les Normands d'Italie promettaient des sceptres et des couronnes à tous ceux qui voudraient venir les chercher (1). Cette proclamation inouie, à laquelle on croira difficilement, ou que du moins on regardera comme l'effet d'une présomption outrée et d'une jactance ridicule de la part de ceux qui la faisaient, n'était cependant en eux que la conviction intime qu'ils avaient de ce que pouvaient exécuter des hommes qui leur ressemblaient.

Au surplus, ils étaient de si bonne foi, que la suite justifia pleinement tout ce

---

(1) Chronique de Normandie. — *Ger. Tornac. Præf. ad Falcon.* — *Anton. Carrac.*, *in Propyl.*, *ad* 4, *Chron.* — *Roberti Viscardi*, *Calabriæ et Siciliæ ducis*, etc., *auctore Gaufrido Malaterrâ.* (Cet ouvrage, qui renferme des détails assez curieux, se trouve dans le tome 3 de la collection des Hist. d'Espagne, in-fol. *Francof.*, 1613.)

qu'ils avaient avancé, puisque les douze fils de Tancrède de Hauteville, seigneur de Coutances, opprimés par une injuste marâtre, et fatigués d'ailleurs du pénible repos qui émoussait leur courage, s'étant rendus à la voix qui conviait les héros aux principautés d'Italie, devinrent, à force de hauts faits, souverains de l'Apulie, de la Calabre, de Naples, de Sicile, de Malte et de Corfou (1).

On ne trouve rien dans les temps les plus merveilleux de l'histoire ancienne, qui surprène davantage que cette prodigalité de la victoire envers quelques aventuriers français.

---

(1) *Fazel. Post. Decad.*, l. 6, *cap. ult.* — *Gauf. Malater.* , l. 2 et l. 4. — *Carol. Sigonius*, l. 8 *Henric. II.* — *Chron. Cassin.*, l. 2, c. 72, p. 3, c. 15. — *Guillelm. Apul.*, l. 4. — *Ordericus Vitalis*, *Hist. Eccles.*, l. 7, 8 et 9. — *Alexand. Abb. Celes.*, l. 1 *et seq.* — Léon d'Ostie, liv. 2, ch. 37. — Histoire civile du royaume de Naples, t. 2, l. 9, ch. 1 et 2.

Ces douze Normands se rendirent d'abord dans la Pouille où les Sarrasins exerçaient leurs brigandages. Placés en embuscade dans les ruines de Siponto, ils épient la descente de ces pirates et les défont complètement; ils les battent en plusieurs autres rencontres, et les expulsent des champs de la Pouille. Les habitants de cette contrée viènent en reconnaissance se rallier sous les drapeaux de leurs libérateurs (1).

L'empereur grec avait quelques prétentions sur ce pays, et pour les appuyer il envoya Duclian à la tête d'une grande armée qui fut détruite par les Normands (2). Le pape, qui ne voyait pas sans inquiétude les rapides conquêtes de ces derniers, voulut s'opposer à leurs progrès, et les

---

(1) *Guillel. Gemet., lib. supr.* — *Chron. Cassin., lib.* 2, *c.* 68. — Du Blond, Neustrie illust., mss.

(2) *Lupus Protospata, Chronol.* — Du Moulin, p. 20.

troupes qu'il fit marcher contre eux furent dispersées (1).

Les douze frères vainqueurs des Sarrasins, des Grecs et des Romains, et restés maîtres de l'antique Apulie, en cédèrent la souveraineté à leur aîné Guillaume de Hauteville, surnommé Bras-de-fer, à cause de sa force extraordinaire.

L'un d'eux étant ainsi pourvu, ils songèrent qu'ils étaient encore onze, et de suite ils marchèrent vers la Calabre. Les Grecs, les Lombards, les Maures, tout le ramas des peuples affamés qui envahissait la portion de ce pays formant naguère la Lucanie, fut moissonné pêle-mêle sous le fer des Normands, qui, après des combats, des assauts, des stratagèmes sans nombre (2), arrivèrent à l'extrémité de

---

(1) *Carol. Pigon.*, *l.* 8, *in Henric. II.* — *Chron. Cassin.*, *l.* 2, *c.* 72.

(2) *Fazel. Post. Decad.*, *l.* 6, *cap. ult.* — Chron. de Normandie. — *Chron. Cassin.* —

l'Italie, et mirent le siége devant Reggio, où s'étaient réunis les débris des armées défaites (1).

Sous les murs de cette ville se tenait un géant d'une grandeur démesurée et d'une figure épouvantable (2). On ignorait d'où il venait, et qui il était. Attiré par l'odeur du carnage, il voulait profiter de la guerre, et avait proposé ses services aux citoyens de Reggio. Ceux-ci, effrayés à l'aspect de cet horrible colosse, n'avaient point osé le recevoir dans leur ville ; mais ils le nourrissaient au dehors en lui jetant du haut des remparts des moutons et des bœufs entiers ; ils comptaient sur lui pour repousser les Normands, et le regardaient comme

---

Du Blond, Neustrie illustre, mss. — Du Moulin, p. 35 et suiv.

(1) Du Blond, Neustrie illust., mss.

(2) *Fazel*, *ub. supr.* — Du Blond, lieu cité. — Du Moulin, tom. 4, p. 56.

une citadelle vivante ajoutée à leurs fortifications.

Cependant les Normands s'avancent, et à leur approche, le géant se lève à l'égal des tours. Roger, le plus jeune des douze frères, visa le monstre avec sa fronde, et le nouveau David tua cet autre Goliath (1).

La ville de Reggio ne put résister longtemps à l'impétueuse ardeur des fils de Tancrède; Robert Guiscard, l'un d'eux, reçut l'investiture de la Calabre, et son frère Richard fut proclamé prince de Capoue.

Les Normands maîtres de Reggio, voyant de cette ville les mosquées de Messine et les rives de la Sicile, se disposaient à y passer, lorsque des ambassadeurs vinrent de cette île pour implorer la protection de nos héros contre le despotisme insuppor-

(1) *Gaufrid. Malaterra, Roberti Viscardi, Calabr. et Siciliæ ducis et Roger., ejus fratris, Histor.* — Léon d'Ostie, l. 2, ch. 37. — Du Blond, Neustrie illust., mss.

table des Sarrasins, qui depuis long-temps les tenaient sous un joug de fer (1).

Quand des événements importants nous appèlent à leur tour, il serait trop long de rappeler ici quelle belle suite d'exploits et d'aventures donnerait à cette action un caractère poétique. Il suffira de dire que Roger et Robert Guiscard suivis de leurs compagnons, après avoir essuyé dans la traversée une tempête que, dit-on, calma un vœu fait à saint Andronic (2), après avoir bravé entre les gouffres de Charybde et de Scylla les dangers qui éprouvèrent jadis la sagesse d'Ulysse, abordèrent en Sicile et assiégèrent Palerme, que défendit une armée de Sarrasins; qu'ils tentèrent un assaut que Guillaume d'Apulée a célébré en vers, et qui, suivant Thomas Fazel,

(1) Du Blond, Neustrie illustr., mss. — Du Moulin, p. 58. — Mathieu Turpin, Hist. du Roy. de Naples et de Sicile, depuis 1028 jusqu'en 1559.

(2) Du Moulin, p. 64.

Geoffroy Malaterra et du Moulin, est un des plus mémorables assauts que l'histoire ait mentionnés (1); qu'enfin ils soumirent entièrement la Sicile, la purgèrent des Maures qu'ils refoulèrent en Afrique (2), et proclamèrent pour souverain de l'île conquise leur frère Roger, en la personne duquel commence le règne glorieux des Normands (3). La fondation du royaume de Naples et de Sicile par Roger serait le

---

(1) Guillaume d'Apulée, au 3e livre de son poème latin, fait un pompeux récit de ce siége. *Voyez* aussi, *Gaufrid. Malat.*, l. 2. — *Fazel. Post. Decad.*, l. 7, c. 1. — *Chron. Cassin.*, l. 3, c. 66. — Du Moulin, l. 2, som. 9, § 5 et suiv.

(2) *Gaufrid. Malater.*, l. 2. — *Guill. Apul.*, l. 3. — Du Blond, Neustrie illust. — *Guill. Apul.*, *ub. supr.* — Mathieu Turpin, Hist. du Roy. de Naples et de Sicile. — Léon d'Ostie, l. 2, Hist. civ. du Roy. de Naples, t. 2, l. 9.

(3) Chron. de Normandie. — Hist. de Guill. le Conq., par l'abbé Prévost, t. 1, p. 217.

beau sujet d'un poème national, auquel les faits précédents serviraient d'épisodes et de faits accessoires (1).

---

(1) La poésie a laissé inculte le vaste champ que lui ouvrait l'histoire des Normands en Italie. Dans l'hiver de 1817, on représenta à l'Académie royale de musique un opéra, intitulé : *Roger, roi de Sicile;* mais cet ouvrage fabuleux et sans intérêt n'a donné aucune idée du héros. *Voyez* les journaux de la première quinzaine de mars 1817.

VINGT-DEUXIÈME RÉCIT.

SUJET D'UN POÈME HÉROÏQUE SUR LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.

Le duc Guillaume tenait cour plénière en la ville de Rouen pour célébrer la naissance d'un de ses fils.

Les héraults du duc étaient allés *semondre* de sa part ses vassaux et les seigneurs voisins aux fêtes et jeux qui devaient s'ouvrir, et toute la noblesse de Normandie s'y était rendue en beaux accoutrements.

Après avoir partagé avec leurs chefs les plaisirs de la chasse dans la forêt de Rouvray (1), les jeunes seigneurs se ralliaient

(1) Chron. de Normandie. — Hist. de Guill. le Conq., par l'abbé Prévost, t. 1, p. 217.

au bruit du cor qui sonnait le départ. Ils étaient rassemblés dans une clairière et attendaient le duc Guillaume qui s'était égaré, lorsqu'ils virent venir à eux trois jeunes guerriers qu'ils reconnurent pour des pélerins allant acquitter un vœu, car ils cheminaient à pied, la tête nue et l'escarcelle pendue à leur ceinture (1). Chacun d'eux portait un grand étendard sarrasin au bout duquel était attaché, avec une écharpe moresque, un turban, des morions dorés, une cotte d'armes et des cimeterres.

Or, ces pélerins étaient trois seigneurs normands, Umfranville, Egilbard et Ranulphe, qui revenaient de la Calabre où ils avaient guerroyé avec les fils de Tancrède.

Ils apprirent aux vassaux du duc Guillaume qu'après avoir conquis l'Apulie et la Calabre, leurs compagnons d'Italie avaient fait vœu de suspendre les dépouilles des trois émirs sarrasins aux basiliques de Rouen

(1) Chron. de Normandie.

où ils se rendaient, au nom de tous, pour déposer leurs offrandes.

Le récit de ces aventures, la vue de ces armes africaines encore teintes du sang de l'infidèle, enflamment l'imagination des seigneurs qui composaient la cour de Guillaume, et leur font envier de pareils exploits; ils rougissent, ils murmurent de l'oisiveté où se perd leur valeur. Ah! quand un petit nombre de nos frères a pu soumettre tant de pays, de quels prodiges pourrions-nous léguer le souvenir à l'histoire, si l'intrépide Guillaume conduisait ses vingt mille braves aux terres étrangères!

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le duc parut suivi d'un messager qu'il avait rencontré dans la forêt (1).

Les seigneurs normands, en revoyant leur souverain, sont frappés de l'altération de ses

---

(1) Chron. de Normandie. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 217.

traits (1). Ses yeux sombres, son front menaçant, ses lèvres tremblantes que contractent l'indignation et la colère, tout annonce que l'écrit qu'il tient lui révèle une offense ou une trahison.

« Aux armes, compagnons, dit-il à ses vassaux! un parjure prétend me ravir, au mépris de mes droits, la couronne qui m'est réservée. »

A ces mots les seigneurs normands, affamés de gloire et de combats, jurent avec transport de vaincre ou de mourir sous les bannières de Normandie (2).

De retour au palais, le duc convoque au

---

(1) *Et bailla l'arc qu'il tenait à ung de ses gens et s'en retourna en son hostel, et commença à aller et venir par la salle, et estraindre les dents en soi, appuyant sur un banc, ni en une place ne pouvait demeurer; et si ne lui osoyent ses gens mot dire.* Chron. de Normandie.

(2) L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 218.

conseil tous les grands qui s'étaient rendus aux fêtes de sa cour; il appèle au milieu d'eux les principaux citoyens et les plus sages vieillards de la ville de Rouen (1), et au milieu de cette nombreuse assemblée, il expose en ces mots le sujet de la guerre prochaine :

« Lorsque la victoire eut élevé Canut, roi de Danemarck, sur le trône de l'Angleterre où devaient monter Edouard et Alfred, fils du roi Ethelred (2), ces deux jeunes princes se réfugièrent à la cour du duc, mon père, qui combla de caresses ces infortunés, et voulut contraindre l'usurpateur à resti-

---

(1) Chron. de Normandie. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., livr. 7, sommaire 10, p. 173, in-4°. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 219.

(2) David Hume, Hist. d'Angl. — Duchesne, Hist. d'Angl. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 173.

tuer une partie de leur légitime héritage (1).

» Canut mourut absous par sa juste célébrité et par l'admiration de ses peuples qui, l'honorant dans sa postérité, nommèrent l'un de ses fils pour lui succéder. Celui-ci eut pour ministre le comte Goodwin qui se rendit redoutable même à son maître (2). Ce perfide conseiller, craignant l'intérêt qu'inspiraient au duc de Normandie les enfants d'Ethelred, les attira en Angleterre sous prétexte de les servir. Ils y vinrent : Alfred renfermé dans le monastère d'Ély, n'y vécut que peu de jours (3). Un pareil sort était réservé à son frère Édouard qui revint précipitamment en

(1) Fragment. de *Guill. Conquest.* — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 174. — Duchesne, Hist. d'Anglet.

(2) Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet., t. 1, in-4°, l. 5, p. 269 et suiv. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 183.

(3) Guill. Malmesb., l. 2. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 179.

Normandie; là, tandis que le duc Robert lui faisait oublier par ses bienfaits la perte de son trône, moi, remplaçant son malheureux frère, je le consolais par mon amitié (1).

» Mon père mourut. En héritant de sa puissance, je songeai comme lui à rétablir Edouard sur le trône d'Ethelred: l'héritier du grand Canut étant décédé, j'envoyai en Angleterre des trésors et des ministres qui surent concilier les suffrages des nobles et du peuple en faveur d'Édouard (2).

» Ce prince fut proclamé roi, mais ne pouvant avoir d'héritier, à cause du vœu de chasteté qu'il avait fait (3), il m'assura sa

---

(1) Fragment. de *Guill. Conquest.* — L'abbé Prévost, lieu cité. — Daniel, Hist. de Fr., t. 3, p. 354.

(2) L'abbé Prévost, t. 1, p. 182.

(3) Guill. Malmesb., l. 2. — Rapin Thoyras, Hist. d'Angl., t. 1, l. 5. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 188. — Velly, Hist. de Fr., t. 2, p. 332. An. 1066.

couronne par testament, afin de reconnaître les services que mon père et moi lui avions rendus (1).

» Cependant cette couronne était convoitée par l'ambitieux Goodwin ; impatient de la saisir, et la mort du roi étant trop lente au gré de ses coupables vœux, il avait osé se révolter contre lui (2).

» Édouard déjoua ses projets et daigna lui pardonner ; mais Dieu, moins indulgent, avait arrêté le jour et l'heure du supplice.

» Goodwin était assis à la table d'Édouard avec une foule de seigneurs anglais, lorsque

---

(1) C'est une grande question que celle de savoir si ce testament a jamais existé ; les historiens ne s'accordent point à cet égard. *Voyez* Fragment. de Guill. Conq. — Guill. Malmesb., l. 2. — Knygton, *de Eventibus Angliæ*, c. 16. — Rapin Thoyras, t. 1, in-4°, l. 5, p. 380 et suiv. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 190.

(2) Rapin Thoyras, t. 1, p. 361. — David Hume, Hist. d'Anglet.

le roi parlant de son frère Alfred, appela la malédiction du ciel sur ses meurtriers. Le comte, qui crut que ces paroles s'adressaient à lui, se leva en disant(1): Seigneur, je comprends par vos discours que vous me soupçonnez de la mort du prince votre frère; mais, pour vous donner une preuve de mon innocence, je prie Dieu que le morceau que je vais manger me suffoque si j'ai trempé mes mains dans son sang. Il dit, et le morceau s'arrêtant à sa gorge l'étrangla à l'instant même (2).

» Goodwin laissait un fils nommé Harald, aussi ambitieux, aussi brave que son père (3),

---

(1) Guill. Malmesb., l. 1 et 2. — Chron. de Norm., ch. 46, p. 81. — Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 370. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 192.

(2) Chron. de Normandie, ch. 46, p. 81. — Rapin Thoyras, lieu cité. — L'abbé Prévost, même lieu.

(3) David Hume, Hist. d'Anglet., t. 1. — Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 370.

mais non moins digne que lui des punitions réservées au parjure.

» Ses victoires sur le traître Alfagar et sur Griffen, roi de Galles (1), avaient exalté sa vanité; il crut que, poussé par la faveur populaire, il pourrait se saisir du sceptre qui m'était légué.

» Plein de ces projets, Harald, pour se ménager des auxiliaires, tenta de délivrer l'un de ses frères et son neveu retenus en ôtage dans mes Etats. Travesti en pâtre, et embarqué dans le frêle bateau d'un pêcheur, il essaya d'aborder mes côtes; l'orage le fit échouer sur les rivages du comte de Ponthieu, qui le reconnut et me l'envoya prisonnier (2).

---

(1) Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet., t. 1, l. 5, p. 371, 372, 376.

(2) Hoveden, p. 449. — Brompton, p. 947. — Guill. Gemet., l. 7, c. 31. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7, som. 8, p. 164. — Daniel, Hist. de Fr., t. 3, in-4°, p. 355.

» Je le délivrai de ses fers et le fis revêtir d'habits magnifiques ; je le conduisis aux carrousels que le jeune roi de France donnait à Compiègne ; je le menai en Bretagne, où m'appelait la guerre, et je le fis triompher à mes côtés (1).

» Étonné de ma bonté et de mes bienfaits, il parut abjurer ses desseins d'usurpation, et s'étant rendu à Sainte-Marguerite de Jumiège, il jura (2) sur les évangiles et les reliquaires qu'on avait posés sur un autel couvert d'un drap d'or ; il jura au milieu du clergé de Normandie qu'il n'attenterait jamais à la couronne d'Angleterre,

---

(1) Guill. Gemet., l. 7. — Chron. de Norm., ch. 49. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 206.

(2) Guill. Malmesb., l. 2, p. 93. — Brompton, p. 944. — Wace, Rom. des ducs de Norm., p. 459. — Daniel, t. 3, p. 555. — David Hume, Hist. d'Angl., t. 1, p. 353. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7, p. 166, in-4°. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 208.

et qu'il respecterait les droits dont le testament d'Edouard était la source sacrée.

» Il partit comblé de mes présents...... Et j'apprends aujourd'hui que le roi d'Angleterre vient de mourir, et qu'Harald, à force de brigues, de séductions, s'est fait proclamer à sa place (1).

» Tel est, chers vassaux et fidèles amis, tel est le manque de foi que je devais dénoncer à votre loyauté, afin que vous puissiez m'aider à le punir par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. »

A ces mots, Odon, évêque de Bayeux, Geoffroy fils, Rotrou, comte de Mortagne, Aimery de Touars, Gautier Giffart, Hugues de Grentemenil, Guillaume, fils de Richard, comte d'Evreux, le comte d'Es-

---

(1) David Hume, t. 1. — Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet., t. 1, l. 5, p. 373. — Daniel, Hist. de Fr., t. 3, p. 356. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 214.

taples, le fils du comte Osborn (1), et mille autres seigneurs puissants en fortune et en crédit se lèvent spontanément, posant une main sur leur cœur et étendant l'autre vers le duc, ils lui renouvèlent leur serment de fidélité, et jurent de sacrifier pour le venger leur vie et leur fortune.

La nouvelle de cette expédition se répand dans la Normandie et dans toute la France. Bientôt un grand nombre de suzerains, s'ennuyant dans leur manoir où la chasse et l'amour étaient leur seule affaire, se rendent de toutes nos provinces à la cour de Guillaume, pour lui faire agréer leurs services volontaires sous telle et telle condition (2).

---

(1) *Ordericus Vitalis*, *p*. 501, *lib*. 3. — Chron. de Norm., ch. 49, p. 110 et 111. — David Hume, Hist. d'Anglet., maison de Plantag., t. 1, p. 381.

(2) *Voyez* Chron. de Norm. — Rogerius de Hoveden, l. 2. — Malmesb., *de Gest. Reg. Angl.*, l. 5. — Du Moulin, Hist. Génér. de Norm., l. 7,

L'un lui disait : « Seigneur duc de Normandie, j'amène avec moi mille vassaux tous gens d'élite que je vais faire entrer dans votre camp, si vous promettez de m'abandonner en toute propriété les drapeaux, armes et autres trophées que moi et les miens pourrons *conquéter* au bon royaume d'Angleterre ; afin que de retour en France, j'orne la salle de mes fêtes de ces témoignages de mon courage ». Guillaume lui tendait la main, en disant *féal* ami, ce que tu demandes je te l'*octroye* de bon cœur (1).

Un autre s'avance, et lui dit : « Voici que j'arrive des champs de Nevers, où la Nièvre et l'Allier se mêlent à la Loire ; d'un côté de ses rivages sont des collines agréablement couvertes de vignobles, de l'autre un pays plat, riche en bois et en mines de fer ;

---

sommaire 11, § 7, p. 180. — Daniel, Hist. de Fr., in-4°, t. 3, p. 360.

(1) Chron. de Norm. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 242.

je possède tous ces fiefs, mais la fortune ne peut me plaire sans la gloire ; je viens donc à vous, pour joindre mes enseignes aux vôtres, si vous me promettez de graver mon nom et celui des bannerets et vidames qui me suivent, sur les colonnes du temple ou de tout autre monument que vous serez tenu de faire bâtir pour éterniser notre victoire. »

Guillaume lui répond : Compagnon, ce que tu dis là me réjouit, et sera certainement exécuté.

Un troisième est introduit devant le duc, et s'exprime ainsi : « Je viens de la Champagne à grandes journées pour joindre ton *ost*, avec cinq mille soldats, tous hommes de cœur et habiles à dompter les destriers ; mais je demande que tu m'accordes au pays où nous irons avec la grâce de Dieu et nos épées, autant de terres que l'attelage de mon char en pourra franchir en allant au pas, depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil, et que tu me *baillès* en outre le

droit de dresser aux limites desdits domaines des poteaux portant mes noms, armoiries, devises de guerre et d'amour, ainsi que le tout se comporte en l'écusson de mes ancêtres. »

Frère, réplique le duc, qu'il soit fait ainsi qu'il est requis.

Enfin, le nombre de ces volontaires était si grand que le duc leur donna audience pendant plusieurs jours écoutant et acceptant avec joie leurs propositions; *les ungs*, dit la Chronique, *demandaient des gaiges, et les autres qu'on les passast, et que le duc leur donnast ce qu'ils pourraient prendre et acquérir. Les ungs demandaient une ville, et les autres un chasteau, les autres une dame par mariage, et à chacun il accordait sa demande.*

Après tant de chevaliers jeunes, bien faits, vaillants, pleins d'honneur et de loyauté, Guillaume voit venir à lui un étranger aux armes inconnues; il était si hideux et si pâle, que la cour du duc en fut effrayée. Le fer

et l'ivoire n'avaient jamais touché sa barbe et sa chevelure négligées, ses yeux hagards ne se tournaient qu'obliquement sur les objets qu'il n'osait envisager. La débauche et les excès les plus impurs ont tellement épuisé ses forces, et flétri sa jeunesse, qu'à chaque instant ses genoux fléchissent, et que tout son corps, agité de subites convulsions, s'affaissait sous ses jarrets pliants. Tel on voit près d'un bois sombre le loup cervier ou le dogue épileptique tressaillir trois fois et s'enfuir dans les ténèbres.

Ce monstre était Toston, frère de Harald (1). Il avait été pendant long-temps comte et gouverneur des Northumbres; mais ce peuple, las de ses vexations et de ses turpitudes, s'était révolté contre lui (2).

---

(1) David Hume, Hist. d'Anglet., mais. des Plantag., t. 1, p. 359. — Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet., t. 1, in-4°, p. 382.

(2) Guill. Malmesb., *de Gest. Reg. Angl.*, l. 2. — Henric. Hungting., l. 6. — Rapin Thoyras, *ubi sup.* — David Hume, lieu cité.

Harald, juste cette fois, préférant le bien public à l'intérêt d'un frère indigne de lui, nomma à sa place le vaillant Morkard qui chassa Toston du Northumberland (1).

De ce moment cet être féroce avait juré la mort de son frère (2); pour préluder à une vengeance horrible et telle qu'il la fallait à son cœur dénaturé, il fit saisir quelques-uns des amis et des serviteurs de ce dernier, et les ayant égorgés et coupés par morceaux, il les lui envoya pour qu'il les reconnût, s'il était possible (3).

Après cette action, Toston s'était sauvé d'Angleterre; depuis long-temps il rôdait autour de ce pays, et cherchait des ennemis à son frère (4).

---

(1) Guill. Malmesb., *ib.* — David Hume, lieu cité. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 210.

(2) Guill. Malmesb., *ib.* — David Hume, lieu cité.

(3) Guill. Malmesb., *de Gestis Reg. Angl.*, l. 2. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 210.

(4) Guill. Malmesb., *ib.* — Guill. Gemet., l. 6, c. 32. — Henric. Hungting., l. 6.

Ayant appris l'expédition que Guillaume préparait contre Harald, il venait avec quelques troupes qu'il avait rassemblées offrir ses services au duc de Normandie (1).

Mais celui-ci ne peut se défendre d'une secrète horreur à la vue de cet homme que souillait le sang des peuples, et qui avait soif de celui d'un frère.

Le vertueux Guillaume refuse d'associer les criminelles fureurs de Toston à la gloire immortelle et pure qu'il a promise à ses braves (2). Cet être méprisable ne pouvant trouver place dans les rangs français s'embarque pour la Norwège, afin de souffler au roi Harfager la rage dont il est dévoré (3).

---

(1) Guill. Gemet, l. 6, c. 32. — Guill. Malmesb., *ib.* — Rapin Thoyras, Hist. d'Angl., t. 1, p. 382.

(2) Selon l'abbé Prévost, t. 1, p. 231, Guillaume reçut Toston avec beaucoup de froideur; mais, selon d'autres historiens, ce duc accepta ses services.

(3) Henric. Hungting., l. 6, p. 367. — Hilden, p. 284. — Ingulf., p. 69. — Daniel, t. 3, p. 361.

Tout semblait concourir à l'entreprise du duc Guillaume. Les monastères, les chapitres, et même de simples particuliers, faisaient construire et équiper à leurs frais un grand nombre de vaisseaux (1); le pape bénissant les armes de Normandie, avait envoyé au duc un anneau et un étendard(2), et de jour en jour arrivaient de nouveaux auxiliaires, en sorte que l'armée se trouva forte de soixante mille hommes (3), tous à

---

(1) Guill. Gemet., l. 6. — Malmesb., l. 5, c. 1. —*Orderic. Vital.*, l. 3. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7, som. 10, p. 174. — Chron. de Norm. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill., t. 1, p. 222.

(2) Malmesb., *de Gest. Reg. Angl.*, l. 3, *cap.* 1. — Wace, Rom. des ducs de Norm. — Du Moulin, l. 7, som. 10, p. 174, § 2. — Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet., t. 1, p. 385. — Daniel, t. 3, p. 359.

(3) Les uns disent 50, les autres 60 mille hommes. *Voyez* Guill. Gemet., l. 7, *cap.* 34. — Malmesb., l. 3. — *Gesta Guill. Ducis.* — Chron. de Norm. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill., t. 1, p. 239.

la fleur de l'âge, pleins de vigueur et de bonne volonté (1).

Rien, selon l'historien David Hume (2), que nous citons de préférence, parce qu'il est Anglais, et par conséquent peu suspect de partialité en notre faveur; rien n'était plus beau à l'œil que la vue de ces troupes couvertes d'armures resplendissantes et faisant éclater leur allégresse et leur confiance sous leurs bannières de pourpre et d'or; rien n'était plus imposant que la vue du bataillon d'élite qui devait accompagner la

---

(1) *Le duc choisit ses troupes avec beaucoup de soin; il ne prit que des gens robustes et de bonne volonté. Voyez* Guill. Malmesb., *de Gest. Reg. Angl.*, l. 3. — Guill. Gemet., l. 6. — Chron. de Norm. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7, som. 10.

(2) David Hume, Hist. d'Anglet., maison de Plantag, t. 1, p. 380. *Ce célèbre historien est d'une grande impartialité, et c'est surtout ce qui le distingue de Larrey, de Rapin Thoyras, et de la plupart des historiens d'Angleterre.*

personne du duc, et qui se composait des plus nobles et des plus intrépides guerriers. Outre ceux que l'on a déjà nommés, on remarquait encore dans cette phalange invincible Beaudouin de Bouillon, d'Aubellemare, Neel, Eustache, comte de Boulogne, Eustache d'Ambleville, Raoul Tesson de Tinguelos, d'Orival, de Semilly, de Basqueville, de Titteres, les vidames de Chartres et de Parthay, d'Harcourt, Hue de Gernevay, de Montgommery, le duc d'Orléans, le comte d'Anjou, Eudes de Mortemer, de Tancarville, de Beauchamp, de Montaigu, de Shautenor, Hildebrond, Heynois Lestranges, Monbray, le comte Thomas d'Aumalle, et les sires de Blainville, de Rosny, de Buis, de Traci, de Marqueville et de Montfort (1).

---

(1) *Orderic. Vital.*, l. 3, p. 501. — Chron. de Norm., ch. 49, p. 110 et 111. — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7, p. 184. — Duchesne Angevin, Hist. mss. de Norm. — L'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, et à la fin du t. 2.

Guillaume conduit son armée à l'embouchure de la Dive (1), où sont préparés neuf cents vaisseaux *à grands trefs* et voiles, sans compter les petits bâtiments de transport; on lève l'ancre, et déjà l'on vogue le long des côtes de Picardie; mais arrivés à Saint-Valéry, un calme pareil à celui qui enchaîna la flotte des Grecs dans les ports de l'Aulide retient les Français au rivage (2). Dans leur impatiente ardeur, ils réclament les vents aux prix même d'une tempête; ils voudraient aborder l'Angleterre, dussent leurs navires être fracassés par l'ouragan contre les rochers et les récifs.

---

(1) *Orderic. Vital*, l. 3, p. 500. — Du Moulin, l. 7, som. 10, p. 175, § 4. — Daniel, Hist. de Fr., t. 3, in-4°, p. 360. — David Hume, Hist. d'Anglet., t. 1, p. 384.

(2) *Ordericus Vitalis*, l. 4, p. 500. — *Gesta Guill. Ducis.* — Du Moulin, Hist. génér. de Norm., l. 7. som. 10, p. 175, § 5. — David Hume, Hist. d'Anglet., t. 1, p. 484. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 238.

A défaut de combats, leur chef veut entretenir leur courage par des exercices militaires (1) et par les récits des actions illustres.

Sur le penchant de la colline qui dominait, s'élevait un tombeau récent; l'épitaphe, creusée dans la pierre, annonçait que deux amants s'y reposaient ensemble des peines d'une vie orageuse.

Un soir que les citharèdes avaient chanté plus d'un hymne composé en l'honneur des braves (2), les chefs de l'armée s'adres-

---

(1) *Orderic. Vital.*, l. 4. — Daniel, Hist. de France, t. 3, p. 360. — Du Moulin, lieu cité.

(2) *Les Chroniques de la première et de la seconde race parlent de ces citharèdes. Voyez* Kalkbrenner, Hist. de la Musique, t. 2, p. 67. — *A l'époque dont nous parlons, les princes aimaient beaucoup la musique et menaient avec eux des joueurs d'instruments. Voyez* Bonnet, Hist. de la Musique et de ses effets, p. 296 et suiv. — Du Moulin, dans son Hist. gén. de Normandie,

sant à Suévonide, le plus harmonieux de ces chantres guerriers, ils le pressèrent de leur raconter l'histoire de ce couple infortuné; les chants d'amour plaisent au guerrier, et tout véritable amant renferme un héros.

Suévonide se recueille un instant les yeux errants sur le lointain des mers azurées, puis, préludant sur un mode plein de douceur, il improvise une espèce d'élégie qui n'est pas venue jusqu'à nous, mais dont je vais rapporter le sujet afin qu'il puisse servir d'épisode dans le poème que j'esquisse.

Bathilde, fille de Gauthier Hilduin et de Béatrix, était célèbre par ses attraits et son savoir; les princes et les seigneurs des cours de France avaient demandé sa main.

Hugues Clamerans, fils de Morice de Facombrige, est celui qu'elle a préféré.

---

rapporte, d'après les chroniques, qu'un Normand nommé Taillefer, s'avança à la tête de l'armée, et chanta à haute voix la chanson de Roland. l. 7, somm. 11, p. 181, § 9.

Ce chevalier, appelé par son suzerain qui convoque le ban de ses nobles vassaux, va combattre avec lui aux champs d'Italie; mais, avant de se quitter, les deux amants se verront une dernière fois vers *la fontaine de la Fidélité*.

Cette fontaine, qui surgissait non loin d'Abbeville, était alors très-connue en France, où l'on croyait aux récits les plus merveilleux. On peut présumer que dans ces temps de poétique ignorance où l'on expliquait les effets physiques par des causes morales, il suffisait pour motiver une pareille fable, ou de la limpidité de l'onde qui, symbole de sincérité, laissait voir les sables d'or et les fleurs de son fond ou de quelques nids de tourterelles assidues aux rameaux des arbres voisins, ou du lierre qui s'enlaçait au tronc de ces arbres pour y vivre et pour y mourir, ou bien enfin de tout autre emblême et image d'attachement durable.

La crédulité, le temps et quelques traditions populaires, ajoutèrent sans doute à

ces primitives analogies, et persuadèrent à nos bons ancêtres que cette fontaine avait un pouvoir surnaturel.

Bathilde et Clamerans s'y rendirent et se firent de tendres adieux après s'être passé la coupe et l'avoir lentement vidée.

Clamerans suivit ses frères d'armes dans l'Apulie et dans la Calabre ; il se distingua entre tous par son audace et sa bravoure. Parmi ses compagnons était un chevalier félon et déloyal nommé Talvas, seigneur de Bélesme et de Sées (1). Ce monstre ai-

(1) *Ce personnage n'est point chimérique; il y avait du temps de Guillaume-le-Bâtard, un Talvas, seigneur de Belesme et de Sées, que l'Histoire nous peint comme un des plus grands scélérats qui ayent existé. Il avait étranglé sa première femme par l'unique raison qu'elle condamnait ses cruautés. On rapporte une foule de crimes qu'il commit sur plusieurs seigneurs, et qui rendent vraisemblable tout ce que nous mettons ici sur son compte.* Voyez les Chron. de Norm., et l'abbé Prévost, Hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 127.

mait depuis long-temps la fille de Béatrix; imputant le refus qu'il en essuyait à la préférence qu'avait obtenue son rival, il avait conspiré sa perte. Ce dessein l'entraîna sous la bannière qu'illustrait le paladin Clamerans.

Un jour que celui-ci poursuivait, loin de l'armée, une horde de Sarrasins, Talvas suit ses traces et lui perce le flanc.

Volson, écuyer de Clamerans, après avoir cherché long-temps son maître, le trouve expirant au pied d'une des montagnes de l'Abbruze, sur les bords de la Pescara. A sa vue, l'amant de Bathilde, faisant un pénible effort, grave ces mots avec la pointe d'un dard sur l'orbe de son bouclier qu'il charge Volson de porter à son amie.

« Ce bouclier n'a pu me garantir du poi-
» gnard d'un traître, je meurs assassiné par
» Talvas jaloux d'un rival préféré, la cause
» de ma mort adoucit l'horreur de te perdre;
» mais, que dis-je, ce n'est pas seulement
» ici bas que sont unis deux fidèles amants,

» leurs liens indissolubles joignent ce mon-
» de-ci à l'autre, et la constance est sœur
» de l'éternité. »

Clamerans, qui juge à sa large plaie tout secours inutile, presse Volson de s'éloigner. Cet écuyer, couvrant d'un crêpe le bouclier de son maître, prend tristement le chemin de France. Il arrive au château de Bathilde et, sans proférer un seul mot, il découvre en pleurant le bouclier funèbre. Bathilde crie et tombe ; trois fois les secours de ses camaristes la rappèlent à la lumière, et trois fois, en poussant des sanglots déchirants, elle retombe sur sa couche trempée de larmes.

Un mois s'était écoulé depuis cette nouvelle, lorsque Talvas reparut en France ; il y publia que Hugues Clamerans avait été tué par les Sarrasins, et osa même se présenter dans le château de Bathilde. Celle-ci ne tenait plus à la vie que par un projet qui l'occupait toute entière : il s'agissait de venger son cher Clamerans.

Pour y parvenir, elle surmonte l'horreur que lui cause l'aspect de Talvas ; elle écoute sans frémir ses sanglants hommages ; le perfide, enhardi par le silence qu'il considère comme de tacites aveux, ose proposer à la fille de Béatrix de recevoir ses serments à la *fontaine de la Fidélité*. Bathilde y consent, c'était là que l'attendait sa vengeance, et voici comment elle devait la consommer.

Son frère Angilliam avait amené de l'Orient, où il avait accompagné Bohémond (1), une jeune grecque appelée Théléis.

Cette charmante étrangère était née en Thessalie, où elle avait appris les redouta-

---

(1) *Bohémond, fils de Guiscard, avait remporté quelques avantages sur les Grecs, et son armée était composée en grande partie de Normands.* Voyez Sigon., lib. 9, in Henric. — Du Moulin conq. et trophées des Norm., l. 2, som. 14, § 8, p. 115. — Gibbon, décad. de l'Emp., t. 3, ch. 42, p. 198.

bles secrets des magiciennes dont ce pays abonda toujours plus que tout autre (1).

Son père avait péri dans une bataille que les Grecs livrèrent à Bohémond, et ce chef étant venu jusqu'à Larisse (2), Théléis voulut venger sur lui la mort du vieillard qu'elle aimait (3). Elle possédait une coupe bien connue parmi les magiciennes du pays qui, depuis plusieurs siècles, se la léguaient successivement; elle appartint d'abord à la cé-

---

(1) *Tous les historiens, les poètes et les voyageurs sont d'accord sur ce point. Voyez* Aristoph. in Nub., v. 747. — Plin., lib. 30, cap. 1, t. 2, p. 523.—Hérod., lib. 2, cap. 181.—Lucan. Phars., lib. 6. — Apul. Metam., lib. 1, p. 15, lib. 2, p. 20.—Voy. du Jeune Anach., t. 3, ch. 25, p. 342.

(2) Bohémond mit le siége devant Larisse. Guill. Apul., lib. 5. — Du Moulin, lieu cité, § 9, p. 115. — Gibbon, lieu cité.

(3) On tenta en effet d'empoisonner Bohémond. *Voy.* Guill. Apul, l. 5. — Du Moulin, lieu cité, p. 116, § 4, som. 15.

lèbre Aglonice (1), qui se vantait d'attirer la lune vers la terre, de déranger les planètes, de faire parler les morts et de glacer les feux d'un nouvel époux. Elle se servait habituellement de ce vase dans ses évocations et dans ses mystères; souvent, les cheveux dénoués et vaguant dans les cimetières d'Anthéla et d'Hypate (2), elle l'avait rempli d'un breuvage qu'elle avait fait boire aux spectres qui, à sa voix, sortaient livides et stupéfaits hors de leurs sépulcres brisés (3).

---

(1) *Plutarch. conjug. præcep.*, t. 2, p. 145, *id.*, *de Orac. def.*, p. 417. *Voyez* aussi Bayle, Rép. aux quest., t. 1, ch. 44, p. 424. — Barthelemi, Voyage du Je Anach., t. 3, ch. 25, p. 342.

(2) *Anthéla et Hypate étaient dans la Thessalie, c'est surtout en ce dernier endroit qu'abondaient les magiciennes.* Aristoph. in Nub.—Pline, lib. 30, cap. 1, t. 2. — Senec. in Hippol., art. 2. — Barthel., t. 3, ch. 25, p. 342.

(3) Empedocl. apud Diog. Laert., lib. 8, § 59.— Apul. Metam., lib. 1 et alii. — Lucan. Pharsal., l. 6.

Elle préparait dans ce vase les philtres et les sucs mortels qu'elle faisait ensuite bouillonner sur le brasier des trépieds en prononçant des paroles bizarres et en tournant une laine noire sur le rouet rapide. Toutes ces matières venimeuses, tous ces mille poisons durcis et calcinés, s'incrustant à l'argile poreuse, l'avaient peu à peu doublée d'une écorce brillante et verdâtre, et une seconde coupe s'était ainsi moulée dans la première, en sorte que le vase et la liqueur étaient également des poisons. L'eau la plus pure, le plus doux nectar versé dans cette coupe insidieuse, s'y changeait en boire homicide.

Théléis s'était rendue dans le camp de Bohémond; elle comptait le séduire ainsi que ses compagnons et faire circuler autour de la table du festin la coupe empoisonnée; mais, en entrant parmi les tentes des Français, elle avait d'abord aperçu le jeune Angilliam; elle ressentit pour lui une passion violente, et, renonçant à son odieux projet,

elle ne songea qu'à plaire à ce frère de Bathilde ; elle y parvint aisément, suivit son jeune amant en France, et s'y fit chrétienne, après avoir confessé son premier dessein. La coupe qu'elle avait apportée fut conservée dans la famille des Hilduins comme le témoignage d'un triomphe nouveau.

C'est cette même coupe que Bathilde doit présenter à Talvas après y avoir bu elle-même la première, car l'usage le voulait ainsi.

Cependant le fils de Facombrige n'était pas mort de ses blessures. La belle Elméira en revenant de la chasse avec son cortège nombreux, vit ce chevalier baigné dans son sang, et dont le dernier soupir allait errer sur ses lèvres décolorées ; émue de pitié pour celui dont la cotte d'armes armoriée et l'éperon d'or annonçaient la dignité, elle le fit transporter dans le palais que cette opulente héritière des Manfrède possédait sur la cime la plus haute du pittoresque Apennin.

Les habitants de ce beau séjour furent consultés sur l'état de Clamerans ; les hommes en désespérèrent, les femmes au contraire pensèrent qu'on pourrait le sauver à force de soins.

Les suivantes d'Elméira volèrent comme un essaim d'abeilles vers la lisière des bois touffus, pour y recueillir des simples dont les corolles et les calices recélaient un baume miraculeux.

Bientôt l'ardente hémorragie s'arrête, le sang refluant dans toutes les veines y reporte par degrés une chaleur bénigne.

Clamerans réveillé dans cet asyle où la pompe du luxe se mariait aux grâces champêtres, et ne se retrouvant plus sur les sables stériles de la Pescara où il avait tracé ses adieux à la vie, se croit transporté dans le Paradis promis aux chevaliers sans peur et sans reproche ; et, en effet, tout semblait entretenir une pareille illusion. Il contemple ces jardins plantés d'arbres odoriférants et entrecoupés de ruisseaux formés par

des cascades, ces édifices qui sur leurs murs de marbre blanc voyaient se mouvoir les reflets lucides des eaux tremblantes et les ombres déliées des feuillages mollement agités. Les compagnes d'Elméira l'environnent; les unes, comme les Parques des jours heureux, filaient sur des fuseaux d'ivoire une soie empourprée pour joindre à des réseaux d'or; les autres apportent autour de la couche parfumée des corbeilles de jacinthes et de primevères; celles-ci balançant un rameau de platane au-dessus du malade, appelaient la fraîcheur sur son front brûlant, et chassaient loin de lui l'insecte importun; celles-là jouaient sur la lyre un air ravissant; car, suivant une antique fable de cet harmonieux pays, elles croyaient que les sons de la lyre pouvaient ramener à la vie un être expirant.

Ce qui contribuait encore à faire de cette résidence la parfaite image du ciel, c'est que la montagne dont ce palais couronnait le faîte était si élevée, que les nuages sem-

blaient ramper à ses pieds, et qu'on entendait au bas le bruit du tonnerre, tandis que sur la cime éclatait un ciel pur (1).

Ce qui achève enfin de persuader à Clamerans qu'il a dépouillé les formes terrestres, et qu'il n'est que son fantôme, c'est que dans la vague langueur dont l'enivre sa convalescence, il n'a plus qu'un souvenir trouble et confus du passé; c'est que, dans la faiblesse qu'il éprouve, il croit être allégé du poids matériel de son existence.

Dans son erreur, il veut essayer sa nouvelle vie; il veut errer sur les nuages et parmi les vapeurs qui, flottant autour de la montagne, figurent à ses yeux un peuple d'êtres fantastiques. Il va s'enquérir si déjà

---

(1) Ce beau spectacle qu'on remarque sur toutes les montagnes élevées, a fourni d'heureuses comparaisons aux poètes. *Voyez* les voyages dans les Alpes, dans la Suisse, dans l'Apennin, etc. — Les Lettres de la nouvelle Héloïse. — M. Baggesen, en son poème allemand intitulé, *la Parthénéide*.

sa Bathilde fait partie de ces ombres légères ; retenu par Elméira, instruit par elle de ce qui lui était arrivé depuis son évanouissement sur les bords de la Pescara, sachant enfin qu'il respire encore sur cette terre où respire aussi son unique amie, il veut partir à l'instant pour rejoindre les rives que la Somme arrose : c'est là le véritable ciel, c'est là que doit s'achever sa résurrection.

Il part et traverse avec volupté les forêts sonores et les sentiers bordés de cytises et de pruneliers en fleur ; enfin, après une longue marche, il découvre les tours du château d'Hilduin ; il n'a plus qu'un petit bois à traverser pour en voir la façade et les perrons, mais il redoute l'effet que doit produire sur lui cette vue trop chère ; il craint d'ailleurs la surprise que son retour va causer à Bathilde ; son émotion redouble, son sein palpite ; oppressé sous le poids de ses sentiments divers, il n'ose avancer et cependant il ne peut attendre. Il souffre de

l'excès de sa joie, il demande grâce à sa félicité. Hélas! notre cœur est si peu accoutumé aux jouissances, qu'il ne sait comment en supporter d'extrêmes, et l'importune douleur est tellement assidue près de nous, qu'elle vient même regarder dans nos plaisirs.

Durant l'incertitude qui l'agite, Clamerans voit venir à lui un chevalier, c'était Talvas qui se rendait à la fontaine où l'attendait Bathilde, car la clepsydre marquait l'heure convenue, et la première étoile scintillait dans un sombre azur.

Le lion ne fond pas plus rapidement sur sa proie, que Clamerans ne s'élance sur le perfide qu'il a reconnu d'abord. Leurs fers se croisent, mais le combat ne peut être douteux, Talvas tombe blessé à mort: « Hugues Clamerans, lui dit ce traître, sous tes coups même je te brave, et suis ton vainqueur; je meurs, mais plus malheureux tu vivras pour pleurer sur l'ingratitude de Bathilde; j'ai reçu ses serments, et à cet

instant même elle m'attend pour les couronner à la *fontaine de la Fidélité* ».

« Lâche, lui répond Clamerans, ce n'était pas assez de m'assassiner, ta langue, aussi vile que ton poignard, veut encore immoler l'honneur de ce que j'aime; mais ne crois pas m'abuser, Bathilde est trop vertueuse pour écouter un monstre tel que toi ». Il dit, et sans pitié pour ce scélérat il lui arrache son armure qu'il veut suspendre en trophée aux rameaux de la *fontaine de la Fidélité*. Il s'avance chargé de ces dépouilles, puis inspiré par sa tendresse attentive, il veut prévenir en se déguisant, l'émotion que doit causer sa présence; couvert de la cuirasse et du casque de Talvas, il s'approche des tourelles du château de Bathilde; pour s'en faire entendre, il chante un air d'amour qu'il avait autrefois composé pour elle; mais nulle voix ne répond à la sienne. Cependant le soleil n'est plus à l'horizon que colorent faiblement les dernières teintes du jour. Où Bathilde peut-

elle être? Quel soin retient ses pas loin de la maison maternelle? Tout-à-coup les dernières paroles de Talvas s'offrent, pour ainsi dire, toutes flamboyantes à l'esprit troublé de Clamerans. Il veut repousser un soupçon révoltant, et trois fois il en est atterré; il y cède enfin, et marche vers la fontaine.

Bathilde s'y était rendue; assise sur la pierre que verdit la mousse, elle rêvait en regardant les étoiles, et ses yeux se remplissaient de larmes involontaires. Au moment de ravir le jour à Talvas, elle s'effraye de cette action coupable. « Mourons innocente et pure, dit-elle, et laissons à » Dieu le droit de punir les crimes! Que » m'importe après-tout qui restera sur » une terre que je quitte pour toujours, et » qu'a besoin de vengeance celui que je » vais occuper tout entier de mon amour? »

Elle allait boire dans la coupe fatale, lorsqu'elle voit paraître celui qu'elle croit être Talvas. Clamerans en revêtant les ar-

mes de ce dernier, avait gardé l'écharpe que sa Bathilde lui avait brodée autrefois; l'habitude de la porter toujours lui avait fait oublier de la quitter.

Bathilde la reconnaît; elle s'imagine que pour insulter davantage à son rival, Talvas s'est paré de cette dépouille; alors tous ses projets de vengeance se réveillent, elle puise l'eau, boit au vase, et le tend au chevalier qui lève la visière de son casque en s'écriant: « Parjure, n'ai-je donc échappé à » la mort que pour être témoin de ta per- » fidie aux lieux mêmes où tu me donnas » ta foi! »

Bathilde, interdite à cette apparition, ne peut proférer un seul mot; elle reste immobile comme la pierre sur laquelle elle est assise; enfin arrachée à l'engourdissement de ses pensées par les douleurs aiguës que le poison lui fait déjà sentir, et ne pouvant supporter l'idée de mourir sans être justifiée, elle rassemble sa force pour trouver quelques mots dont sa pâleur et son

agonie rendent, hélas! l'interprétation trop facile.

Aussitôt que Clamerans eut deviné quelle résolution avait conduit son amante en ces lieux, il se jeta à ses pieds en s'écriant; « Oh ma Bathilde, cette fontaine est en» core pour nous la *fontaine de la Fidélité,* » et nous allons y puiser une réunion éter» nelle! » A ces mots, il remplit la coupe, et y savoure à longs traits la mort.

Le lendemain un pâtre trouva leurs restes glacés; Volzon vint reconnaître le corps de son maître, et le fit inhumer avec Bathilde dans ce tombeau, à l'ombre des cyprès de l'abbaye de Saint-Valery. Paix à leurs âmes! souvenirs à leurs tristes amours!

Voilà quelle était l'aventure que racontait en vers le citharède Suévonide; les guerriers de Guillaume groupés autour de lui sur le penchant de la colline, et appuyés sur leurs lances et leurs gonfanons, écoutaient encore la voix qui ne chantait plus.

Guillaume, debout au milieu d'eux, rompt le premier leur silence rêveur. « Ainsi » donc, dit le héros, la jeunesse, la beauté » et les plaisirs passent sur cette terre » comme des ombres légères, la gloire » seule jète un éclat immortel, et la tombe » des braves est fertile en exemples. Com- » pagnons, levez-vous ; car, je me trompe, » ou un bruit lointain présage à mon oreille » le retour des vents désirés ; bientôt, oui » bientôt, le choc des boucliers réjouira » vos courages sur les plages de l'Angle- » terre ». Il dit, et suivi de ses guerriers il regagne les vaisseaux.

Les vents annoncés par le chef des Normands ne tardent point à souffler dans les voiles, et la flotte quitte le port en défilant avec ordre (1).

---

(1) *Les vents retinrent un mois les Normands à Saint-Valery.* L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 241. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 360.

Mais par degrés les nuages errants s'amassent, s'épaississent et répandent une nuit sinistre qui fait frémir les marins (1). L'onde depuis long-temps paisible se noircit, se balance, et gronde en écumant. Les éclairs brillent coup sur coup, et d'un bout à l'autre la mer a soudain resplendi ; la foudre roule et bondit dans la nue retentissante. On ne distingue plus ni le ciel, ni les flots, ni la terre, tout a disparu sous une brume universelle et ténébreuse, les vaisseaux s'entrechoquent, les mats, les antennes, les bancs se brisent avec fracas ; les clameurs de cent mille hommes en danger, les éclats du tonnerre, le mugissement des vagues, les trombes, les torrents de pluie, les vents déchaînés et sifflants, tous ces

---

(1) *Guill. Malmesb., de Gest. reg. Angl., lib.* 3.— *Orderic. Vital., l.* 4. — *Gesta Guill. ducis.* — Du Moulin, Hist génér. de Norm., l. 7, som. 1, p. 177, § 9. — David Hume, hist. d'Angl., maison de Plantag., t. 1, p. 284.

bruits d'une nature furieuse et désordonnée étouffent la voix des chefs, et rendent les manœuvres et les signaux impossibles.

Quel affreux spectacle nos guerriers s'offrent mutuellement, quand aux lueurs verdâtres des éclairs qui couvrent leurs traits et leurs armures d'une lumière éblouissante et rapide, ils se voient debout sur leurs vaisseaux, les uns élevés jusqu'au ciel, les autres comme engloutis au fond d'un gouffre immense!

Cependant, soit que le duc Guillaume eût pensé dans ce péril extrême à user d'un moyen auquel on recourait facilement en ces temps-là, soit qu'ayant aperçu dans les airs quelque présage consolateur, il eût voulu attribuer le retour du calme à un miracle, afin d'affermir davantage la confiance et la foi de ses troupes, il fit apporter (1) sur la poupe de son vaisseau

(1) Higden, p. 285. — *Orderic. Vital.*, l. 4, p. 500. — *Gesta Guill. ducis.* — Du Moulin, hist. gén.

la châsse de saint Valery, l'un des plus vénérables *palladium* des chrétiens. A peine l'eût-on sortie, disent les chroniques, les vents s'appaisèrent et le soleil reparut (1). Le poète, toujours prêt à s'emparer des faits merveilleux, pourrait avec quelque imagination devoir à cette tradition des légendaires, des beautés d'un ordre supérieur; il pourrait, par exemple, nous montrer le navire qui porte le précieux réliquaire poussé par les vagues jusqu'aux nuages, et redescendre comme du ciel sur les flots applanis, entouré d'une lumière divine; parmi ses voiles et ses cordages semble briller l'étoile du salut ou l'arc-en-ciel pacificateur; au bruit des vents succèdent des

---

de Norm., l. 7, som. 10, p. 176, § 9. — David Hume, hist. d'Angl., t. 1, p. 385. — L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 241.

(1) Guill. Malmesb., l. 3, p. 99. — *Orderic. Vitalis, ubi sup.* — Higden, *ib.* — Daniel, Hist. de France, t. 3, p. 361, in-4°.

concerts harmonieux ; un éclair qui n'a plus rien d'effrayant luit du sein de la nue, et au lieu de la foudre on entend ces paroles : *Dieu veille sur la France.*

Le premier objet dont la sérénité laisse voir le spectacle à nos guerriers ravis, c'est le rivage de Pévensay, au comté de Sussex, où nos guerriers débarquent en poussant des cris de joie (1).

Un des soldats courant à une cabane voisine, en arrache une poignée de chaume qu'il vient présenter au duc Guillaume, pour lui donner, selon le symbole des temps, la saisine et l'investiture de l'Angleterre (2). Le chef des Normands qui,

---

(1) *Orderic. Vitalis*, l. 4, p. 500. — Wace, rom. des ducs de Normandie. — Du Moulin, l. 7, som. 10, p. 177, § 9. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 243 et 244. —Daniel, hist. de France, t. 3, p. 261. —David Hume, hist. d'Angl., t. 1, p. 386.

(2) Baker, p. 22. — Wace, rom. des ducs de Norman. — Du Moulin, lieu cité. — David Hume, lieu cité. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 245.

forme de ce chaume un brandon, l'allume aux feux du camp, et le lance sur les vaisseaux (1), en disant à ses troupes qu'elles n'avaient plus que le choix de la victoire ou de la mort.

Toston avait trouvé Harfager, roi de Norwège, disposé à servir ses projets, et tous deux, à la tête d'une grande armée, abordèrent les côtes septentrionales de l'Angleterre (2). C'était une délectable vengeance pour le féroce Toston que de reparaître, le fer et la flamme dans les mains, au milieu des Northumbres qui l'avaient naguère expulsé. Malheureusement il fut vainqueur, et ne s'épargna pas les victi-

(1) Plusieurs historiens disent que Guillaume brûla ses vaisseaux après avoir débarqué, d'autres pensent qu'il les renvoya en Normandie; j'adopte l'opinion la plus poétique.

(2) Henric. Hungting., l. 6, p. 367. — Higden, p. 284 — Ingulf., p. 69. — Guill. Malmesb., l. 3, p. 94.

mes (1). Morkard et Edwin, malgré leur courage, ne pouvant résister aux Norwégiens, appelèrent Harald à leurs secours (2).

L'usurpateur du trône de l'Angleterre se tenait alors avec des troupes aguerries, sur les rives de Sussex, pour s'opposer à l'invasion des Normands ; mais à la nouvelle des succès de Harfager et de Toston, qui déjà s'étaient emparés de la ville d'Yorck, il marcha à leur rencontre avec toute son armée, les atteignit au pont de Stamfort, sur la rivière de Darwent, et combattit depuis le matin jusqu'au soir ; Harald resta maître du champ de bataille, où il reconnut, à la lueur des flambeaux, les cadavres de Toston et de Harfager qui avaient péri avec plus de la moitié des leurs (3).

---

(1) Henric. Hunting., l. 6, p. 367.

(2) Malmesb., *ib.* — Chron. Saxon., p. 172. — Du Moulin, l. 7, som. 10, § 7, p. 176.

(3) Chron. Saxon., p. 172. — Ingulf., p. 69. — Henric. Hunting., l. 6, p. 368. — Du Moulin, lieu

Cette victoire rendit Harald présomptueux. Ayant appris la descente des Français et leur campement à Hastings, il résolut d'aller les attaquer, et refusa d'entendre tous ceux qui, connaissant le courage de Guillaume et de ses soldats, lui proposaient des voies de conciliation.

Cependant Suénon, roi de Danemarck, ne voyant plus d'héritier légitime pour le trône d'Angleterre, avait pensé que si l'audace et la valeur suffisaient pour en frayer le chemin, il pouvait y monter un jour.

L'exemple du grand Canut, l'un de ses prédécesseurs, encourageait son entreprise.

Mais avant de publier ouvertement ses prétentions, Suénon crut, en politique habile,

---

cité. — Rapin Thoyras, hist. d'Angl., t. 1, l. 5; p. 386, éd. in-4°. — David Hume, hist. d'Angl.; maison de Plantag, t. 1, p. 383.

qu'il fallait d'abord, sous le titre d'allié, aider Harald à repousser les Français (1).

Il se présenta donc au fils de Goodwin comme un ami désintéressé, et unit ses drapeaux à ceux des Anglais.

Ce secours inattendu répara les pertes de la bataille de Stamfort, et augmenta encore l'orgueil de Harald. Il trouva à Londres, où il s'arrêta quelques jours en se rendant à Hastings, de quoi affermir sa confiance et son espoir. Toute la noblesse de la Grande-Bretagne, qui se tenait éloignée de Harald, dont elle n'avait point sanctionné, par son adhésion, la puissance illicite, ralliée au moment du péril, était venue l'attendre à son passage, et lui offrir ses services pour la défense de la patrie (2).

---

(1) *Suénon aida Harald, malgré les promesses qu'il avait faites à Guillaume de garder la neutralité. Voyez* Malmesb., l. 3. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 363. — L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 251.

(2) Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 388, éd. in-4°.

Harald venait d'achever à Londres la revue de ses troupes, et il était dans son palais, avec les principaux officiers de son armée, lorsqu'on lui annonça deux ambassadeurs (1), Roger de Beaumont et le comte Gilbert, que lui envoyait le duc Guillaume, au nom duquel ils parlèrent ainsi :

« Notre souverain est descendu sur les côtes de l'Angleterre, et il campe à Hastings, où il a fait construire une forteresse. Cent mille soldats sont avec lui, tous ont juré de cimenter ses droits de leur sang, tous lui demandent, chaque jour, le signal des combats. Mais le duc retient leur ardeur (2); la gloire qu'expie le malheur des

---

(1) Chron. de Normandie, ch. 46, p. 102. — Guill. Malmesb., l. 3. — Rapin Thoyras, hist. d'Angl., t. 1, l. 5, p. 383. — L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 250.

(2) *Guillaume maintint la plus sévère discipline parmi ses troupes.* Guill. Malmesb., l. 3. — Du Moulin, hist. génér. de Norm., l. 7, som. 10, § 1, p. 178. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 248.

peuples lui semble trop chèrement acquise, et frémissant à l'idée du carnage et des horreurs qui souillent les traces d'un conquérant, il craint de s'avancer en des lieux où il ne veut régner que par la justice et les bienfaits.

» C'est peu pour lui de contenir dans une sévère discipline la fougue de ses guerriers; c'est peu qu'il leur ait ordonné de respecter les personnes et les propriétés des Anglais, et de traiter en amis ceux qu'il veut regarder comme ses enfants, il consent encore à étouffer les ressentiments qu'avait excités dans son âme l'offense que vous avez commise envers lui, et dont il voulait d'abord tirer une vengeance exemplaire. La vie, la liberté, la fortune sont des biens qu'il vous laisse, et dont vous pourrez jouir à sa cour, où votre mérite obtiendra, de celui qui en sera le généreux appréciateur, des dignités et des récompenses.

» Qu'exige-t-il donc pour les avantages qu'il vous propose? Que vous déposiez une

couronne qui lui est irrévocablement dévolue, et que vous n'avez ravie qu'au mépris des volontés du feu roi ; une couronne qu'il peut vous arracher le fer à la main, et qu'il vient vous demander en vous présentant en échange tout ce qui peut dédommager de la perte légère d'un trésor qu'on possède mal, et que peut-être on craint de ne pas posséder long-temps. »

Harald, blessé de ce discours (1), répondit aux ambassadeurs de Guillaume :

« On reconnaît aisément à votre arrogance quel est celui que vous représentez ici. Mais que dis-je, ne dois-je pas plutôt rendre hommage à sa modération, et bénir sa clémence ? Il est descendu sur les côtes de l'Angleterre, cent mille braves le pressent chaque jour de les mener au combat, et cependant il veut bien, en ma faveur, déshé-

---

(1) *Malmesb., de Gest. Reg. Angl.*, l. 3. — Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 383. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 220.

riter son avenir d'une gloire certaine, et il n'exige, pour prix de ces sacrifices, que le sceptre de la Grande-Bretagne.

» Combien j'admire avec vous cette continence d'un noble cœur ! Pourtant, je le confesse, il me serait plus difficile encore de comprendre sa conduite sublime, si votre maître m'avait vaincu, et s'il venait, par de telles propositions, me relever dans ma disgrâce, et réparer ma honte.

» Il se hâte de se croire généreux, celui que la prospérité d'autrui dispense d'une injurieuse pitié ! Quel langage tiendrez-vous donc à des esclaves, si vous osez parler ainsi au monarque dont les enseignes sont encore ornées des lauriers de Stamfort, et qui conduit des armées indomptables à de nouveaux exploits ?

» Votre chef, dites-vous, campe à Hastings, où il a élevé une forteresse ; prouesses merveilleuses et dignes d'être perpétuées par des cantiques immortels ! Mais, dites-nous, seigneurs, dites, quelle flotte croi-

sait près de nos côtes, lorsque vous y descendîtes? quelle armée hérissait nos rivages, quand vous y avez dressé vos pavillons? apprenez-nous quels obstacles vous avez bravés à Hastings dans la construction de cette tour célèbre, de ce naissant capitole dont un jour le monde entier sera sans doute le docile tributaire?

» Eh quoi! la modestie du vainqueur se refuse à de tels récits, elle veut épargner la pudeur de ceux qu'elle a domptés! Ah! parlez, seigneurs; parlez, généreux conquérants des rives solitaires de Sussex et des plaines désertes de Hastings! parlez, et ne laissez point accréditer un bruit jaloux, qui tend à persuader que vous avez triomphé sans adversaires; que vous étiez seuls lors de votre insigne victoire; que nul Anglais ne s'est opposé à votre débarquement, et que, pour tout exploit, vous avez incendié vos propres vaisseaux dont nous aurions pu nous emparer aisément?

» Retournez près de Guillaume, et dites-

lui que je règne par les vœux et le libre choix d'une nation courageuse, qui préféra pour son roi un citoyen à un étranger. »

A ce discours Roger de Beaumont répondit :

« On n'est point citoyen pour être né par hasard dans un pays ; mais on le devient véritablement en en respectant les lois, en s'armant pour sa défense, en lui consacrant ses trésors et sa vie. Ainsi donc Guillaume, quoiqu'il ait reçu le jour sur les bords de la Seine, doit être cher à l'Angleterre qu'il a plus d'une fois secourue, et à laquelle il a gardé soigneusement le dépôt de ses princes fugitifs et persécutés...

» Ainsi donc Harald, quoiqu'il ait reçu le jour sur les bords de la Tamise, ne doit pas être citoyen de la Grande-Bretagne, puisqu'il en a renversé les institutions et envahi le royal héritage par des factions et des brigues, et qu'il s'est servi pour parvenir au trône d'une puissance que son père avait grossie à force d'attentats, parmi les-

quels on doit compter le meurtre du jeune Alfred.

» Prince infortuné! dont l'ombre est peut-être errante autour de ce palais où régnaient tes aïeux, où tu devais régner toi-même; si tu es trop indigné de voir le fils de ton assassin profiter d'une couronne qui pour lui est souillée de ton sang, quitte des lieux abhorrés, et suis-nous au camp de Hastings, où tes vengeurs sont assemblés. »

Harald, interrompant Roger de Beaumont, se lève, et lançant sur lui des regards foudroyants, tire son glaive pour l'en frapper (1); mais Biorn, son jeune frère, retient son bras, et lui reproche sa colère. Les ambassadeurs s'éloignent, en lui disant: Harald! Harald! nous avons aussi des épées, tu les verras briller aux champs de Hastings où nous allons t'attendre.

---

(1) Malmesb., l. 3. — Chron. de Norm., ch. 46, p. 102. — Rapin Thoyras, hist. d'Anglet., t. 1, l. 5.

Cependant Harald se mit en marche; les sentinelles du camp français ayant aperçu son avant-garde, crièrent: *Aux armes! aux armes!*

Prêt à livrer une bataille que tout annonçait devoir être opiniâtre et terrible, Guillaume, quoique plein de confiance en Dieu et en son épée, veut tenter un dernier effort en faveur de la paix. Sans doute, se disait-il, Harald est un parjure; mais dois-je pour le punir répandre des torrents de sang innocent (1)? S'il voulait que le fer terminât entre nous seuls nos débats, du moins, cette fois, d'infortunés sujets ne seraient point victimes des crimes, des erreurs ou de l'ambition de leurs souverains.

Occupé de cette pensée, il appèle le religieux Aldon (2), qui suivait son armée

---

(1) Ce fut le reproche qu'il se fit à ses derniers instants. *Voyez* Prévost, t. 2, l. 4, p. 253.

(2) C'était un religieux de l'abbaye de Fécamp,

pour attirer sur les drapeaux français la bénédiction du ciel. Il espère que son saint ministère sera respecté de Harald, et réprimera ses emportements.

Aldon introduit devant le fils de Goodwin, le supplie de choisir entre les trois propositions qu'il lui soumettait au nom de son maître.

Par la première, Guillaume consentait à repasser la mer, et à laisser Harald paisible possesseur de la couronne, pourvu du moins qu'il reconnût la tenir de lui (1).

Dans la seconde, il s'engageait à élire le pape médiateur et arbitre de leur différent, en promettant l'un et l'autre de souscrire sans murmure à ses décisions.

---

que quelques historiens appèlent Hue Margot. *Voyez* Du Moulin, hist. génér. de Norm., l. 7, som. 11, p. 179, § 2. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 363. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 255.

(1) Malmesb., l. 3. — L'abbé Prévost, lieu cité.

Quant à la troisième proposition de Guillaume, c'était qu'Harald et lui décidassent, par un combat singulier, une querelle qui leur était personnelle.

Harald se promène quelque temps rêveur et taciturne, la tête baissée et les bras enlacés sur sa poitrine; puis, tout-à-coup, levant les yeux et les mains au ciel, il répond qu'il ne voulait que Dieu pour son juge, et il ordonne à l'ambassadeur de se retirer à l'instant (1).

Guillaume, vivement affligé du refus de Harald, ne songe plus qu'aux apprêts de la grande journée; il visite son camp et harangue ses troupes; puis mandant sous sa tente les chefs de l'armée, il s'entretient longtemps avec eux, et finit par répéter que, puisqu'ils étaient dans une île ennemie, et qu'ils n'avaient plus de vaisseaux pour en

(1) *Malmesb.*, l. 3. — *Gesta Guill. ducis.* — L'abbé Prévost, lieu cité, p. 256.

sortir, ils n'avaient de salut que dans la victoire (1).

Le lendemain devait être le jour décisif. Le duc inspecta ses quartiers à l'entrée de la nuit, et, appelant ses soldats par leur nom, il leur recommanda de prier l'Eternel, et de se ressouvenir de tous les êtres qu'ils aimaient (2).

Enfin parut l'aurore : à ses naissantes clartés, les deux armées se mirent en bataille (3).

Celle de Guillaume était rangée sur trois lignes; dans la première, commandée par Montgommery, on voyait les archers vêtus de

---

(1) *Voyez* dans les preuves et remarques à la fin du volume, la harangue que les chroniqueurs attribuent à Guillaume. (Note 1re du 22e récit.)

(2) L'abbé Prévost, t. 1, p. 256.

(3) *Orderic. Vital.*, l. 4, p. 501. — *Guill. Pict.*, p. 201. — *Malmesb.*, *de gest. reg. Fr.*, l. 3. — Higden, p. 286. — Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 389.

courtes tuniques, et les phalanges de toute l'infanterie légère (1).

La seconde, confiée à Geoffroi Martel, comte d'Anjou, se formait de bataillons pesamment armés, dont les rangs étaient épais et serrés (2); dans la troisième étaient a cavalerie et l'élite de la noblesse, à la tête de laquelle se plaça le duc de Normandie, monté sur un superbe coursier que lui avait envoyé le roi d'Espagne, par un pélerin qui revenait de Saint-Jacques en Galice (3).

Harald avait pris position sur le penchant d'une colline, en sorte que tous ses soldats placés par étage, présentaient un spectacle vraiment imposant.

---

(1) *Orderic. Vital.*, *ubi sup.* — Chronique de Normandie, ch. 49, p. 107.

(2) *Guill. Pict.*, p. 201. — Malmesb., l. 3, — David Hume, t. 1, p. 392. — Daniel, t. 3, p. 364.

(3) Du Moulin, hist. génér. de Normandie, t. 11, p. 181, § 9.

A l'avant-garde étaient les troupes de Kent, suivant un ancien privilége qu'elles revendiquaient toujours avec orgueil, et qui les autorisait à marcher les premières au combat (1). A l'aile gauche s'étendaient les Northumbres, les habitants de la ville de Lincoln, qu'on disait être fatale aux rois et bâtie par des magiciens (2), les légions de Norwège et quelques autres peuples auxiliaires.

Au centre étaient Harald et ses deux frères (3) avec toute la noblesse anglaise, les meilleures troupes des provinces, et les milices de Londres gardant le grand éten-

---

(1) Malmesb., l. 3. — Du Moulin, l. 7, som. 10, p. 180, § 6. = David Hume, hist. d'Anglet., t. 1, p. 393. — Rapin Thoyras, hist. d'Anglet., t. 1, l. 5, p. 390. — Speed's Chron., p. 407. — *Flores hist.*, p. 407.

(2) Du Moulin, hist. de Normandie, l. 11, som. 1, p. 362, § 12.

(3) Malmesb., l. 3. — Rapin Thoyras, lieu cité. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 565.

dard brodé en pierreries et représentant un guerrier (1).

Harald, croyant la cavalerie inutile sur le terrain qu'il occupait, avait fait mettre pied à terre à ses cavaliers (2), lui-même était descendu de son coursier, et animait ses guerriers par ses discours.

Les deux armées, frappées de leur belle contenance, restent long-temps immobiles (3); Guillaume, impatient de cette inaction, donne le signal et fait sonner la charge; ses guerriers s'avancent en chantant la chanson de Rollon, fondateur du duché de Normandie. Les archers des premières

---

(1) Malmesb., l. 3, p. 101. — DuMoulin, l. 7, p. 180, § 6, som. 11. — David Hume, t. 1, p. 392. — Rapin Thoyras, t. 1.

(2) Malmesb., l. 3, p. 101. — *Orderic. Vital.*, l. 4, p. 501. — *Guill. Pict.*, p. 201. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 262.

(3) Malm., l. 3, p. 101. — *Gesta Guill. ducis.* — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 364, in-4°. — L'abbé Prévost, lieu cité.

lignes tendent leurs arcs, et décochent des flèches contre les ennemis. Ceux-ci en redoutent peu l'effet, à l'abri de leurs longs boucliers qui, unis avec art, faisaient de leurs rangs un mur d'airain (1). Les Normands, voyant leurs traits impuissants, s'arment de sabres et de haches et marchent avec résolution contre les Anglais comme à l'assaut d'un rempart (2).

Mais lorsqu'ils n'en sont plus qu'à quelques pas, les bataillons anglais s'ouvrent précipitamment, et les pierriers, placés dans leur centre, font une décharge meurtrière; puis ces bataillons se refermant soudain, présentent de nouveau un front inattaquable (3).

---

(1) Malmesb., *de gest. reg. Angl.*, l. 3, p. 101. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 365, in-4°.

(2) Malmesb., *ib.* — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 365. — L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 263.

(3) Malmesb., *ib.* — Du Moulin, l. 7, som. 11, p. 182, § 9. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 365.

Cette manœuvre, habilement exécutée, jète le désordre parmi quelques-unes de nos troupes; les Bretons et les Flamands reculent à l'aile gauche, qui était encombrée de blessés (1). Guillaume vole à eux, reforme leurs rangs, et leur fait regagner le terrain qu'ils avaient perdu (2).

Harald, voyant Guillaume occupé à l'un des bouts du champ de bataille, fait courir le bruit vers le centre de l'armée normande, que le duc venait d'être tué d'un coup de lance (3). Cette nouvelle, circulant

---

(1) *Guill. Pict.*, p. 202. — *Orderic. Vital.*, p. 501. — Du Moulin, l. 7, som. 11, p. 182, § 9. — David Hume, t. 1, p. 395.

(2) *Ordericus Vitalis*, p. 501, l. 4. — Guill. Pict., p. 202. — Malmesb., l. 3. — Du Moulin, hist. gén. de Norm., l. 7, som. 11, p. 182, § 5.

(3) *Orderic. Vital., ubi suprà.* — Malmesb., *loc. cit.* — Daniel, histoire de France, t. 3, p. 365, éd. in-4°. — L'abbé Prévost, hist. de Guill. le Conq., t. 1, p. 264.

dans tous nos rangs, y répandit le découragement et la consternation ; plusieurs de nos bataillons se dispersaient, et la déroute allait devenir générale, lorsque Guillaume, informé de ce qui la causait, s'élance au milieu des siens afin de détruire, en se montrant, une trop funeste erreur.

Pour mieux se faire reconnaître des siens, ce duc magnanime ôte son casque, et présente ainsi sa tête dévouée à tous les traits de la tempête (1).

Ce qu'il fit en ce jour mémorable sera cru difficilement. Jamais un héros ne montra plus de courage comme soldat et comme général ; trois chevaux périrent sous lui dans la mêlée (2) ; cinq lances se brisèrent

---

(1) L'abbé Prévost, lieu cité. — *Aussi fut-il blessé à la tête.* Du Moulin, l. 7, som. 11, p. 183.

(2) *Guill. Malmesb.*, l. 3. — *Orderic. Vitalis*, *ib.* — *Guill. Gemet.*, l. 7, cap. 36.—David Hume, hist. d'Anglet., t. 1, p. 397. — Du Moulin, l. 7, som. 11, p. 182, § 9. — Daniel, hist. de France, t. 3, p. 367. — L'abbé Prévost, t. 1, p. 266.

dans ses mains ; on le voyait partout où le danger réclamait sa présence : le point le plus faible, aussitôt qu'il paraissait, était marqué par un avantage (1).

Tandis que devant lui fuyaient des milliers d'Anglais, sur ses traces des Anglais revenaient par milliers ; si le duc se retournait, ceux-ci fuyaient à leur tour, et les autres revenaient derrière lui écumants de rage, et poussant leurs cris de guerre accoutumés (2).

L'exemple de Guillaume rendait audacieux les Français les plus timides. Parmi la foule des héros qui se distinguaient autour de leur duc, on cite Robert, fils de Beaumont, Guillaume Mallet, le comte de Ne-

---

(1) *Orderic. Vital*, *ib.* — *Malmesb.*, l. 3. — *Guillelm. Gemet.*, l. 7. — Du Moulin, David Hume, l'abbé Prévost et Daniel, lieux cités.

(2) *Ces cris de guerre étaient* SAINTE-CROIX, DIEU TOUT-PUISSANT !

vers, les sires de Montfort, de Touars, de Manneville, de Tournay, et de Malherbe. On ne doit pas non plus oublier de nommer Smerville, Hue de Mortemer, le comte de Longueville, Lestrange, Monbray de Courcy et Turstin le Blanc, auquel était remise l'oriflamme bénite que Rome avait donnée aux Français (1).

Les deux ailes de l'armée ennemie pliaient à leur tour; mais le centre opposait toujours à l'impétuosité des Normands la plus intrépide résistance (2).

Guillaume, désespérant de pouvoir en rompre les phalanges, tant qu'elles resteront immobiles dans leur position inex-

---

(1) Guill. Gemet., l. 7. — Du Moulin., l. 7, som. 11, p. 181, § 9. — *Voy.* la note 2 du du 22e récit à la fin du volume.

(2) Malmesb., l. 3, p. 101. — Higden, p. 286. — *Guill. Gemet., loc. cit.* — Rapin Thoyras, histoire d'Anglet., t. 1, l. 5, p. 390. — David Hume, hist. d'Anglet., t. 1, p. 395.

pugnable, veut les attirer vers la plaine. Il donne ordre à ses chefs de commander la retraite (1) ; et comme ses soldats répugnaient à obéir, Odon et le sire de Mortagne coururent dans les rangs, en disant que c'était une feinte imaginée par le duc (2).

Les Normands ayant donc paru fuir, le centre des Anglais, dupe de ce stratagème (3), s'ébranle afin de poursuivre nos guerriers qui, à la voix de leur prince, font tout-à-coup volte-face et marchent promp-

---

(1) Malmesb., l. 3, p. 101. — Brompton, p. 960. — Higden, p. 286. — Guill. Gemet., l. 7. — Du Moulin, l. 7; som. 11, p. 182, § 9. — Rapin Thoyras, hist. d'Anglet., t. 1, l. 5, p. 380. — David Hume, p. 395. — Daniel, t. 3, p. 366.

(2) L'abbé Prévost, p. 267.

(3) *Order. Vit.*, l. 4, p. 502. — Malmesb., l. 3, p. 101. — Ingulf., p. 69. — Brompton, p. 960. — Higden, p. 286. — Guill. Gemet., l. 7. — Daniel, histoire de France, t. 3, p. 367. — Rapin Thoyras, t. 1, l. 5, p. 390.

tement à la charge (1). Les rangs de la phalange ennemie s'étaient disjoints, et laissaient plusieurs passages dans lesquels Guillaume et les seigneurs de sa suite se précipitent, en répétant : *Notre-Dame, Dieu aide* (2) !

Alors la mêlée devient un tourbillon épouvantable, un massacre où l'on n'entend que les cris des mourants et le cliquetis des armes, où l'on ne voit que de la poussière et du sang (3). Les Anglais, cédant enfin à la furie française, et ne pouvant jouter corps à corps avec leurs adversaires, prènent la fuite ou demandent grâce (4).

---

(1) Malmesb., l. 3, p. 101. — Brompton, p. 960. — Rapin Thoyras, p. 390. — David Hume, p. 396.

(2) L'abbé Prévost, t. 1, p. 268.

(3) Malmesb., l. 3, p. 101. — Guill. Gemet., l. 7. — Daniel, lieu cité. — Velly, hist. de France, t. 2, p. 395.

(4) Malmesb., l. 3, p. 101. — Du Moulin, l. 7, som. 11.

Les deux frères de Harald avaient péri; ce malheureux prince, ralliant quelques bataillons épars, se retire avec eux sur le haut de la colline, et s'y défend quelque temps avec courage (1); mais une flèche l'ayant atteint au front, il tombe mort, et sa chute est le signal de l'entière défaite de son armée (2).

Telle fut la bataille de Hastings, qui commença à sept heures du matin, et qui ne finit qu'au déclin du jour (3). Les Anglais perdirent quarante mille hommes, et les Normands six mille. Guillaume fit chercher les corps de Harald et des deux princes ses

(1) Rapin Thoyras, hist. d'Angl., t. 1, l. 5, p. 391.

(2) Malmesb., l. 3, p. 101. — Diceto, p. 480. — Du Moulin, l. 7, som. 11, p. 183, § 9. — Chron. de Norm., ch. 49, p. 109.

(3) Beverl., p. 124. — Ypodneust., p. 436. — Guill. Gemet., l. 7, cap. 36. — Malm., l. 3, p. 101. — Chroniq. de Norm., ch. 49, p. 109. — *Voyez* à la fin du volume la note 3 du 22ᵉ récit.

frères, et les envoya avec honneur à leur mère afin qu'elle leur donnât la sépulture (1).

Le duc, ayant rendu grâce à l'Eternel d'une victoire qui lui livrait l'Angleterre, voulut en consacrer le souvenir en fondant, sur le champ de bataille, une abbaye dont les lambris et les pilastres furent décorés du nom de tous les braves qui s'étaient illustrés en cette impérissable journée.

Guillaume marcha sur Londres où les ducs de Northumberland et de Mercie avaient rallié les débris de leurs soldats; mais le parti de ce prince ne put longtemps résister à la politique du vainqueur qui, sans se prévaloir du droit des armes, sut habilement employer la douceur et l'art des négociations pour soumettre les cœurs

(1) *Chron. abb. S. Petri de Burgo*, p. 46. — Higden, p. 286. — Malmesb., l. 3, p. 102. — Rapin Thoyras, p. 391. — David Hume, t. 3, p. 397.

de ses nouveaux sujets (1). Il fut couronné à Westminster, au milieu des Normands et des Anglais désormais confondus en un seul peuple. Guillaume donna au pays qu'il avait conquis des lois qui y sont encore observées (2), et transmit à ses héritiers un royaume qui, sous leur dynastie, devint puissant et glorieux.

---

(1) L'abbé Prévost, t. 1, p. 275, 276, 277.

(2) *Voyez* à la fin du volume la note 4 du 22e récit.

VINGT-TROISIÈME RÉCIT.

Coup-d'œil général sur les Croisades. — Leur influence sur le système moral de l'Europe. — Ressources abondantes qu'elles offrent à la poésie et aux beaux-arts.

Un spectacle nouveau dans l'histoire des peuples, va fixer notre attention et nous conduire de surprise en surprise à travers des événements extraordinaires auxquels rien ne peut être comparé.

Tout-à-coup agité d'une frénésie religieuse et guerrière, l'Occident se précipite sur l'Asie : durant deux siècles entiers, la Syrie et la Judée voyent combattre plusieurs millions de chrétiens (1), parmi lesquels on

(1) Plusieurs historiens élèvent à six millions le nombre des pélerins de la première Croisade. *Voyez*

compte trois de nos plus grands monarques, autant d'empereurs, des rois de Sicile, d'Angleterre, de Danemarck, de Hongrie, de Bohême, de Navarre, cent princes fameux par leur puissance et leur courage, presque toute la noblesse de l'Europe et les preux les plus renommés (1). Du côté de l'ennemi on remarque les soudans d'Egypte, de Nicée, d'Antioche, d'Alep, de Babylone, de Damas, les Arabes, les Turcomans, les Persans, nations aguerries et dont l'orgueil et les goûts belliqueux sont encore excités par le souvenir récent de leurs victoires, par

divers récits à cet égard dans *Fulcher. Carnotensis apud Bongars., gesta dei per Francos*, vol. 1, p. 397, édit. Han. 1611. — *Annæ Commenæ Alex.*, l. 10, c. 10. — *Hist. belli sacri*, *ap. Mabil. mus. Ital.*, t. 1, p. 157. — Deguignes, hist. génér. des Turcs, liv. 21.

(1) On compte huit Croisades : la première eut lieu en 1095, la huitième se termina par la mort de saint Louis, en 1270.

le fanatisme de leur religion, et par la voix de leur patrie aux yeux de laquelle ils veulent triompher ou mourir.

Mais ce qui rend de tels faits encore plus étonnants, ce qui donne à tous ces événements un air de prodige, c'est qu'ils n'ont pour principe que la simple éloquence d'un ermite(1) ; c'est qu'ils n'ont pour but que d'arracher aux profanations des musulmans les ruines de la cité sainte, et le tombeau où s'arrêta quelques instants le rédempteur du genre humain.

La froide raison juge les Croisades avec sévérité ; elle ne voit dans ces pélerinages nombreux et armés que les déplorables extravagances d'un faux zèle et d'une piété mal dirigée, que des expéditions superstitieuses,

---

(1) *Re et nomine cognominabatur eremita.* Guill. de Tyr, l. 1, cap. 11. — Sur l'enthousiasme qu'il inspira. Voyez *Guibert. abb.*, *hist. Hieros.*, l. 2, n° 8. — *Robert. monach.*, l. 1, p. 438.

par qui vingt royaumes furent à diverses reprises appauvris et dépeuplés (1).

Et cependant ce mouvement universel et spontané qui ne semble d'abord, qui n'était en effet que les convulsions d'un pieux délire et d'un vertige insensé, justifié par le hasard et par des combinaisons fortuites, a fait prendre à l'Europe une attitude plus heureuse (2), l'a réveillée en l'ébranlant de l'obscure léthargie où elle était plongée, l'a tournée du côté de l'Orient, où fleurissaient alors les sciences et les arts, et a comme entr'ouvert son sein aux fécondes émanations du génie et aux germes des inventions utiles (3).

---

(1) *Witechind. Corbei. ap. Meibom. script. rer. Germ.*, t. 1, p. 642. — Velly, hist. de France, t. 2, p. 437, in-12.

(2) Roberts., Introd. à l'hist. de Charles V, p. 24. — *Conradus a Liechtnenaw, abbas Urspergensis, chronic. ad ann.* 1099.

(3) *W. Jones, poeseos asiat. comment. pro-*

Le même mouvement dans sa commotion profonde sapa les fondements d'une féodalité anarchique, raffermit au contraire la puissance légitime sur des bases plus solides, et brisa le joug de la servitude qui pesait sur une foule d'êtres infortunés (1).

Lorsqu'on proclama les croisades, les états d'Occident et surtout la France étaient en proie à l'ambition turbulente des grands vassaux; chacun d'eux aspirait à l'indépendance, commandait la guerre ou la paix, dictait des lois tyranniques, faisait trem-

---

emium et Pars. 1, c. 1. — Sylv. de Sacy, Chrest. Arab. — Des Landes, hist. de la Philos., liv. 6, c. 29. — M. de Choiseul d'Aillecourt, de l'Infl. des Crois., in-8°. Paris 1809, p. 160. — Heeren, Infl. des Crois., trad. par Ch. Villers, in-8°. Paris, 1808, p. 207.

(1) *Jacobus de Vitriaco, historia occidentalis*, cap. 3. — *Guibertus abbas, hist. Hierosol.*, *l.* 2, *n.* 7. — Ducange, Gloss., verb. *Servus*, *Potestas.* — *Werdenhagen, de reb. publ. Hanseaticis tractatus, introd.*, *c.* 5.

bler ses sujets et quelquefois son maître (1).

On ne peut prévoir quelle eût été la durée de cette pénible situation, ni calculer ses dangereux effets ; mais il est certain que l'Europe ne pouvait échapper à la barbarie, à l'ignorance et à l'anarchie, que par un événement inoui, que par une impulsion universelle et morale, capable de donner une direction nouvelle aux esprits et de faire une puissante diversion aux habitudes, aux mœurs et aux usages de tant de peuples modernes encore empreints de leur gothique origine (2).

Lorsque les seigneurs suzerains se crurent

---

(1) Brunet, Abrégé chron. des grands fiefs de la Couronne. Paris, 1759. — Velly, hist. de France, t. 1, 2 et 3. — Pasquier, rech. de la France, t. 1, ch. 2, p. 48.

(2) Heeren, Essai sur les Croisades, pages 196 et 197. — M. de Choiseul, lieu cité.

appelés par le ciel aux combats de la terre sainte, ils vendirent à bas prix leurs vastes domaines (1), afin de subvenir aux frais d'un long voyage et d'un armement onéreux; alors le monarque racheta pour un peu d'or des fiefs imprudemment distraits de sa couronne, et réunit dans ses mains les privilèges dont mille usurpateurs avaient fait des instruments redoutables (2).

Tandis que le roi donnait une heureuse unité à son pouvoir, les serfs et tous ceux que sous d'odieuses dénominations la féodalité condamnait à baigner de leur sueur les

(1) Mathieu Pâris, *ad ann.* 1249. — *Otto Fris. de Gest. Frider.*, l. 1, c. 35. — Brunet, Abrégé chron. des grands fiefs de la Couronne. Paris, 1759. Histoire de Berry, par Chaumeau, p. 97. — Mrs de Sainte-Marthe, hist. généal. de la Couronne. — *Voy.* à la fin du vol. la note 1re du 23e récit.

(2) *Guibert. abbas ap. Bongars.*, vol. 1, p. 481. — Brunet, Abrégé chronol. des grands fiefs de la Couronne. — Robert, Intr. à l'hist. de Charles V, p. 26. — Heeren, p. 181 et suiv.

champs ingrats d'un oppresseur, purent aisément s'affranchir, soit en recouvrant à prix d'argent des droits imprescriptibles (1), soit en marchant eux-mêmes en Palestine (2).

Le second avantage des croisades fut la paix qui résulta en Europe du départ des confédérés. Les aventuriers, les vagabonds, les factieux, tous ceux qui par besoin ou par goût ne se plaisaient qu'au milieu du trouble et des désordres s'élancèrent avec joie dans la nouvelle carrière qui leur était

---

(1) *Guibert. abbas, hist. Hierosoly.* — Le P. Daniel, hist. de la Mil. franç, l. 3, ch. 11. — Hume, hist. d'Angl., ch. 11. — Robertson, p. 26.

(2) *Belli sacri historia, ab autor. incerto, n° 1 ap. Mabillon, mus. ital., t. 1.* — *Rogerus de Hoveden, Annales, part. 11, inter script. Angl.* Lond., 1596, p. 365. — *Bœhmer, de variâ jurium innovat. per exped. cruc. sign., p.* 33. — Chron. de Conrad de Botho, recueil de Leibnitz, script. Brunsw., t. 3, p. 227.

ouverte (1), et la patrie soulagée de leur multitude perverse put enfin respirer de ses longues agitations.

Plusieurs causes favorisaient cette paix. Prêts à partir pour un pays éloigné que leurs habitudes sédentaires et leur ignorance de la géographie et de l'art nautique devaient reculer dans leur esprit jusqu'au bout du monde, les chrétiens ne se faisaient point illusion sur les dangers de leur voyage. Incertains du retour, ils s'attendrissaient dans leurs adieux ; ils demandaient aux pieds des autels la rémission de leurs fautes, ils se hâtaient de se réconcilier et de réparer leurs torts (2). Cette disposition salutaire et la

---

(1) *Otto Frisingensis, de gest. Friderici imp., lib. 1, cap. 11. — J. Vitry, hist. Orient., lib. 1, cap. 82. — Ganfridus Vosiensis, chronic. ap. Labb. Bibliot. mss.*, t. 2, p. 339. — Daniel, hist. de la Milice franç., l. 3, c. 8. — Du Cange, hist. de Const., l. 6, p. 38.

(2) *Alberic. Chronic. ad ann.* 1215. — *Otto Fri-*

crainte d'une fin prochaine amenèrent des restitutions, des pactes d'amitié et le généreux oubli des injures. Ainsi furent étouffés les ressentiments, les contestations, la vengeance. Il y eut moins de procès et par conséquent moins de combats, puisqu'alors les procès se terminaient par le fer (1).

L'église avait prêché les croisades; mais, comme si elle se fût fait un reproche secret d'avoir oublié son paisible ministère, elle voulut du moins, pour compenser l'effusion du sang en Asie, faire régner en Europe l'union et la concorde. Elle proclama avec

---

singensis de Gest. Frider., l. 1, au chapitre 29, intitulé : *de diversis prœliis per expedit. Hierosol. sopitis.* — *Guibertus abbas*, *hist. Hieros.*, l. 2, nº 7. — M. de Choiseul d'Aillecourt, de l'Influence des Croisades, pages 64 et suiv.

(1) *D'Achery*, *Spicileg.*, t. 3, p. 481, in-fol. — De Laurière, ordon., t. 2; p. 395, § 17, p. 518 à 815. *Voyez* le dixième récit de la Gaule poétique.

solennité cette paix connue dans l'histoire sous le nom de *trève de Dieu*, et dont l'observation fut d'autant plus facile que les États, épuisés de trésors et de guerriers, ne pouvaient tenter aucune entreprise hostile (1).

Au milieu de ce calme jusqu'alors inconnu, les mœurs perdirent un peu de leur rudesse; le roi, qui n'était plus séparé de ses sujets que par des puissances intermédiaires, et plus maître d'agir pour leur bonheur, s'occupa de lois et d'administration (2).

---

(1) *Datt, de pace imperii publicâ, lib.* 1, *cap.* 11. — *Robert. monach., hist. Hierosol., lib.* 1. — *Otto Frising., de gestis Frideric. imp., lib.* 1, *cap.* 42. — Rigord, vie de Phil. Aug., an. 1183. — Du Cange, Gloss. *verbo* Treuga et Dissert. 29 sur Joinville. — De Laurière, Ordonn., t. 1, préf., n. 166. — *D'Achery, Spicil.*, t. 3, p. 573. — *Orderic. Vital.*, *l.* 9.

(2) Fleury, Histoire Ecclés., liv. 88, n. 37. — *D'Achery, Spicil.*, t. 1, p. 703, et t. 3, p. 550, in-fol. — De Laurière, Ord., t. 1, p. 291. — Du

Un système d'économie politique, un gouvernement paternel, succéda par degrés aux juridictions arbitraires, et un troupeau d'esclaves devint une masse nationale et imposante (1).

Les croisades eurent encore en Europe cette heureuse influence qu'elles y firent connaître et pratiquer des vertus nouvelles.

La plupart de ceux qui étaient restés dans leurs foyers avaient vu partir pour la Syrie des objets qui leur étaient bien chers. Durant cette absence, nul d'entr'eux ne se fût lâchement abandonné à des plaisirs tumul-

---

Cange, dissert. 29 sur Joinville. — *Datt, de pace imperii publicâ, lib.* 1, *cap.* 1. — Bouteiller, Somme rurale. — Delamare, traité de la Police, t. 1, l. 1. — Heeren, p. 234.

(1) *Voyez* sur la formation des Communes, et leur Influence sur la civilisation, *Guibertus, de vitâ suâ, lib.* 3, *cap.* 7, 22 et 23. — Ordonn. des rois de France, t. 11. — De Brequigny, rech. sur les Communes. — Roberts., p. 31 et suiv. de son introd.

tueux qui eussent contrasté avec leur position.

Se ressouvenir et prier, telle fut la plus douce occupation de ces êtres séparés de leurs parents et de leurs amis. L'épouse, la mère, frémissant à l'idée qu'elle pourrait au milieu d'une fête apprendre le naufrage ou la captivité de ce qu'elle aimait, et voir succéder les crêpes du deuil au luxe honteux de ses habits, vécut comme les Pénélope et les Cornélie dans une sage retenue et une modeste simplicité. La fiancée, la bachelette, qui souvent regardait à son doigt l'annel de son chevalier, fidèle aux secrètes promesses des adieux, évita avec soin tout ce qui aurait pu éveiller la médisance et la malignité.

Ceux qui n'étaient point dirigés par l'instinct du sentiment, avaient pour mobile de leur conduite un motif non moins impérieux. Quand leurs concitoyens servaient au péril de leur vie la cause de Jésus-Christ; quand ils méritaient le ciel par leurs sacrifices, eux qui étaient restés inactifs, se croyaient

déjà coupables par leur seule indolence et craignaient de redoubler la céleste colère par leurs vices et leurs excès. Ils espérèrent, à force de vertus, trouver grâce aux yeux de l'éternel, et rivalisant de piété avec les croisés, ils acquittaient en bonnes œuvres les tributs que ceux-ci payaient en courage (1).

C'est alors que les chevaliers professèrent plus que jamais ces admirables maximes qui les constituaient les défenseurs et les appuis de tout être faible et malheureux.

Mais cette émulation de vertus anima surtout le clergé qui se regardait comme la première milice du seigneur. Ceux qui n'avaient pu tirer l'épée pour la défense de l'arche sainte, voulaient du moins offrir à Dieu pour victoires les désirs enchaînés et les passions abattues.

---

(1) *Guibert. abbas*, *Hist. Hierosolym.*, *lib.* 2, *n.* 7. — *Otto Frisingens.*, *de Gest. Frid.*, *lib.* 1, *c.* 39. — M. de Choiseul d'Aillecourt, Infl. des Crois., p. 65 et suiv.

Les grandes aumônes que les croisés versèrent dans les mains des religieux pour se recommander à leurs prières, permirent à l'église enrichie de multiplier les édifices monastiques où des hommes généreux se dévouèrent à l'éducation de la jeunesse et au soulagement des pauvres (1). Quelques-uns de ces nouveaux ordres s'instituèrent dans le noble dessein de consacrer l'argent qu'ils mendiaient avec maguanimité à payer la rançon des chrétiens pris par les infidèles.

L'exemple de cette ardente charité, qui faisait braver à de faibles solitaires les orages, la peste, la famine, la guerre, les brutalités du vainqueur, et tout cela pour d'infortunés captifs qu'ils ne connaissaient

(1) Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis, dans le Joinville de Ducange, p. 173. — *Guibertus abbas, de Vitâ suâ, l. 1, c. 11.* — Hélyot, Hist. des Ordres monast., t. 8. — *Joann. Launoïus, de Curâ ecclesiæ pro miseris et pauperibus, cap. 4, art. 23.* — Fleury, Hist. eccl., p. 63.

pas, frappèrent d'un grand étonnement ceux qui en furent les témoins. Jamais l'admiration et la reconnaissance n'avaient si puissamment ému les cœurs et fait concevoir à l'homme agrandi une si haute idée de sa dignité; il apprit à s'estimer; dès-lors il aima mieux ses semblables, et l'égoïsme ne fut plus sa première loi.

En voyant la religion embrasser ainsi l'infortune, l'une parut encore plus sublime et plus tendre, l'autre devint respectable et sacrée.

Mais tandis que tout semble ainsi concourir, dans l'Occident, à améliorer le sort du genre humain, suivons les chrétiens sur les rives orientales où les sciences et les arts jetaient encore de vives clartés, et voyons quels furent les brillants résultats des croisades sur la civilisation européenne.

En parcourant les pays éloignés, l'homme sent accroître la sphère de ses connaissances; à mesure qu'un nouvel horizon s'é-

tend à ses yeux, l'expérience fait tomber devant lui les voiles qui le séparaient des nombreux théâtres de la vie sociale; il voit d'autres lois, d'autres coutumes, d'autres mœurs, et les siennes qu'il avait crues les seules praticables, parce qu'il n'en imaginait pas de meilleures, commencent à lui paraître susceptibles d'être modifiées avec succès. Son esprit observateur étudie, compare, imite d'abord, puis invente. Ses facultés intellectuelles, paralysées jusqu'alors par une routine grossière qui le dispensait d'agir avec discernement, peuvent enfin calculer les chances du bien et du mal, et voir au-delà des causes quels sont leurs effets avantageux.

Dans cette culture de ses idées, les préjugés sont extirpés, et il ne prend point ceux des peuples qu'il visite; car les préjugés ne jètent qu'à la longue de profondes racines, et ressemblent à ces plantes indigènes qui ne réussissent que dans leur climat.

Mais si telle est, sur notre entendement, l'influence des voyages en général, que ne devons-nous pas à ceux qui nous conduisent au milieu des nations les plus célèbres, pour nous y faire admirer les merveilles d'une civilisation complète ! Voilà le spectacle qui s'offrit aux croisés, lorsqu'ils abordèrent l'antique pays où le génie de l'homme a laissé d'ineffaçables empreintes, où les sciences et les arts eurent leur berceau près de l'aurore.

A peine eurent-ils quitté les vieilles ténèbres de l'Occident, que leur imagination s'épanouit au beau ciel et aux doux parfums de l'Orient. L'empire des Grecs leur apparut d'abord, non point, il est vrai, tel qu'il était au siècle de Périclès, non point tel qu'il était dans les temps déjà moins heureux, où Démosthène et Aristote ajoutaient à la gloire de leur pays sans relever sa puissance ; toutefois le souvenir de ces grands hommes était encore debout, et le précieux héritage des sciences et des arts,

recueilli sur les rives du Bosphore, s'y trouvait mêlé au reste des grandeurs qu'avaient récemment étalées les Constantin, les Théodose, les Justinien, et dont brillait encore le trône des Comnène.

La Grèce était faible et subjuguée; mais, pareille à la beauté qui oppose à la force les grâces et les larmes, et qui adoucit le vainqueur le plus féroce, cette nation se montrait si séduisante à ses conquérants, qu'ils écoutaient ses leçons, et dépouillaient à sa voix leur sauvage rudesse. Ce qu'elle fit pour les Romains, elle essaya de le faire encore pour les peuples du moyen âge.

Constantinople, surtout, eût pu être l'école des chrétiens d'Occident; son luxe, sa population(1), ses temples, ses palais,

---

(1) Benjamin de Tudèle, en son Voyage publié par Baratier, t. 1, c. 5, p. 46. — Gibb., t. 10, c. 53. — Ducange, *Constant. Christ.*, *l.* 11, *c.* 4, *p.* 113, 123. — *Anthol. græc.*, *l.* 4, *p.* 489. — *Brodœi, ap. Wechel.* — Le Beau, Hist. du Bas-Empire, t. 14, p. 436.

tout les frappait d'étonnement (1). Cette ville avait rassemblé les plus beaux trésors du génie (2). Les livres qui manquaient en Occident, s'y trouvaient dans sa bibliothèque, au nombre de plus de deux cent mille volumes (3). On y voyait encore la Pallas de l'île de Lindre, le Jupiter Olympien de Phidias, qui ajouta à la religion des peuples ; la Vénus de Gnide, sortie des

(1) *Voyez* sur l'étonnement des occidentaux à la vue de Constantinople : *Fulcher. Carn. ap. Bongars.*, vol. 1, p. 386. — Guill. de Tyr, *ap. Bong.*, vol. 2, p. 657, 664. — *Gonthier, Hist. Const.*, *ap. Canis.*, *lect. antiq.* — Ville-Hard., Hist. de la Conq. de Const., p. 49. — Luitp., Hist., l. 5, c. 9, p. 465.

(2) Bibl. de Photius. — Heeren, Hist. de la littér. classique. — Le même, Essai sur l'Infl. des Crois., p. 413 et 414. — Deslandes, Hist. de la Philosoph., liv. 6, ch. 19.

(3) *Guido Pancirolus, Rerum mirabilium, sive deperditarum*, l. 1, tit. 22. — Hist. de la Philos., l. 6, ch. 29, n. 9. — *Fabricius, Bibl. græc.*, t. 1 et suiv. — Gibb., t. 10, ch. 53.

mains de Praxitèle (1), la Junon du temple de Samos, le berger Pâris offrant le prix de la beauté, l'admirable statue d'Hélène, celle d'Hercule par Lysippe, et plus de mille conducteurs de chars, dont les figures de bronze avaient été transportées du stade olympique dans le Forum et l'Hippodrome de Constantinople (2).

Sans doute que nos pères, incapables d'apprécier la poétique destinée de ces chefs-d'œuvre, ne furent point saisis en les voyant, de cet inexprimable transport

(1) *Voyez* sur ces chefs-d'œuvre : *Pausan.*, *lib.* 5, *cap.* 10 *et* 11. — *Plin.*, *lib.* 34, *cap.* 8, *t.* 2, *p.* 648. — *Quintil.*, *Inst. orat.*, *lib.* 12, *cap.* 10, *p.* 744. — *Anthol.*, *lib.* 4, *cap.* 6, *p.* 301. — *Plin.*, *lib.* 36, *cap.* 5, *t.* 2. — *Diod. Sicul.*, *eclog. et lib.* 26, *p.* 884. — Winckelmann, Hist. de l'Art chez les Anciens, sect. 5, § 12.

(2) *Voyez* le dénombrement de ces chefs-d'œuvre dans Nicétas, rec. par Fabricius, Bibl. græc., t. 6, p. 405, et dans Harris de Salisbury, Recherch. philos., part. 3, c. 5.

que nous fait éprouver la présence de tout ce qui fut associé d'une manière quelconque à des événements mémorables ; sans doute que leur imagination animant ces marbres insignes, ne leur a point demandé le récit des jeux d'Olympie et des fêtes dont ils furent témoins sur les bords de l'Alphée et de l'Imbrasus ; mais si de pareilles illusions étaient interdites à leur novice intelligence, du moins furent-ils émus à l'aspect de ces nobles efforts de l'art ; car le vrai beau étant l'imitation d'une nature parfaite, rien de ce qui respire ne peut se soustraire à son ascendant.

Les Grecs ne furent point les seuls instituteurs des croisés. Les Arabes, qui depuis les règnes d'Almanzor, d'Aaroun et d'Almamon, s'étaient rapidement avancés au faîte de la gloire et de la civilisation, mais qui, nés pour la vie errante et pastorale, devaient bientôt, dégoûtés du vain éclat des grandeurs et des systèmes scientifiques, retrouver sous les tentes d'Ismael les pri-

mitives habitudes du désert (1), offraient encore, lorsque les chrétiens vinrent en Asie, le peuple le plus éclairé de l'univers (2).

La pénétration et la sagacité des Arabes leur faisait faire en ces temps-là d'étonnants progrès dans les sciences naturelles et exactes, et dans cette industrie usuelle

---

(1) Les Arabes, qui jètent un si grand éclat dans l'histoire du moyen âge, ont maintenant repris les mœurs et la simplicité qu'ils avaient au temps d'Abraham. *Voyez* Pocock, *Specimen Histor. Arab.*, *p.* 2, 5, 86, etc. — Volney, t. 1, p. 343. — Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 1, ch. 11, p. 67 et suiv., in-4°. — Malte-Brun, Précis de Géogr. univ., t. 3, liv. 52, p. 212.

(2) Casiri, Bibl. arab. — *Hisp. Andrès*, *Orig.*, *prog. e stato d'og. Lett.*, *t.* 1. — Voltaire, Essais sur les mœurs, ch. 6. — Ginguené, Hist. litt. d'Italie, t. 1, ch. 4, p. 197 et suiv. — Cardonne, Hist. de l'Afrique. — Choiseul d'Aillecourt, Infl. des Crois., p. 165. — Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., p. 51,

appropriée aux besoins journaliers de la vie sociale (1).

L'astronomie, qui d'abord ne fut que la contemplation du beau ciel de la Chaldée et de l'Arabie, et qui par degrés médita sur les astres qu'elle ne voulait qu'admirer, avait initié à ses secrets Alfergan, Thébith, Albategnius (2), Alhazen, qui le premier expliqua les gracieux phénomènes de l'aurore et du crépuscule (3).

La géographie et la navigation étaient redevables aux Arabes de nombreuses découvertes : les hardis travaux qu'ils avaient

---

(1) Beckmann, Fragm. pour servir à l'Hist. des Inventions. — *Muratori, dissert. 24, p.* 208 *et* 212. — D'Origny, Dict. des Origines.

(2) Alfergan, Thébith et Albategnius écrivirent sous le règne d'Almamon. *V.* ce qu'en dit M. Bailly, Hist. de l'Ast. mod., t. 1, l. 1, p. 220.

(3) Alhazen fit un Traité d'Optique en sept livres (*Opticæ Thesaurus*); il y explique les effets de la réfraction et les causes des deux crépuscules.

entrepris dans le désert de Sandgiar près de Palmire, et dans la plaine de Kufa, apprirent à mesurer la terre (1); leurs flottes audacieuses reculaient, pour ainsi dire, les bornes du monde, et trouvaient dans la mer des Indes, et jusqu'au fond de l'Asie, des pays inconnus aux anciens pilotes (2).

Massudi, Ibn-Haukal, Aledrissi, apprenaient à aimer ces découvertes en en rédigeant des relations élégantes dans un style animé de l'enthousiasme que leur causait le spectacle imprévu de ces merveilles de la création (3).

---

(1) Massudi, Notices et Extraits, etc., t. 1, p. 49, — Bailly, Hist. de l'Astronomie.

(2) Anciennes Relations des Indes et de la Chine, trad. de l'arabe par Renaudot. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 16, p. 361. — Magasin géogr. de Busching.

(3) The oriental of Ibn-Haukal, translated, etc., by W. Ouseley. — Silvestre de Sacy, Magasin encycloped. — Massudi, Notices et Extraits, t. 1, p. 1 et 67. — Les Arabes ont de la poésie, même dans

Mais, que dire de la poésie orientale, qui semble la langue maternelle et l'expression innée d'un climat voluptueux où tout enflamme les sens, où les besoins aisément satisfaits laissent à l'âme ravie les loisirs de la méditation et de l'extase (1)? L'Égypte, l'Arabie et la Perse, durant les deux siècles des croisades, possédèrent un grand nombre de poètes fameux. Elles vantaient alors Ebn-al-Faradech, l'un des plus honorés; Hafiz, dont les jeunes esclaves de la Géorgie chantaient, dans l'intérieur du sérail,

---

leurs ouvrages scientifiques; on en peut juger par les titres de plusieurs livres de géographie très-estimés: *la Prairie dorée et les Mines de pierres précieuses* (ouvrage de Massudi); *la Perle merveilleuse* (ouvrage d'Ibn-al-Ouardi); *l'Odeur des fleurs dans les merveilles de la nature* (ouvrage de Ben-Ayas.)

(1) *Jones, Poeseos asiaticæ comment., part.* 1, *cap.* 1 *et cap.* 4, *sive de Carmine persico, et cap.* 5, *de Imag. poet.; cap.* 20, *de Asiat.; Dict., p.* 1363-390. — *Asiatick Miscellany.*

les odes amoureuses en s'accompagnant sur le psaltérion (1); Envery, dont on se plaisait à réciter les élégies à l'ombre des cyprès de Khorassan, Hariri (2) et Saadi, surnommé le sage. Nos ancêtres, accoutumés au seul bruit des lances et des boucliers, ne s'occupant, sous le ciel pâle et nébuleux de nos contrées, que de la chasse et de la guerre, se crurent transportés dans un monde enchanté, quand ils se virent au milieu d'un pays où la lumière, les parfums, l'harmonie et l'abondance, les rendaient en quelque sorte honteux et confus de leur brute et sauvage existence.

Dès-lors, ils sortirent de cette inféconde apathie, ils prirent le goût des lettres et

---

(1) Hafiz est le premier poète érotique de l'Orient; mais la plupart de ses poésies sont peu décentes. *Voyez* ce qu'en dit Williams Jones, *Poeseos asiat., com.*, *c.* 3, *p.* 75 et suiv. – Select. Odes from the persian poet. Hafez translated by John Nott.

(2) Hariri, trad. et comment. d'Albert Schuttens.

furent plus avides d'instruction (1); mais, distraits sans cesse par leurs belliqueuses entreprises, c'était moins de suite et en Orient, que plus tard et dans leur patrie même, qu'ils devaient profiter de tant de leçons.

Constantinople, Alexandrie et les principales villes de l'Égypte et de la Syrie, étant devenues le théâtre de la guerre, et ne promettant plus de retraites paisibles à l'étude, virent s'exiler de leurs murs ravagés un grand nombre de savants grecs et arabes, qui vinrent chercher un asyle en Occident (2). Salerne (3), l'abbaye du

---

(1) Martenne, *amplisssima Collectio*, *t.* 4, *p.* 859. — *Guibertus Novigenti*, *in Vitâ suâ*, *lib.* 2, *cap.* 10. — Le Bœuf, Dissert. sur l'état des sciences en France depuis le roi Robert, p. 15.

(2) Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., p. 416, 417. — Choiseul d'Aillecourt, Infl. des Crois., p. 165.

(3) Freind, Hist. de la Médec., 3e part. — *Murator.*, *Antiq. ital.*, *dissert.* 44.

Mont-Cassin (1), Naples (2), Montpellier (3), reçurent les dépôts des connaissances humaines. Bientôt l'Europe sentit l'influence de ses hôtes illustres. Une émulation générale fait sortir les esprits du lourd engourdissement où ils étaient plongés. L'Italie, la France et l'Angleterre, semblent échapper au chaos, et les ténèbres qui les couvraient disparaissent. Tout s'éveille et s'anime par degrés ; comme les oiseaux qui saluent l'aurore par leur chant matinal, les

(1) Mabillon, *Musæum ital.*, *t.* 1, *p.* 1, *n.* 19. — Giannone, Hist. civ. de Naples, l. 10, c. 11. — Choiseul d'Aillecourt, de l'Infl. des Crois., p. 165 et suiv.

(2) Giannone, Hist. civile de Naples. — Manuel Chrysoloras fut le premier Grec qui enseigna publiquement en Italie, en 1395 ; il fut suivi de beaucoup d'autres. *Voyez* Heeren, Littér. classique.

(3) L'École de Médecine de Montpellier était déjà célèbre dans le 12e siècle. *Voyez* d'Aigrefeuille, Hist. de Montpellier, 4e partie, l. 12. — Le Clerc, Hist. de la Médec. — M. Choiseul d'Aillecourt, Infl. des Croisades, p. 194 et 323.

troubadours de la Provence annoncent les premiers la renaissance des lettres. Les *mir-mesangers* ou chantres d'amour répondent en Germanie à ces agréables concerts (1). Les trouvères et les romanciers célèbrent les actions héroïques, et composent des éléments du merveilleux moderne une région brillante où les sylphes et les génies doivent conduire un jour, parmi les fées et les ombres de nos paladins, les muses de l'Arioste et de Boyardo.

Le treizième siècle n'a pas encore achevé son cours, et déjà l'on compte plus de cent poètes français (2).

Les croisades favorisent l'éloquence en

(1) Heeren, Essai sur l'influence des Croisades, p. 207.

(2) D. Rivet, hist. littér. de la France, onzième, douzième et treizième siècles. — Fauchet, de l'Orig. de la langue et Poés. françaiss., l. 1 et suiv. — Massieu, hist. de la Poésie française, l. 1. — M. de Roquefort, État de la poésie fr. au 12e et 13e siècle.

donnant aux orateurs une grande multitude à haranguer (1). Elles prêtent à l'histoire un intérêt nouveau. Tant d'événements extraordinaires, tant de pays divers et lointains à décrire, tant d'exploits et de miracles à perpétuer, sollicitent une foule d'écrivains (2). Entre eux tous, se distin-

(1) *Voyez* sur les Orateurs qu'ont fait naître les Croisades : Jacques de Vitry, hist. Occident., c. 6, 8, 10. — *Joannes Vitoduramus*, *chronic. ap. Eccard., hist. medii ævi*, *t.* 1, *p.* 1746. — *Matthæus Pâris, ad ann.* 1200, *hist. major. Angliæ.* — *Otto Frising. de Gest. Frid.*, *l.* 1, *c.* 34. — *Sancti Bernardi epist.* — Fleury, Hist. ecclés., l. 49, nº 16.

(2) Nulle époque n'eut plus d'historiens que les croisades. Outre Joinville et Ville-Hardouin, et sans parler des auteurs arabes et byzantins qui ont écrit sur ce sujet, on en compte un grand nombre du premier ordre, parmi lesquels on distingue *Guillaume*, archevêque de Tyr, *Robert de Saint-Remi*, *Albert d'Aix*, *Sigebert*, *Otton de Frisingue*, *Gervais*, *Guillaume de Malmesbury*, *Mathieu Pâris*,

guent Ville-Hardouin et Joinville, tous deux Français et habiles capitaines, tous deux acteurs intrépides des combats qu'ils racontent.

Le désir de faire participer ceux qui étaient restés en Orient à la vue précise de la terre sainte, objet constant de la vénération et de la curiosité des fidèles, fait essayer à quelques pélerins de tracer une image, un plan de Jérusalem, et d'en donner une relation. Les premières cartes et les premiers itinéraires sont les résultats de cette pieuse intention (1).

Rigord, *Foucher de Chartres*, *Jacques de Vitry*. Quelques-uns de ces historiens, et surtout le dernier, poussent trop loin la superstition et la crédulité. Il en est de même d'une foule de Chroniqueurs, tels que le *Moine Robert*, *Raymond d'Agiles*, l'arch. *Baldric*, etc.

(1) *Marin Sanut*, *secret. fidel. cruc. ap. Bongars.*, t. 2. — *Urstisius*, *Hist. Germ. illust.*, t. 2, p. 8. — *Mabill. acta S. Ordin. Bened.*, t. 2, p. 502, 372, 380, 455, 473. — *Annal. Bertin. ap. Chesn.*

L'université de Paris devient célèbre dans toute l'Europe (1); l'académie de Boulogne n'est pas sans gloire; celle de Florence est fondée par Brunetto Latini. Aux accents de ce maître le Dante paraît, la langue qu'il trouve ne lui suffit pas, il s'en fait une aussi audacieuse que son génie.

Accurse et d'autres jurisconsultes profonds portent le fil et la lumière dans le labyrinthe des lois.

D'habiles architectes bâtissent à Venise, à Strasbourg, à Paris, à Chartres, des temples magnifiques; de grands seigneurs

---

script. San., t. 3, p. 199. — Chronique d'Emon, abbé de Werum. — Mém. de l'Académ. des inscr. belles-lettres, t. 16, p. 185. — Spengel, Hist. des découv. géogr., § 20.

(1) *Rigordus, de Gestis Philippi Augusti, ad ann.* 1209, *ap. Chesn.*, t. 5. — Hist. littér. de la France, t. 9. — Crévier, hist. de l'univ. de Paris, liv. 1, § 2. — Fleury, hist. Ecclés., l. 80, n° 3.

s'offrent à eux pour porter le ciment et la pierre (1).

Un Vitellio en Pologne, un Albert-le-Grand en Souabe, un Roger Bâcon en Angleterre, étonnent leurs contemporains par leurs découvertes ingénieuses. Jean de Vicence fait l'admiration de l'Italie par son éloquence ; les peuples dont il assoupit les haines et les dissensions, le suivent en foule de ville en ville ; quatre cent mille personnes s'assemblent autour de lui dans une plaine que l'Adige arrose, concluent à sa voix une paix solennelle, et adoptent une législation uniforme (2).

---

(1) Félibien, Recueil hist. de la vie et des ouvrages des plus fameux archit., l. 4. — André Thevet, Portraits et vies des hommes illustres, liv. 7, ch. 42. — Beckmann, Mélanges pour servir à l'Histoire des découvertes. — Tome 14 des historiens de France, p. 518. — Murator., dissert. 56. — Heeren, Essai sur l'Influence des Croisades, p. 400 et 401. — Chois. d'Aill., Infl. des Crois., p. 153.

(2) *Voyez* sur ces faits : Tiraboschi, t. 4, l. 2,

L'industrie imite ou perfectionne. L'invention du papier, la fabrication des moulins à vent, l'art de tisser la soie et de la teindre, l'art de souffler le verre, sont dus, si l'on en croit quelques auteurs, à nos relations d'outre-mer.

Les communications journalières de l'Europe et de l'Asie font faire au commerce (1), à la géographie (2) et aux sciences nau-

---

c. 4.—Muratori, Antiq. ital.—Sismonde de Sismondi, hist. des Républ. ital. du moyen âge, t. 2, p. 483.

(1) *Marin, Storia civile et politic. del commerzio de' Veneziani*, t. 2, 3 et 4. — Guill. de Tyr, lib. 18, c. 4, 5. — Jacques de Vitry, hist. Orient., l. 1 — Laugier, hist. de Venise, l. 5, 6 et suiv. — *Muratori, Antiquit. Italicæ, dissert.* 33 — Du Cange, Hist. de Constant., sous les Emp. franç. — De Guignes, Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres, t. 37, p. 467. — Ruffi, hist. de Mar., p. 92.

(2) Sprengel, Hist. des découv. géogr., § 20.— Carlencas, Hist. des Lettres, Sciences et Arts, t. 3. — Heeren, Essai sur l'infl. des Crois., p. 429 et 430. —Lebœuf, dissert. sur l'état des sciences en France, depuis le roi Robert, p. 175, de l'infl. des Croisades.

tiques (1), des progrès et des efforts qui amènent la découverte de la boussole. Les négocians anséatiques pénètrent jusqu'en Tartarie (2); des marchands italiens trouvent de nouveaux pays au-delà du Pont-Euxin et de la mer Caspienne; des caravanes de Génois font le commerce de l'Inde et de la Chine (3); Venise, cette Tyr du moyen âge, couvre de ses flottes les mers du Le-

---

(1) Boism., hist. de la Marine, l. 26, 27 et 28.— Forster, hist. des découvertes faites dans le Nord, t. 1, p. 379, 127.— *Morisot*, *hist. Orbis maritimi*, l. 2. — Roberts., Intr. à l'hist. de Charl. V, p. 75.

(2) Fischer, hist. du commerce d'Allem., l. 20 et 51. — Werdenhagen, *de rebus publicis Hanseat. tractatus*, *part.* 4, *cap.* 16. — Koch, tableau des Révolutions du moyen âge, cinquième période. — Barre, hist. génér. d'Allem. t. 6.

(3) *Marin*, *Storia del com. de' Venez.*, t. 4, *p.* 51. — *Sanut, secreto fidel. crucis ap. Bong.*, *t.* 2, *p.* 23. — *Marc. Paul. de rebus Orient.*, *liv.* 1, *c.* 2, *p.* 11. — John Mandeville, Voyages and travels, ch. 20. — Heeren, p. 354.

vant, et fonde d'opulentes factoreries dans les trois parties du monde (1); Christophe Colomb découvrira bientôt la quatrième.

C'est ainsi que toutes les branches sociales électrisées à-la-fois, donnaient au corps politique de l'Europe la vie et le sentiment; c'est ainsi que tant d'heureuses découvertes, d'inventions utiles et d'institutions généreuses, promettaient le siècle de Léon X et de François Ier, que devait suivre le règne d'Élisabeth; c'est ainsi que du sein de tant de lumières devait s'élever l'astre immortel de Louis XIV, admirable période de notre gloire.

Mais si ce tableau rapide et incomplet des avantages que l'Europe doit aux croi-

---

(1) *Marin, Storia del com. de' Venez.*, t. 3, p. 63-211. — *Voyez* sur les premiers Voyages maritimes, dont les Croisades furent l'occasion : Hacluit, principales navig. et voyages, t. 1, p. 21 et 71. — Wadding, t. 3 des Annal. minorit. — Mosheim, *histor. Tartar. eccl.*, p. 79.

sades suffit pour leur faire trouver grâce aux yeux de l'histoire, et même pour justifier leurs apologistes, combien ne sera-t-il pas plus facile encore de leur concilier les muses? Considérées sous le rapport poétique, toutfrappe, étonne, intéresse, dans ces entreprises qu'on peut appeler les temps héroïques du christianisme.

L'exaltation du fanatisme, l'ardente superstition qu'onleur a reprochées, deviènent les éléments d'un merveilleux convenable à l'épopée, les premiers mobiles d'un enthousiasme inoui, les religieuses inspirations des Godefroi, des Raimond, des Beaudoin, des Louis. Dans les guerres ordinaires, des spéculations politiques plus ou moins captieuses et secrètes, des motifs personnels aux chefs et presque toujours ignorés de l'armée, des ordres intimés à tous par un seul, font, pour ainsi dire, des plus braves militaires, les aveugles instruments de la volonté d'autrui. Le courage servile et mercenaire n'est plus qu'une ar-

deur purement physique et machinale indigne des couronnes que décerne la poésie.

Dans les croisades, au contraire, le général et le soldat, le riche et l'indigent, le seigneur et le vassal, sont animés d'un même zèle et aspirent à la même récompense. Ces mots, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*, ont retenti commme un décret divin dans tous les rangs de cette milice dévouée aux mystiques espérances de la future béatitude.

Dans les guerres ordinaires, l'ambition est l'unique loi des conquérants; c'est elle qui entraînait Alexandre aux bords de l'Euphrate et César aux plaines de Pharsale.

Ceux mêmes qui défendent leur patrie, tout respectables que soient leurs efforts magnanimes, et quoique les muses leur doivent de durables hommages, sont cependant commandés par le sentiment de leur propre conservation, par la crainte de voir un usurpateur farouche pénétrer dans leurs foyers.

Dans les croisades, au contraire, la va-

leur des chrétiens paraît d'autant plus sublime qu'elle n'est point aiguillonnée par un soin terrestre (1). C'est à quelque chose de plus digne et de plus élevé qu'ils consacrent leur vie, et ce dégagement de tout intérêt personnel qui distingue ce qui est vulgaire de ce qui est généreux, épure leurs bouillants courages. Loin de chercher à accroître leurs domaines et leurs trésors, ils vendent leur patrimoine pour en verser le prix dans les combats de la foi (2); ils quittent volontairement leurs familles, leur pays, s'exposent au naufrage, à la pauvreté, à toutes les chances de la guerre, parce qu'ils ont cru entendre l'Éternel les appeler à la délivrance de la cité sainte que désolent des imposteurs (3).

---

(1) Heeren, Essai sur l'Influence des Croisades, p. 200 et 201.

(2) *Alberic.*, *chron. ad ann.* 1215, dans Daniel, hist. de la Milice franç., l. 3. — Fleury, hist. eccl., t. 13, l. 64.

(3) *Bongars.*, *Gesta Dei per Francos.*

Voyez-les au retour de ces combats religieux! Ces héros qui ont renversé des états, qui ont fait trembler les Soliman et les Noradin, reviènent pieds nus et couverts de lambeaux. Leurs mains, au lieu du butin qu'ils ont dédaigné, ne portent que les palmes qu'ils ont cueillies sur la montagne de Sion et dans les vallons sablonneux de l'Idumée (1). Godefroi, qu'on veut proclamer roi de Jérusalem, rejète la couronne d'or en songeant qu'au même endroit Jésus-Christ avait eu le front ceint d'une couronne d'épines.

Mais de quels trésors précieux cette foule de chrétiens chargent-ils avec tant d'avidité leur flotte comblée? Ont-ils été séduits par le corail, les perles, l'ivoire, l'ébène, les diamants, les aromates et tous les objets voluptueux dont abondent les régions orientales? O superstition, plus poé-

(1) Will. Tyr., l. 21, c. 17.—Du Cange, dissert. sur Joinville, diss. 15.

tique mille fois que l'aride philosophie! Ces chrétiens chargent leurs navires de la terre enlevée aux bords du Cédron et au mont Calvaire. Ils veulent la transporter en Europe pour la répandre dans leurs vergers et dans les cimetières où dorment leurs aïeux, où eux-mêmes doivent reposer un jour. Dès-lors l'abondance leur semble garantie à leurs champs, le repos de leur âme est assuré (1).

Ils croyent que le ciel ne refusera jamais sa rosée et ses rayons à la terre jadis foulée par le Sauveur et arrosée de son sang divin; ils croient que le sommeil de la mort sera moins affreux sur une couche de cette argile sacrée; ils s'imaginent qu'au grand jour du jugement ils soulèveront sans ef-

---

(1) Choiseul d'Aillecourt, Influence des Croisades, aux preuves, p. 241, note 48. — Le Cimetière de Pise (*il Campo Santo*) a une couche de terre apportée de Jérusalem, en 1218. — De Lalande, voyage en Italie, t. 2.

forts la tombe formée de la terre qui vit un Dieu sortir en triomphe de son sépulcre.

On sent à quel degré d'exaltation il fallait que les croisades eussent élevé les chrétiens, pour leur faire trouver ainsi dans les objets les plus insensibles, des médiateurs entre le ciel et la terre. On sent quelle disposition facile ces êtres enthousiastes et valeureux devaient avoir à convertir les résultats les plus naturels en prodiges et en miracles, surtout dans une contrée que la main de l'éternel a remuée si long-temps.

Le vent qui chassait la poussière devant l'ennemi, le soleil qui paraissait au moment du combat, la source que découvrait l'armée altérée, les ombrages de l'oasis offrant un abri salutaire au milieu des sables brûlants du désert, l'arrivée inopinée d'un renfort, un songe expliqué par un ermite, mille autres incidents fortuits étaient aux yeux des croisés des miracles opérés en leur faveur. Aussitôt l'imagination ajoutant des forces artificielles à une vigueur lan-

guissante, ranimait tout-à-coup leur courage. Ils s'élancaient à la victoire en entonnant des cantiques sur les mêmes bords où David fit résonner sa harpe sacrée.

Les exploits mêlés aux actions de grâces et aux prières, ces vainqueurs agenouillés devant les lieux de notre rédemption, les larmes de la pénitence coulant des yeux étincelants des héros (1), l'espérance soudaine succédant à la crainte, l'enthousiasme reproduit dans l'épuisement même des forces humaines (2), les révélations, les mystérieux transports (3), tout enfin dis-

---

(1) *Abb. Aquens*, *lib.* 5, *c.* 45. — *Gesta Franc.*, *apud Bongars.*, *p.* 573. — *Baldric.*, *cap.* 4, *apud Bongars.*, *p.* 131. — Guill. de Tyr, l. 8, c. 25. — *Histor. belli sacri*, *t.* 1 *Musæi italici.* — *Monachi Patavini Chronic.*, *l.* 3, *ap. Murat.*

(2) *Orderic. Vital.*, *Hist. eccl.*, *l.* 9.

(3) *Chronic. sancti Pantaleonis Coloniensis*, *ap. Eccard.*, *Corp. Histor. medii ævi*, *t.* 1, *p.* 910. — Fleury, Hist. eccl., l. 66, n. 38; l. 74, n. 17.

tingue les combats des croisades et les rend éminemment favorables à la poésie.

Mais si l'esprit chevaleresque et religieux des chrétiens doit, en se communiquant aux chantres des croisades, entretenir dans leurs âmes la chaleur du sentiment, un autre intérêt va les inspirer en suivant les libérateurs de Jérusalem dans une contrée où se pressent les plus beaux souvenirs, où se retrouvent ces noms harmonieux qui dans l'idiôme des vers sont presque aussi puissants que la pensée.

A peine les croisés ont ils quitté le pays des Hongrois et des Bulgares, que les poétiques horizons s'étendent sans fin devant eux. Arrivés à Constantinople, ils traversent le Bosphore de Thrace (1), entrent

(1) *Voyez* l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : cette pièce intéressante se trouve dans l'édition que André Schott donna, en 1600, de l'Itinéraire d'Antonin ; dans Wesseling (*Vetera Romanorum Itineraria*), p. 545; dans Bertius (*Theatrum geographiæ*

dans l'Asie mineure et marchent le long de ses côtes enchantées ; ils voient d'abord dans la Bithinie, Libyssa, dépositaire du tombeau d'Annibal (1), les villes de Nicomédie, de Nicée et d'Ancyre où les Gaulois se battirent si vaillamment (2) ; ils passent non loin du détroit qui sépare la Propontide de l'Hellespont, et que Léandre franchissait toutes les nuits à la nage pour venir dans les bras de la jeune prêtresse de Sestos, dont le poète rallumerait sur ce bord le phare amoureux.

Les Francs découvrent ensuite la Phrygie qu'arrosent le Scamandre et le Simoïs, et que domine le mont Ida où Pâris prononça entre les trois déesses.

---

veteris, etc.) *Voyez* encore, sur la marche des Croisés, d'Anville, Mém. sur Jérusalem.

(1) *Eutrop. Hist. roman.*, *l.* 4, c. 5. — *Aurelius in Annibal.*, *v.* 1, 42, 6.

(2) Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, au lieu cité. — Pelloutier, Hist. des Celtes.

Grande encore dans son néant, impérissable dans ses ruines, Troie est quelque part sur ces rivages; Tancrède, Robert, Bohémond, Hugues-le-Grand, foulent peut-être la place où combattirent Achille, Hector, Sarpédon, Ajax et Diomède.

Les chrétiens pénètrent ensuite dans les régions célèbres qui portaient jadis les noms de la Lydie, de la Mysie, de l'Eolide, de l'Ionie, de la Carie. Répandant au loin leurs nombreux bataillons, on les voit camper à-la-fois sous les murs de Sardes où régnèrent Candaule et Gygès (1), dans les prairies d'Ephèse et près du temple de Diane qu'Érostrate brûla pour être nommé; ils dressent leurs tentes dans les campagnes d'Erithrée, de Milet, de Cnide, d'Héraclée, de Smyrne, où quelques-uns prétendent qu'Homère a reçu le jour.

Ils traversent vingt fleuves chéris des

(1) Hérodote, liv. 1, Hist. — Eusèbe, dans sa Chronique.

muses; c'est le Pactole fameux par son or, l'Hermus par ses ombrages, le Méandre par ses détours, le Caïstre par ses cygnes au blanc plumage.

Ils découvrent ensuite la Cilicie (1); ils admirent les cités de Césarée, d'Issus, de Séleucie, de Tarse que baigne le Cydnus. Alexandre, retiré mourant de ses froides eaux, crut voir sur ce rivage s'évanouir le grand songe de sa puissance, et poursuivit, d'un œil presqu'éteint, le fantôme de l'univers qu'il laissait échapper (2).

C'est à ce même rivage qu'aborda la belle Cléopâtre, assise sur un navire peint et

(1) Ce fut là un des théâtres de la valeur des croisés; Tancrède surtout y fit admirer ses exploits, et s'empara d'une partie des villes de cette contrée. *Voyez* Guillaume de Tyr, Albert d'Aix et Raoul de Caen (*Gesta Tancredi*).

(2) Quinte-Curce, l. 3. — L'empereur Frédéric Barberousse trouva la mort dans les eaux de ce fleuve.

qu'ornaient les plus riches métaux (1). Les antennes, les avirons, les rames, étaient d'ébène et d'ivoire; les voiles étaient de pourpre; les cordages de soie; les mâts dorés étaient entrelacés de festons, de myrte et de roses. La reine de l'Egypte demi-nue, et telle que les Cnidiens représentaient Vénus, était entourée de jeunes filles couronnées de fleurs et dans le costume des nymphes et des trois grâces (2); parmi le nuage d'encens qui s'exhalait de la poupe odorante, folâtrait un essaim d'enfants beaux comme l'aurore et déguisés en amours et en zéphyrs. L'équipage vint lentement, au son de mille instruments, s'arrêter sur les bords du fleuve, où tout un peuple empressé se prosternait pour adorer celle qu'il croyait être Cypris elle-même (3).

---

(1) *Plutarch.*, *Vita Anton.*
(2) Esmén., Poème de la Navigation, ch. 1.
(3) *Plutarch.*, *Vita Anton.*

Après avoir franchi tant de beaux pays, les croisés arrivent dans la Syrie, que bornent le mont Amanus, l'Euphrate et l'Arabie (1); un caractère plus grave et plus solennel, quelque chose de majestueux et d'auguste, succède dans cette contrée aux riantes illusions et aux fables charmantes des Hellennes. C'est de cet antique royaume des Séleucus Nicanor, et des Antiochus Epiphanès, que l'Eternel a tiré plus d'une fois des conquérants pour punir ceux qui l'avaient irrité (2); c'est là, que Jéhova s'est fait entendre et a paru; c'est là, qu'il s'est montré le Dieu des armées, le Dieu terrible, le Dieu jaloux (3); qu'il a brisé les autels de Baal et

---

(1) Busching, Asien, t. 1, p. 243 et suiv. — Volney, Voyage en Syrie, t. 1, p. 270 et suiv.

(2) Les Rois, l. 4, c. 24, v. 2, 3 et suiv.; ch. 17, v. 3, etc. — Isaïe, ch. 1, 2, 3; ch. 9, v. 12, etc. — Jérém., 50, 51.

(3) Exode, ch. 6 et suiv. — Lévitiq., ch. 20 et suiv. — Josué, ch. 6, 7 et suiv. — Isaïe, ch. 1,

frappé de la lèpre et du vertige ceux qu'il avait inutilement avertis. C'est à travers ces royaumes d'austère souvenir, qu'il envoya de sa part des hommes selon son cœur, chercher des héritages promis; qu'il conduisit les rois des Assyriens, des Mèdes et des Perses, et qu'il leur laissait faire de grands empires, pour ensuite les renverser d'un souffle, afin de prouver aux impies que lui seul est le souverain et le tout-puissant.

Les Francs marchent en silence au milieu de pays tant de fois châtiés par la main divine; sortant d'Antioche, voisine du mont Cassin, dont la cime aiguë est parfumée de jasmins blancs et jaunes, et ombragée de cyprès, de buis et de lauriers, ils voyent, d'un côté, Edesse et Damas, de l'autre, le mont Liban

---

2, etc. — Ezéchiel, ch. 9, v. 4, 5, etc. — Daniel, ch. 4, 5 et suiv. — Bossuet, discours sur l'Histoire univ., et Rollin, en son Hist. ancienne, t. 1.

couvert de cèdres, et dont les rochers figurent des ruines de tours, de châteaux, et les ébauches de quelques grandes villes que des générations disparues n'ont pas eu le temps d'achever. Ils laissent à leur droite les vieilles terres des Phéniciens et les plages où Tyr faisait l'admiration du monde ; les ports où cette reine des mers construisait ses flottes opulentes avec les pins de Sanir, le buis de Chypre et les peupliers de Bysan ; c'est là, qu'arrivaient les tributs des îles lointaines, les coursiers d'Arménie, les baumes, le froment et la canelle d'Arabie, ses roseaux aromatiques, son huile et sa myrrhe, l'hyacinthe et la pourpre de l'Archipel ; les métaux de Tarse, les vases d'airain et les esclaves de l'Ionie et de Téflis ; les agneaux de Kédar, les vêtements brodés de l'Assyrie et de la Chaldée ; c'est là, que Damas envoyait les vins de Halbon, et les laines légères; c'est là, qu'arrivaient les productions de la Bétique, de Carthage, de la Lybie et de

Mauritanie, et que le Syrien étalait les rubis, le corail, le jaspe et les soieries. Sur les tours de cette ville magnifique brillaient les boucliers et les glaives des Persans et des Egyptiens qui veillaient à sa sûreté. Le goût et le génie visitaient ses ateliers, où Pygmalion animait le marbre de Galatée sous son ciseau créateur ; les flûtes et les harpes des jeunes esclaves de Lydie résonnaient dans ses concerts ; maintenant, le silence du désert règne sur ses ruines solitaires. Les croisés parcourent la fertile Galilée, ils voyent Nazareth, où un ange annonca à la Vierge qu'elle serait mère du Messie, le mont Thabor d'où Jésus-Christ s'éleva au ciel après avoir subi nos misères ; le lac de Genezareth, dont le bassin est couronné de dattiers et d'orangers.

Après la Galilée, ils voyent la Samarie, fameuse par ses forêts de chênes ; la ville de Césarée, les vallons de Sichem, le mont Carmel, où le prophète Élie prouva par des miracles qu'il tenait d'en haut ses pou-

voirs (1). Ils entrent dans la Judée couverte de sycomores, de palmiers, de cistes, de romarins et de tubéreuses (2).

Après avoir ainsi traversé ces champs, qui jadis furent mesurés aux tribus d'Asser, de Nephtali, de Zabulon, d'Issachar, de Manassé, d'Ephraïm, de Benjamin, ils arrivent à Emmaüs, célèbre par ses belles fontaines, et de là ils peuvent enfin découvrir leur Jérusalem.

Mémorables accents du Dieu de Nachor et d'Abraham, cantique de Moïse, mystérieuses exaltations des prophètes, bénédictions des patriarches, mort et résurrection du Rédempteur, c'est de votre souvenir que la poésie, pleine d'un trouble religieux, vient se nourrir sur les bords du

---

(1) Les Rois, l. 3, c. 16 et suiv. — Paralip., l. 2, c. 21. — August. l. 20, *civit. Dei.* — *Sponde in annal. vet. testam.*

(2) Pierre Belon, observ. de plus. singul., p. 140. — Hasselquist., Voyage en Palestine, p. 353.

Cédron et du Jourdain, aux ondes baptismales et consacrées !

Voilà donc cette Jérusalem tant de fois abattue et toujours debout! Ne reste-t-il pas de traces du temple où Salomon plaça ses richesses, et que pilla Nabuchodonosor pour orner sa Babylone dépravée (1)? Voilà les tours d'Antonia, de Mariane, de Phasaël et de David ; voilà la porte dorée ; voici la porte de Cédar, celle qui conduit à Damas, et celle qui conserve le nom d'Hérode, et non loin de laquelle j'aperçois la grotte de Jérémie. Je reconnais la piscine de Bethsabé et les ruines du palais des rois de Juda. Au midi, je vois la plaine de Siloé et la montagne de Sion ; du côté oriental de Solime, et sur la route qui conduit à Bethléem, où Dieu se fit homme pour mourir, voilà le magnifique tombeau de Rachel, fille de Laban.

---

(1) Esdras, l. 1, ch. 1, v. 7.

Ah! si le cœur d'une mère peut encore palpiter quand tout le reste n'est plus que froide poussière, tombeau sacré, laisse percer les plaintes dont la jeune épouse de Jacob remplit le désert, parce que ses fils n'étaient plus!

Plus loin est la vallée de Josaphat, qui conduit aux vignes d'Engaddi, où le bien-aimé et sa Sulamite venaient dès l'aurore, tandis que les cerfs paissaient sur la colline, que l'holocauste fumait sur la pierre du torrent, et qu'aux citernes voisines les serviteurs faisaient abreuver leurs chameaux (1). Les bosquets d'Engaddi s'étendent le long du lac Asphaltite, où Gomorrhe et Sodome furent englouties. Au-delà de ces ondes vengeresses, couvertes d'exhalaisons sulfureuses et de tourbillons de fumée, qu'on dirait être les derniers soupirs de ces

---

(1) *Voyez* la Genèse et le Cantique des Cantiques.

cités infâmes (1), s'étendent les monts de Séïr, l'Idumée et le pays des Madianites, que Gédéon extermina.

Mais si la route de terre que suivirent d'abord les nations françaises pour arriver à Jérusalem, présente à la poésie une longue suite de beaux noms, de sites gracieux ou imposants, l'itinéraire ne fut pas moins intéressant sous ce rapport, lorsque les flottes de Gênes et de Venise conduisirent par mer les armées chrétiennes.

En s'avançant vers l'extrémité de la Méditerranée, les navires de nos pieux Argonautes cinglaient entre des pays également chers aux muses antiques.

L'Europe, l'Afrique et l'Asie semblaient rapprocher en ce point de la terre leurs bords les plus célèbres, pour en former le théâtre.

---

(1) Strab. 16, p. 526. — Gordon, Bibl. britann. — Malte-Brun, Préc. de la géogr. Univ., t. 3, p. 50-151. — Le même, Annales des voy., v. 13. —Busching, Annales des voy., v. 5.

insigne des événements mémorables. D'un côté, voici le Péloponèse, qui comprenait autrefois la Laconie, où Sparte s'élevait sur les bords de l'Eurotas; l'Argolide, où régnèrent les Atrées et les Agamemnon; l'Arcadie, la Messenie, Corinthe, appelée jadis la ville du Soleil, et dont l'isthme joint le Péloponèse au reste de la Grèce; le golfe de Lépante, que la victoire navale des chrétiens devait rendre si fameux (1); la mer Égée et ses belles cyclades; Scyros, Eubée, Délos, où l'on adorait Apollon; Naxos, où Thésée abandonna Ariane; Paros, Égine et Cythère. D'un autre côté s'étend le pays des Osiris et des Sésostris; les déserts étincelants de Barca où rugissent les tigres et les lions; et plus bas, sur les côtes africaines, on voit successivement Alexandrie, Rosette, les embouchures du Nil, Damiette, Jaffa et Ptolémaïs.

---

(1) Gratiani, Hist. de Chypre.

A l'orient de la Méditerranée, les chrétiens découvrent devant eux, comme une barrière posée entre l'Europe et l'Asie, l'île de Chypre, qu'entourent la Cilicie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et Candie.

C'est dans cette île, dont parle souvent l'histoire des croisades, qu'étaient les bocages d'Idalie, Amathonte, Paphos, bâtie par Cynire sur les rives du fleuve Aphrodisios, où les anciens disaient que Vénus et Adonis se baignaient ensemble à la lueur des étoiles.

Didon allant fonder son nouvel empire, fit enlever à Chypre et dans l'un des temples consacrés à la Déesse de l'amour, quatre-vingts jeunes prêtresses qu'elle unit à ses Tyriens, et par qui fut peuplée Carthage (1).

Cette île voluptueuse où régnèrent Évagoras, Artaxerce, Antigone, Démétrius, Ptolomée, Cléopâtre, verra bientôt régner

(1) Jauna, Hist. des roy. de Jérus., etc., p. 13.

à leur tour Richard cœur-de-lion et Guy de Lusignan (1).

Mais, après avoir montré l'enthousiasme général, l'oubli de tout intérêt personnel, l'esprit chevaleresque, le dévouement religieux, l'Orient dans toute sa magie, la ville sainte et ses miracles, toutes choses qui sont les éléments d'un âge au plus haut degré poétique, ne reste-t-il plus rien à dire sur les avantages que le chantre des héros chrétiens peut trouver dans les croisades?

Sublime instinct du génie, ne devines-tu pas, dans cette époque illustrée, une source encore plus précieuse que toutes les autres? Ah! lorsque la trompette sacrée appelait en Asie tant d'intrépides courages, quand le fanatisme, l'honneur, l'amour de la gloire, semblaient triompher de toute affection humaine, la nature n'en avait pas moins en secret ses combats et ses vic-

---

(1) *Æneas Silvius, Cosmog.*, c. 97.

toires ; le sentiment avait l'instant de son éloquence et de son héroïsme. Oh ! que d'adieux touchants, que de séparations déchirantes ! On nous raconte qu'un duc de Souabe, apprenant le départ de son fils pour la terre sainte, expira de douleur (1). Si les pères mouraient ainsi, tendres mères, quelles durent être vos souffrantes ! Mais non, votre cœur vous inspire un dessein plus magnanime, car les mères seules savent aimer : comme celle qui donna le jour au bel Euriale, et qui, fuyant le repos que le roi Aceste assurait à ses vieux jours (2), suivait au milieu des camps la fortune errante de son malheureux fils, voilà que vous quittez votre patrie (3), vos foyers,

---

(1) Barre, Hist. d'Allem. sous le règne de Conrad III. — M. de Choiseul d'Aillecourt, in-fol., Infl. des Crois., p. 13.

(2) *Æneid.*, l. 9, v. 94 *et seq.*

(3) Rec. de Bolland. au mois de Juillet, p. 646. — Bongars, *Gesta Dei per Franc. initio.* — Berthold., an. 1096. — Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 324.

cet asyle que vous rendaient sacré les pudiques souvenirs du lit nuptial et les douleurs de l'enfantement.

Combien le dévouement d'une mère, d'une fille ou d'une amante, ne peut-il pas entremêler d'incidents pathétiques aux récits des combats! Dès la première croisade, on vit dans les rangs de nos armées les belles comtesses de Flandres, de Blois et de Toulouse (1); Florine, fille du duc de Bourgogne, qui suivait son illustre amant, et qui mourut percée de sept flèches en combattant à ses côtés (2); Gandechilde, épouse de Beaudouin; Ide, comtesse de Hainaut (3); Batilde, fidèle compagne

(1) Bongars, lieu cité. — Rod. Tol., l. 6. — Catel, Hist. des comtes de Toulouse.

(2) Albert d'Aix, Guill. de Tyr, Le Moine Robert, et tout récemment M. Michaud, dans son Hist. des Crois., t. 1, l. 3, racontent d'une manière touchante la mort de Suénon et de sa fiancée.

(3) *Gisleberti chron. Hannoniæ*, p. 37.

d'Éric III, roi de Danemarek (1); et la margrave d'Autriche, qui disparut au milieu d'une bataille (2).

Ce guerrier généreux qui, dans la mêlée, se fait le bouclier de son frère d'armes, et qui s'élance à chaque instant entre lui et la mort, c'est une jeune amazone qui, couverte d'acier, marche sur les traces de son amant : celui-ci l'ignorait, et voilà que cet objet de sa tendresse, blessé par un fer cruel, tombe évanoui dans ses bras; il délace les courroies du casque et retrouve celle qu'il va perdre pour toujours. Déserts de la Syrie, champs d'Ascalon et de Dorylée, rivages de l'Oronte et du Jourdain, vous

(1) Eric III mourut dans l'île de Chypre, en se rendant en Palestine; il était accompagné de la reine Batilde sa femme. *Voy.* des Roches, Hist. de Dan., règne d'Eric III.

(2) Fulcher. Carnot., *Gesta peregrinantium Fr.*, n. 4. — Michaud, Hist. des Croisades, t. 1, l. 4, p. 468, prem. éd.

qui reçutes les derniers soupirs, les cris du désespoir, le sang et les larmes de tant d'êtres qui s'adoraient, rendez-les au poète inspiré, et qu'il s'en serve pour attendrir tous les cœurs!

Mais la mort du plus obscur soldat, du soldat oublié que nul être chéri n'avait accompagné sur ces plages lointaines, avait même quelque chose de touchant et de romantique. En expirant sous le palmier d'Orient, près du nopal solitaire, ou dans les champs d'absinthe dont est couverte la Mésopotamie (1), l'infortuné avait une dernière vue de son pays où l'orme et le maronnier ombragent la tombe de ses pères; et lui va mourir en des lieux qu'occupent les infidèles! Une main pieuse ne plantera pas la croix de miséricorde sur sa triste dépouille; ses os blanchis au souffle des vents sur les sables du désert, n'attireront

(1) Xenoph. Exped. Cyr, cap. 5. — Ammien. Marcel. 25, cap. 8.

point un regard de pitié du mameluck vagabond ou de la caravane basanée.

Le retour des chrétiens pourrait également exercer la sensibilité du poète. Souvent dès le matin et avant l'heure où les laitières entrent dans la cité, la sœur ou la *mie* du croisé vient s'asseoir sur le bord de la route: l'ombre vague d'un lointain horizon, le point qu'elle remarque dans l'espace, fait battre son cœur avec force; son imagination donne à cette vapeur indécise et confuse la forme désirée; mais il y faut renoncer pour aujourd'hui. A mesure que cet objet approche, il ne laisse voir qu'un religieux se rendant à son abbaye, ou qu'un varlet conduisant ses bassets au manoir prochain. Alors elle soupire, triste et mélancolique, elle rentre avec la nuit dans la maison où la table du festin était vainement dressée. Mais son espérance, comme la salamandre qui vit au milieu des foyers brûlants, se nourrit au milieu de l'ardente inquiétude, et ne quitte le jour éteint, que pour

revoler au lendemain ; languissante le soir, elle se ranime chaque aurore.

Lorsque les chrétiens arrivaient chargés de coquilles, de palmes et de rosaires bénis par les solitaires du Carmel, quelle joie, quels transports ! Comme la foule avide écoutait leurs voyages, leurs guerres et leurs dangers ! comme ils étaient fêtés à l'envi par leur parents et leurs amis !... Mais, hélas ! il en est plus d'un peut-être qui, éloigné depuis long-temps de sa patrie, n'avait plus ni parents ni amis ; des étrangers habitent la maison où fut son berceau ; sur le seuil où il essaya ses premiers pas en remettant au naufragé et aux pauvres pélerins l'aumône que lui faisait porter sa mère, il voit un serviteur inconnu chasser avec dureté le chien du voyageur : son père a cessé de vivre ; ses sœurs ont suivi leurs époux en d'autres cantons ; il est étranger aux lieux où naguère il exerça l'hospitalité.

Mais quel nouvel infortuné vient d'ap-

paraître sur la scène de nos misères? Objet d'horreur et de pitié, il se glisse furtivement dans les ombres, et craint de rencontrer les mortels que pourtant il a besoin d'aimer, c'est *le Lépreux*...... Il respira dans l'Orient le mal qui le ronge et le défigure. Au-delà des mers, il rêvait sa patrie, sa famille, ses héritages; le voilà maintenant de retour, et tandis qu'il hésite à pénétrer sous des toits, où l'attendent avec impatience ceux dont il est chéri, des lois sévères le privent de la liberté. Exilé dans quelque ruine déserte, où il ne reçoit la nourriture que de l'invisible serviteur des hôpitaux voisins, il est condamné à la plus profonde solitude. Du sommet de sa tour, il voit la fumée de sa ville natale, et pour surcroît de douleur son mal irrite davantage encore sa sensibilité, et rend son imagination plus ardente. Dans ses insomnies, il pousse les longs gémissements que Job fit entendre en présence de l'Eternel, il s'écrie : *Impitoyables humains, si c'est un*

crime que de souffrir, quel être est ici-bas innocent ? D'autrefois il se calme et s'attendrit; en contemplant les cieux, il se dit : *là du moins, pauvre Lépreux, délivré de ta dépouille pesante, tu paraîtras sans honte devant celui qui tient compte des douleurs* (1)*!*

---

(1) *Voyez* à la fin du volume la note du 23e récit.

VINGT-QUATRIÈME RÉCIT.

PREMIÈRE CROISADE.

Dès les premiers siècles de l'église, la Palestine attirait la dévotion des chrétiens (1). Ils accouraient sur les bords du Jourdain pour y recevoir un nouveau baptême; ils désiraient voir le pays dont l'éternel avait fait l'héritage de son peuple choisi,

(1) *Voyez* sur ces pélerinages et les aventures curieuses, dont quelques-uns furent accompagnés. *Vita S. Euseb. Cremon. ap. Bolland.*, au mois d'avril, p. 726. — Même recueil, 7[e] vol., mois de juillet, p. 332; 6[e]. vol., mois de juillet, p. 646. — *Acta sanct. ordin. sanct. Ben. sæc.* 4, *p.* 2. — *Orderic. Vital., hist. eccles.*, *l.* 3. — Glaber, l. 4, c. 6. — Giannone, hist. civile de Naples, liv. 9.

et que Jésus-Christ avait à jamais consacré par sa naissance, sa vie, sa mort et sa résurrection.

Les récits des pélerins à leur retour de la terre des miracles engageaient leurs concitoyens à suivre leur exemple ; d'ailleurs, ils croyaient mériter par ce pieux voyage, ou le pardon de leurs fautes, ou l'accomplissement de leurs souhaits (1).

La ferveur de ces pélerinages augmentait de plus en plus malgré le despotisme que les chrétiens avaient à supporter de la part des infidèles qui possédaient alors la Judée (2).

Jérusalem ne s'élevait plus du désert brillante de clarté. Nulle autre cité ne subit plus de vicissitudes; tour à tour esclave et reine,

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 10, 15.

(2) Bonif., ép. 105. — Morin., pœnit. l. 5, c. 15, et l. 7, c. 15. — Fleury, disc. en tête du treiz. v. de l'hist. ecclés., p. 6 et 7, in-4°. — Le Bœuf, hist. du dioc. de Paris, t. 5, p. 142.

objet d'humiliations et de triomphes, de colère et d'amour, elle entendit le glorieux *Hosana* et les menaces des prophètes, les cantiques d'Israel et les blasphêmes de Jésabel et d'Athalie.

Assiégée par le fils de Salmanasar, dont l'épée d'un ange moissonna toute l'armée en une seule nuit (1); attaquée et ruinée trois fois sous Nabuchodonosor (2), sans que Dieu voulût paraître pour la défendre, Jérusalem s'était ensuite relevée et enrichie sous le règne de Cyrus et d'Artaxerce, et

---

(1) Il s'agit ici de la défaite miraculeuse de Sennachérib devant Jérusalem. L'écriture rapporte que l'ange exterminateur lui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes en une seule nuit. *Voyez Reg.*, *cap.* 19, v. 35 à 37. — Rollin, hist. ancienne, t. 1, p. 354, in-4°.

(2) Dan., l. 1 à 7. — Jérem., 46, 2. — Reg., 24, 7. — Après la conquête de la Judée, Nabuchodonosor fit faire une statue d'or de soixante coudées, ce qui fait 90 pieds. *Voy*. Rollin, lieu cité, p. 360.

par les conquêtes de Judas Machabée (1). Détruite de nouveau par Vespasien, après un siège dont l'histoire n'offre pas un second exemple, elle avait été rebâtie, mais déshonorée par Adrien. Constantin lui rendit une partie de sa gloire, Julien lui refusa des hommages ; Chosroé pour venger la mort de Maurice, tué par le tyran Phocas, et surtout pour plaire aux Mages intolérants qui poussaient des cris de fureur contre la ville chérie des chrétiens, Chosroé la livra aux flammes, et fit passer au fil de l'épée quarante mille de ses citoyens (2), Héraclius la consola par des victoires et lui rendit ses dépouilles (3).

---

(1) Isaïe, 45, 1 et 4. — Esdras, l. 1, ch. 1, v. 2, 3, et ch. seq., et ch. 7, v. 12 et seq. — Les Machab., l. 1, ch. 3 et seq.

(2) Eutichius, annal., t. 2, p. 212. — Le moine Antiochus, *ap. Baron.*, annal. Eccl. — Gibb., t. 8, ch. 46.

(3) Georges de Pisidie, *bell. arabicum*, 246 à

Peu d'années après Jérusalem fut assiégée par Omar, qui pénétra dans ses murs (1).

Les Perses se rendirent maîtres de cette ville. Leur roi Aaroun-al-Raschid permit aux chrétiens, en faveur de Charlemagne, d'y venir adorer le Saint-Sépulcre (2); les Egyptiens la soumirent à leur tour : long-temps abandonnée et déserte, elle fut repeuplée par les Sarrasins, changea plusieurs fois de dominateurs, et après une fortune si diverse elle gémissait enfin sous la puis-

---

265, p. 49. — Niceph. Brev., p. 15. — Jauna, hist. de Jérus., etc., t. 1, l. 3, ch. 2, p. 93.

(1) Omar, qui affectait la simplicité de Mahomet, entra dans Jérusalem sur un chameau rouge, chargé d'un sac de bled, d'un autre de dattes, d'une écuelle de bois, et d'une outre pleine d'eau.

(2) Eginhard, *de Vitâ Caroli Magni*, c. 16, p. 79-82. — Const. Porph., *de administ. imp.*, l. 11. — Jauna, hist. de Jérus., etc., t. 1, l. 3, c. 2. — *Pagi critica*, t. 3, A. D. 800, num. 13, 14 et 15.

sance des Turcs Seljoucides qu'avait engendrés la Sarmatie asiatique (1).

Parmi les chrétiens qui vinrent à la fin du onzième siècle visiter Jérusalem, il y avait un ermite français nommé *Pierre* (2). Sa taille était difforme, sa figure était affreuse; mais lorsqu'il levait les yeux au ciel tous ses traits s'embellissaient et s'animaient d'un éclat divin. Sous son enveloppe grossière, il cachait une imagination prompte à s'enflammer, une sensibilité facile à émouvoir (3).

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 1.—Const. Porphyr., *de administ. imp.*, c. 3. — De Guignes, hist. des temps, t. 3, part. 1, p. 215. — Elmacin, l. 1, c. 34, dit que les Sarrasins arabes possédaient, depuis plus de 400 ans, la terre sainte lorsque les Turcs s'en emparèrent.

(2) Maimbourg, Hist. des Crois., t. 1, l. 1. — Guill. Tyr., l. 1, c. 9.

(3) Guill. Tyr.; l. 1, p. 11, p. 637. — *Alb. Aq.*, p. 185. — Anne Comnène, *in Alex.*, l. 10, p. 284, avec les notes de Ducange.

C'était un de ces êtres dont les désirs ne sont que de vagues mystères, et qui exigeant de la destinée humaine plus qu'elle ne peut donner, poursuivent jusqu'au fond de toutes les conditions un bonheur qu'ils rêvent sans cesse et qu'ils ne goûtent jamais.

De là vient qu'ils s'élancent avec transport vers les objets nouveaux et les évènements extraordinaires ; de là leur penchant pour la retraite et la contemplation, où leur âme trouve un élément immense, inépuisable comme elle.

Pierre était de noble origine (1), plusieurs historiens assurent même qu'il fut guerrier, époux et père (2); mais ni les prérogatives d'une naissance distinguée, ni

(1) De la Morlière, antiq. d'Amiens, l. 1, p. 114.

(2) Petr. Angel. Bargæ, l. 1 Syriad. — Pet. Doutrem., *lib. de gen. Petr. er.* — Accolti, *de bello à Christianis contra barbaros*, etc., lib. 1. — De la Morlière, antiq. d'Amiens, l. 1, p. 114.

la gloire des armes, ni l'amour de sa fidèle Béatrice, ni la tendresse de ses enfants, n'avaient pu remplir le vide de son cœur.

Toujours sombre et rêveur, il aspirait à d'autres biens ; ne pouvant atteindre au sommet des grandeurs, il conçut le dessein de les abattre, de les fouler à ses pieds. Humble à force d'orgueil, renonçant à tout parce qu'il n'avait pu tout posséder, on le vit prendre l'habit religieux et s'enfoncer en soupirant dans la solitude.

Ayant ainsi élevé une barrière entre le monde et lui, ses affections et ses espérances semblaient d'abord n'avoir que le ciel pour unique voie. Il couchait sur les joncs flétris et sur la fougère séchée au souffle de l'aquilon. Les fruits âpres des bois, les herbes et l'eau des sources voisines étaient sa nourriture. Il trouvait des jouissances dans les austérités de la pénitence; il aimait les larmes qu'il sentait couler, sa maigreur et son air sauvage lui étaient agréables.

Mais malgré tant d'efforts, il ne s'était pas encore vaincu ; une ardeur inquiète le dévorait toujours sous la cendre dont il s'était couvert ; même en creusant chaque jour sa tombe, il comptait sur la vie, et fatiguait l'avenir de ses projets. Tout-à-coup il quitte sa grotte, et se joignant à des pélerins, il arrive à Jérusalem (1).

A l'aspect de cette ville, à la vue du feu sacré qui chaque soir descendait du ciel sur les sept lampes d'or suspendues aux voûtes du temple du Saint-Sépulcre (2), l'imagination de l'ermite français qui jusqu'alors n'avait embrassé que des chimères, trouve enfin dans un objet réel et sensible de quoi motiver l'effort qui l'agite. Mais malgré ses élans et son délire, elle se sent pour la

---

(1) *Albert. Aquens.*, l. 1. — *Guib. abbas, hist. Hieros.*

(2) *Voy.* Guill. de Malmesb., l. 4, c. 2, p. 209. — Mosheim, Dissert. sur l'hist. ecclésiast., t. 2, pag. 214 à 306.

première fois trop matérielle et trop impuissante ; elle ne peut s'élever au niveau du sujet qui l'exalte, et soumettre à l'intelligence humaine des mystères dont tout lui rappèle le souvenir.

Interdit et confus, Pierre reste immobile devant le tombeau de Jésus-Christ ; il se peint le sauveur du monde, apporté mort, sanglant, et tel que l'ont abandonné les bourreaux ; il sent la terre tressaillir trois fois et se couvrir de noires ténèbres ; bientôt il croit entendre des voix angéliques, une clarté divine se répand sur la nature, le sépulcre s'entr'ouvre, un Dieu s'en élance dans tout l'éclat de l'immortalité.

Mais quelle indignation vient troubler les extases du fanatique. O douleur ! ô sacrilége ! Quoi ! dans ces lieux sanctifiés, où devrait triompher le christianisme, où le bonheur des hommes a été si chèrement payé ; les infidèles persécutent les adorateurs du vrai Dieu, leur imposent des tri-

buts (1), leur dictent des lois insolentes (2); ils les accablent d'affronts et d'injures ; ils leur interdisent l'exercice des droits les plus légitimes, et leurs mains rapaces et sacriléges osent à l'autel même frapper les lévites et enlever les vases du sacrifice.

Quant à Pierre, témoin de cette tyrannie, il ne saurait la supporter (3), comme l'apôtre dont il porte le nom, et qui tira l'épée contre ceux qui vinrent saisir Jésus-Christ dans le Jardin des Olives, le fier ermite regrète de n'avoir plus à son côté le glaive

---

(1) Willelm. Tyr, l. 1. — Le P. Maimbourg, hist. des Crois., t. 1, l. 1, p. 35.

(2) Les Sarrasins défendaient aux chrétiens de se couvrir la tête, de se servir de chevaux, les déclaraient incapables de remplir aucune charge publique, et leur enjoignaient de porter une ceinture de cuir pour se distinguer des musulmans. *Voyez* Will. Tyr., l. 1, c. 10. — Marigny, hist. des Arabes, t. 3.

(3) Robert. monach., l. 1.

qu'il y porta naguère (1). « Barbares, s'écrie-
» t-il avec un accent étouffé par la rage et
» par les sanglots, il vous est facile d'oppri-
» mer des chrétiens faibles et désarmés,
» mais ces infortunés ont des frères invin-
» cibles qui pourraient les venger et les
» punir! »

Cette dernière pensée revient sans cesse l'occuper (2). Chaque jour, après s'être prosterné devant le Saint-Sépulcre, il vient errer sur la montagne de Sion, ou s'asseoir à l'orient de la cité sur les bords du Cédron; là ce solitaire oublié, sans fortune, sans amis, ose entreprendre d'arracher la Palestine à la domination des musulmans qui étaient alors maîtres d'une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, et qui pouvaient

(1) Pet. Doutrem., *lib. de gen. Petr. er.* — Maimbourg, l. 1, p. 73. — M. Michaud, t. 1, l. 1, p. 80.

(2) Guill. Tyr., l. 1, c. 11. — Albert. Aquens., l. 1.

faire prendre les armes à plus de six millions de guerriers. Pierre est seul, mais son âme fait face à tous les obstacles. Tandis qu'il médite sur ce projet qu'un roi conquérant eût trouvé téméraire, le Sarrasin passait près de lui, et regardait d'un œil de pitié cet ermite pauvre et méprisé qui bientôt par la seule force de sa voix inspirée va ébranler l'Occident, et en faire sortir ces armées de princes et de héros dont l'étendard doit être arboré sur les murailles de Jérusalem.

La veille de son départ, Pierre passa la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre ; on rapporte qu'au milieu de ses oraisons, il eut une apparition qui l'affermit dans son dessein (1).

Il est possible que cet homme singulier ait imaginé une pareille circonstance, pour

---

(1) Albert. Acq., l. 1. — Guill. Tyr., l. 1. — Daniel, hist. de Fr., t. 3, p. 415, in-4°. — Fleury, hist. eccles., t. 13, l. 64, p. 616, in-4°.

persuader que son entreprise obtenait la sanction du Tout-Puissant; on peut croire aussi qu'il s'abusa lui-même sur la nature de cette vision résultat d'un songe ou d'un vertige facilement excité dans un être exténué par l'abstinence et les veilles, et dont toutes les pensées avaient une tendance immédiate vers la mysticité.

Quoi qu'il en soit, on sent bien que ce n'est pas en un sujet aussi merveilleux par lui-même, près d'un sépulcre témoin des plus étonnants miracles, dans une contrée où cent fois l'Eternel se rendit visible, que la poésie pourrait douter un instant de cette apparition. Elle s'en empare sans analyse et sans examen; elle lui laisse ce qu'elle a de divin et de mystérieux dans nos crédules historiens. Dès-lors, que de beautés ne trouve-t-elle pas dans un fait d'un ordre aussi élevé! Soit qu'elle montre le Sauveur porté sur les nues, environné de foudres et d'éclairs, et promettant le secours de son bras aux ennemis des infidèles; soit qu'elle

montre l'esprit éternel se reposant sur le pieux solitaire sous la figure d'une colombe, ou sous la forme des langues de feu qui s'arrêtèrent, jadis dans les mêmes lieux, sur les apôtres du Messie, et qui firent de quelques pauvres pêcheurs des hommes éloquents et sublimes (1).

Après sa révélation, Pierre se considéra comme un agent du ciel. L'exaltation de son esprit, cette ardeur inquiète qui le consumait, et que rien ici-bas n'avait pu justifier et satisfaire, lui parurent les signes indubitables d'une vocation sacrée (2). C'est ainsi qu'il expliqua tout ce qui lui semblait incompréhensible dans son existence. Cette vague attente d'une autre destinée qu'il implora si long-temps, ne fut alors qu'un pressentiment de sa mission future. Son air inspiré, sa voix mâle et imposante, ses

---

(1) *Act. apost.*, cap. 2, v. 2, 3 et 4.

(2) Le P. Maimbourg, t. 1, l. 1, pag. 17.

gestes expressifs et sublimes, son dégoût du monde, lui parurent la constitution naturelle d'un apôtre et d'un prophète. Se croyant investi par une volonté divine de ce grand caractère, il aborde en Italie.

Urbain II occupait alors à Rome la chaire pontificale ; Pierre vient lui exposer le projet qu'il a conçu.

Soit qu'il crût reconnaître dans cet ermite un être prédestiné que Dieu avait choisi pour délivrer son peuple, soit qu'il voulût seulement en faire l'instrument de la politique de l'église qui, déjà sous Hildebrand (1), avait désiré liguer les nations chrétiennes contre les infidèles, le pape

---

(1) On nommait ainsi le fameux Grégoire VII, qui avait conçu le projet de rendre l'autorité de l'église absolue et universelle. *Voy.*, sur sa politique audacieuse, lib. 2, Epist. Greg., ep. 55. — Fleury, hist. eccles., t. 13, l. 62.

Urbain écoute attentivement le discours de Pierre, et approuve son entreprise (1).

Ce dernier sent alors redoubler son courage; il prend une croix qu'il embrasse avec transport, et va dans les villes et dans les campagnes prêcher la conquête de la Terre-Sainte.

Il ne faut point s'étonner des succès de ce fougueux orateur; la disposition des esprits aida sa brute éloquence. Les peuples de la chrétienté, regardant le chemin de Jérusalem comme l'unique voie du salut, pouvaient-ils rester indifférents à une expédition qui leur en frayait l'accès ? D'ailleurs, on ne se piquait pas alors en France de septicisme et de philosophie. La foi était poussée jusqu'à la superstition, et le zèle religieux allait jusqu'au fanatisme. Les lé-

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 13. — Fleury, lieu cité, p. 617. — Muratori, *rerum ital. script.*, t. 3, part. 1, p. 352 et 353.

gendes, les traditions encore récentes des miracles de la primitive église, étaient l'unique aliment de l'imagination incapable d'expliquer les effets et les causes d'après les lumières de l'entendement et des sciences. On attribuait alors à une volonté surnaturelle, ce qui s'écartait des règles ordinaires (1).

En racontant les profanations des saints lieux, la servitude des chrétiens d'Asie, la barbarie et l'impiété des Sarrasins, des ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues pâles et flétries (2); il se frappait la poitrine, en demandant pardon au ciel de ce que les fidèles avaient tardé si long-temps à affranchir un pays consacré par l'œuvre de la rédemption (3).

---

(1) *Voyez* les remarques judicieuses de M. Fleury sur ces prétendus miracles et sur la disposition des peuples à la crédulité, Discours sur l'hist. ecclés., en tête du treiz. vol., pag. 4 et 5.

(2) Guill. Tyr., liv. 1., c. 13.

(3) Guill. Tyr., *ib.*

Ce langage d'une âme fortement émue agissait plus puissamment sur la multitude que ne l'aurait pu faire le discours élégant d'un rhéteur ingénieux et disert.

Son élocution véhémente, son organe tonnant, ses yeux pleins d'éclairs, son front chauve et fumant, sa barbe hérissée, les marques de la pénitence (1) annonçant une âme qui n'est plus éprise des biens vulgaires, tout subjugue et entraîne l'auditoire attendri. Plus on l'écoute, plus on veut l'écouter encore ; on le suit en foule, on jonche ses pas de verdure, on baise ses vêtements ; ce n'est pas un simple mortel, c'est un saint, un prophète chargé de répandre sur la terre la parole de Jésus-Christ (2).

---

(1) Guill. Tyr., liv. 1, ch. 13.

(2) On arrachait le poil de son mulet pour en faire des reliques : *Guibertus abbas*, *hist. Hieros.*, lib. 2, n° 8.

Urbain apprend les progrès de son précurseur. Il assemble un concile à Plaisance (1). L'enceinte des églises ne peut contenir la foule qui s'y rend de toute part, et le pape vient présider en pleine campagne cette nombreuse assemblée. C'est alors que paraissent les ambassadeurs d'Alexis Comnène, pour demander au nom de cet empereur le secours des chrétiens d'Occident contre les Sarrasins qui menaçaient d'envahir tout l'Orient, et d'y éteindre le flambeau de la foi (2).

La vue de ces envoyés, leur costume brillant, leur adroite et subtile éloquence, et le discours non moins persuasif dont Urbain a soin d'appuyer leur demande, achèvent de déterminer ceux que l'ermite

---

(1) Concil. Placent, t. 10, Concil.

(2) *Bertold. Constant*, *ad an.* 1094. — *Abb. Ursperg. in chronic.* —Ducang., *not. ad Alexiad.*, p. 355. — Velly, hist. de France, t. 2, p. 440.

Pierre avait déjà préparés au voyage de la Syrie ; les assistants se séparent en promettant de se réunir sous les étendards de la croix (1).

Mais ce premier enthousiasme ne tarda point à se refroidir. Le concile de Plaisance n'était qu'un assemblage confus de plusieurs peuples qui trouvèrent bientôt divers prétextes pour se dispenser d'une entreprise à laquelle nuisaient le retard et la réflexion.

Les Italiens craignaient de quitter pour des régions inconnues leur beau ciel et leurs rivages fortunés. L'expédition qui les arrachait à leur douce patrie leur semblait un dur exil ; ils avaient d'ailleurs l'humeur moins belliqueuse que les autres nations d'Occident, étant plus civilisés qu'elles.

L'Angleterre était nouvellement conquise par Guillaume de Normandie ; ce

---

(1) *Acta Syn. Placent.*

monarque, ayant besoin de tous ses soldats pour faire respecter sa puissance mal affermie, devait s'opposer à une migration imprudente (1).

L'Allemagne resta tranquille spectatrice de la première croisade. Les guerres qu'elle eut à soutenir avec le Saint-Siége, la rendait contraire, ou du moins indifférente, à des projets fomentés par l'ambition de Rome (2).

Les autres Etats du nord languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou bien étaient récemment convertis à une religion dont ils ne connaissaient pas encore assez les bienfaits pour la servir par un

(1) *Orderic. Vital.*, l. 4. — Malmesb., l. 3 et 4. — Guillelm. Gemet., l. 7, c. 34, et seq. — Fragm. *de Guillelm. Conquest.* Hume, hist. d'Angl., c. 5.

(2) *Otto Frisingensis chronic.*, *l.* 7, *cap.* 11, *ap.* *Urstisium.* —*Conradus a Liechthenaw*, *chron. ad ann.* 1099.

dévouement sans bornes (1). Leur forces étaient d'ailleurs plus utilement employées à repousser les invasions des barbares et les excès des pirates dont la Baltique était couverte (2).

Quant à l'Espagne, pourquoi eût-elle envoyé ses héros aux terres étrangères pour combattre les mécréants, quand elle avait à défendre contre eux ses propres foyers ? Les Arabes n'étaient-ils pas maîtres des rives du Xénil et du Guadalquivir ? et les braves successeurs de Pélage ne devaient-ils point les en expulser avant de songer à des conquêtes moins importantes (3) ?

---

(1) Lagerbring *Suea Rikes historia* II, p. 233. — Münter, mélanges pour servir à l'hist. ecclés., p. 355 et suiv. — Gibbon, t. II, ch. 58, p. 311 de la trad. de M. Guizot.

(2) Les Prussiens étaient encore idolâtres et commettaient d'horribles excès dans la Baltique.

(3) Ferreras, hist. d'Espagne, part. 5, siècle 9. — Heeren, Essai sur l'Infl. des Croisades, p. 42.

Quel peuple devait donc, au milieu de tant d'indolence, se lever plein d'énergie et d'enthousiasme pour donner à tous les autres le signal de la guerre sacrée, et leur communiquer cet esprit chevaleresque et cet amour des aventures qui furent les premiers mobiles des croisades? Quel peuple devait donner à l'Occident cette impulsion qui le précipita au-devant de sa civilisation ?

Ah! c'est ici que tous les historiens s'accordent à rendre un nouvel hommage à notre France (1) ! Oui, c'est elle qui, la première, fit éclater en faveur de ces expéditions religieuses, un zèle qui, pendant deux siècles, ne s'est point démenti !

C'est elle qui révendique l'honneur de

---

(1) Guibertus abbas, p. 478. — Gibbon, t. 9, ch. 58. — Velly, hist. de France, t. 2, p. 437, in-12. — M. Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., p. 58. — M. de Choiseul, Influence des Croisades, pag. 30.

presque tous les exploits dont l'Asie est devenue le théâtre pendant cette période mémorable.

Au reste, quand on a déjà vu en mille occasions combien les Français se portaient ardemment vers tout ce qui leur promettait de nobles dangers, quand on se rappèle qu'ils aimaient à nommer Clovis le premier roi chrétien, et la France fille aînée de l'église; quand on pense que Pierre l'ermite était leur compatriote, et que c'est surtout parmi eux que ses prédications eurent le plus de succès, on ne sera pas étonné si nos pères ont été les premiers et les derniers à combattre les Sarrasins dans les champs de l'Egypte et de la Judée (1).

Le pape Urbain connaissait donc bien notre caractère national, quand il sentit

---

(1) La première croisade fut prêchée par Pierre l'ermite, qui était Français, et le comte de Toulouse se croisa le premier. La dernière croisade fut entreprise par saint Louis.

que son entreprise ne pourrait réussir qu'en s'adressant directement à nous. Dans ce dessein il quitte l'Italie, et vient à Clermont tenir un nouveau concile, où plus de trente mille personnes se trouvèrent réunies (1).

Urbain se lève de son trône, et s'exprime ainsi :

« A la vue d'un si grand nombre de chrétiens dont l'empressement semble attester la foi, notre cœur paternel ne devrait éprouver que satisfaction et allégresse. Qu'importe, en effet, que votre zèle éclate en des lieux où le christianisme n'a point d'ennemis à combattre ? A quoi sert un dévouement dont rien ici ne réclame les preuves, quand vous restez sourds à la voix qui vous appèle là où vous pourriez utilement signaler votre piété ?

» L'église triomphe en Occident, mais

---

(1) Concil. Clarom., t. 10, Concil. — *Narrat. de Itin. Lamb. episc.* — Berthold. Const.

elle est humiliée et souffrante en Asie, ou plutôt elle est partout humiliée et partout souffrante ; car les membres ne peuvent conserver leurs forces quand le cœur est frappé (1).

» Jérusalem, cet antique amour d'Israel, cette nourrice des prophètes (2), cette cité du roi couronné d'épines, ce berceau de notre salut, cette fontaine de la foi (3) ; Jérusalem placée au centre de la terre pour rallier dans son sein les peuples égarés ; Jérusalem qui doit attirer les fidèles comme l'aimant attire le fer (4), comme la mer attire les fleuves, comme la mamelle des

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 15. — Fleury, hist. ecclés., t. 13, l. 64, p. 617. — Le père Maimb., t. 1, l. 1, pag. 32.

(2) Jacques de Vitry, histoire orient., liv. 1, chap. 54.

(3) Jacques de Vitry, *ib.*

(4) Sanut, *Secreta fidelium Crucis*, *epist. ad papam*, *pag.* 8.

brebis attiré les jeunes agneaux (1); Jérusalem est en proie à la cruelle avidité d'une nation impie et sacrilége.

» Les adorateurs du Christ sont repoussés de son enceinte, ce n'est qu'en supportant mille injures, ce n'est qu'à force d'or et de prières qu'ils peuvent enfin approcher du tombeau qui les a rédimés (2).

» Oh douleurs que des larmes ne peuvent soulager! Oh tristes pressentiments des Jérémies! Les lieux où devraient retentir nuit et jour les cantiques et les actions de grâces, n'entendent qu'imprécations et blasphèmes; le mont de Golgotha, qui devrait être un autel où tout l'univers viendrait apporter son encens et ses offrandes, est souillé par la secte d'un imposteur! Notre culte est avili, nos mystères sont méprisés

---

(1) Sanut, *Secr. fidel. Cruc.*, *ep. ad pap.*, *p.* 8.

(2) Daniel, hist. de France, t. 3, p. 417. — Le père Maimbourg, t. 1, l. 1, pag. 34.

là où tout proclame leur ineffable caractère (1) !

» Et vous peuples déshérités, vous que les pélerins ont entretenus souvent de l'esclavage de vos frères, et des persécutions de l'église, vous restez insensibles à ces outrages ? Que dis-je ! vous vous en rendez complices, puisque vous le permettez quand vous pourriez les punir. Vous êtes même plus coupables que les Sarrasins ; car l'erreur et l'aveuglement sont leur excuse, et leur cruauté du moins ne tombe pas sur leur religion et sur leurs frères, tandis qu'on opprime à vos yeux, qu'éclaire le flambeau de la foi, ce que vous devriez défendre au péril de la vie.

» Êtes-vous donc idolâtres ou chrétiens ? Si vous êtes idolâtres, votre conduite s'explique, et je ne m'adresse plus à vous. Allez

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 15. — *Rob. monach.*, liv. 1. — Daniel, lieu cité.

donc au milieu d'un monde frivole consumer les courts instants que l'éternité va suivre ; allez cueillir, sur les bords de l'abîme infernal, la fleur passagère dont le parfum trouble les sens ; perdez-vous en insensés dans le tourbillon qui, comme une vile poussière, se dissipera devant l'Eternel, quand pour juger les mortels il s'élancera d'en haut en disant : *Me voici.*

» Mais si vous êtes chrétiens, agissez, agissez donc en chrétiens, et ne le soyez pas seulement le jour du baptême ; songez aux devoirs, aux sacrifices que vous impose ce titre auguste. Voyez cette foule de saints et de martyrs, les véritables modèles des véritables chrétiens, quitter leur pays, leurs familles, leur biens, pour se consacrer à Dieu ; voyez-les proclamer la toute-puissance de Jésus-Christ au milieu des bourreaux, et bénir son saint nom en expirant dans les tortures, dont le seul spectacle est même un supplice.

» Votre foi n'est plus soumise à de pa-

reilles épreuves ; mais quand le Sauveur a quitté le ciel pour la terre, la divinité pour l'humanité, la gloire pour l'humiliation, et l'immortalité pour la mort! Quand c'est pour vous seuls, ingrats, qu'il voulut se dépouiller de son glorieux apanage, et mourir sur une croix, devez-vous hésiter à prendre les armes pour délivrer sa cité chérie, et pour confondre les barbares qui renouvèlent chaque jour ses humiliations et ses souffrances (1) ?

» Lorsqu'il a tout fait pour vous, qu'avez-vous donc fait pour lui, et comment excuserez-vous votre inertie? Direz-vous que la crainte de répandre le sang humain a retenu vos pas ? Ah! malheureux! plût au ciel qu'un tel motif fût sincère! Vos champs n'auraient pas été si souvent couverts d'exécrables funérailles ; on ne vous verrait pas

---

(1) Guill. Tyr., liv. 1, chap. 15. — *Robert. monach.*, liv. 1.

attaquer avec fureur vos frères, vos concitoyens. Que font à vos côtés ces épées menaçantes ? Promptes à vous venger de prétendues injures, on les vit cent fois dégouttantes de sang, remplir de carnage la lice du duel ou le camp de nos voisins.

» Mais lorsque vous êtes sans cesse armés contre des chrétiens que votre religion vous commande d'aimer comme vous-mêmes, lorsque vous ne devriez former tous ensemble qu'une famille unie, vous craignez d'attaquer des infidèles, contempteurs de votre Dieu, tyrans de vos semblables, insolents spoliateurs de votre précieux héritage, eux que leur férocité exclut des saintes lois de la tolérance et de l'humanité !

» Si votre roi ou votre seigneur suzerain vous donnent le signal des combats, vous levez aussitôt vos bannières, vous marchez avec obéissance où il lui plaît de vous conduire! et quand le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, celui qui a pour ses fiefs le ciel, la terre et l'enfer, veut

rassembler une armée de chrétiens pour les mener à la victoire, vous êtes rebelles à sa volonté sacrée !

» On vous voit rugir comme des lions aux pieds des tours qui recèlent vos ennemis, vous planez comme des aigles foudroyants sur les créneaux que vous menacez, et quand il s'agit de pénétrer dans Jérusalem, votre courage se retire au fond de vos cœurs glacés.

» Le fer, la flamme, tout autre péril ne peut vous arrêter, quand vous avez l'espoir d'un riche butin ; et maintenant qu'on vous promet des biens impérissables, vous ne tentez aucun effort, et je n'entends, ni le hennissement de vos coursiers, ni le son des trompettes, ni le bruit des flèches dans le carquois du cavalier. Dans quel piége du démon êtes-vous donc arrêtés, quand tout ce qui peut déterminer votre valeur se réunit en même temps? Qu'attendez-vous encore ? Vous faut-il des ordres ? Eh bien, partez ! Jésus-Christ vous l'ordonne

par ma voix. Vous faut-il une récompense? Partez, les palmes de Sion fleurissent pour vous, pour vous le ciel s'est entr'ouvert. Dans les autres guerres vous alliez braver la mort; en combattant pour Jésus-Christ vous trouverez la vie éternelle. De tels motifs sont-ils insuffisants, et faut-il en chercher de plus conformes à vos inclinations mondaines, à vos intérêts matériels? Sachez donc que votre pays, vos foyers, vos trésors, tous ces objets de rapide jouissance, et pour lesquels néanmoins vous refusez de marcher où la religion vous appèle, sachez que tout cela même est en danger, si vous ne vous hâtez point d'anéantir la puissance des Sarrasins.

» Vous avez vu ces peuples féroces envahir successivement les plus belles provinces de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Ils se sont établis en Espagne et en Sicile, et leurs générations vagabondes, que les rapines alimentent, sont des torrents impurs qui semblent tout inonder. L'em-

pire des Grecs, la plus forte barrière qui pût garantir de leur fureur le nord et vos climats, résiste en vain à leur efforts; prêt à succomber, il n'espère qu'en votre appui (1).

» Attendez-vous donc, pour combattre ces usurpateurs sanguinaires, qu'ils viènent égorger sous vos yeux vos femmes et vos enfants, piller vos asyles, brûler vos moissons, et renverser vos temples? Un tel spectacle sera-t-il seul capable de réveiller enfin votre courage, et d'exciter votre vengeance?

» Vous direz peut-être que leur approche ne saurait vous alarmer, et que vous pourrez facilement les éloigner de vos frontières? Cette confiance est légitime; car on ne peut contester votre supériorité sur

---

(1) *Abb. Ursperg. in chron.* — Guill. Tyr., l. 1. — Fleury, hist. ecclés., t. 13, l. 64, p. 618, in-4°. — Gibbon, t. 11, ch. 57.

les Sarrasins eux-mêmes, les plaines de Tours en font foi, et ces barbares, étonnés plus d'une fois de votre fermeté inébranlable, vous ont comparés à des statues de bronze qui jetaient des flammes, et dont la seule présence causait la terreur (1)! Ils vous dépeignent comme une race de fer qui verse le sang comme de l'eau.

» Mais si vous ne triomphez des infidèles qu'en défendant votre patrie, vos familles, vos biens, vous aurez tout fait pour vous, et rien pour Dieu. Recompensés dès ici-bas de votre succès, que pourrez-vous attendre de l'éternité? Vous aurez exterminé les conquérants, et c'étaient les impies qu'il fallait frapper; vous aurez sauvé vos foyers, et c'étaient les profanations de l'église qu'il fallait punir; vous aurez cédé à

---

(1) Nicétas, hist. d'Alexis Comnène, liv. 3, chap. 11, hist. de Beaudouin, ch. 12, et histoire d'Alexis Ducas, chap. 2.

de vils intérêts, et c'était pour la foi qu'il fallait agir! N'apportez donc pas dans le temple du Seigneur des étendards et des trophées qui ne sont point conquis en son nom; ne lui offrez point une victoire qui lui est étrangère; vous avez gâté la vengeance; vous lui avez pris ses victimes, craignez qu'il n'en cherche d'autres parmi vous.

» Dieu tout-puissant! J'ose intercéder pour les peuples qui me sont confiés; n'abaissez pas sur eux un œil de courroux, ou plutôt voyez leur repentir et l'ardeur qu'ils font éclater; voyez ces larmes qui coulent en abondance de leurs yeux; voyez leurs mains impatientes frémir sur leurs épées. Ah! je reconnais au feu sacré qui brille dans leurs traits les soldats de Jésus-Christ. Je reconnais les héros qui, à la journée de Tolbiac, eurent des anges exterminateurs pour compagnons et pour amis; je vous reconnais, intrépides milices de Charles Martel, qui jadis renversâtes trois cent

mille Sarrasins sur les rivages de la Loire.

» Ah! si vous avez remporté de pareils avantages sur les barbares, quels triomphes vous sont assurés dans les fameuses contrées où Dieu prodigua les miracles! La manne couvrira devant vous l'aridité du désert; les flots de la mer se rangeront pour faire place à vos armées qui franchiront à pied sec les profonds abîmes; le seul bruit de vos clairons fera crouler les tours des cités, pour agrandir le jour de la victoire; un nouveau Josué dira au soleil: *Arrête-toi!* Un nouvel Elisée dira aux morts et aux mourants: *Levez-vous, et marchez* (1).

---

(1) Les croisés croyaient ressusciter et monter au ciel: *Radulphus Coggeshalensis abbas, chronic. Terræ sanctæ*, cap. 3, ap. Master., t. 5. — Vie de saint Louis, par le confesseur de la reine Marguerite, p. 355. — *Gesta Franc. et alior. Hieros. ab aut. incerto, l. 4, gesta Dei, t. 1.*

» Oh joie inespérée ! Jérusalem ! Jérusalem ! dépouille-toi des crêpes d'un long veuvage, dissipe les ombres qui couvraient ton front ; amour de David, de Salomon et de Josaphat, remonte sur le trône de gloire où le Sauveur ta placée ; décerne à tes libérateurs les palmes immortelles ; et vous, guerriers invincibles, allez recevoir à ses pieds le gage de la future béatitude ; partez, ma main bénit vos drapeaux. »

Durant ce discours, l'assemblée, d'abord attentive et silencieuse, est émue par degrés ; elle fait entendre un murmure confus, puis des soupirs, des sanglots, des sons inarticulés, des éclats de voix échappés à l'admiration et au délire (1). Cette multitude agitée ressemble à la mer qui, remuée par un grand vent, pousse au loin un bruit sourd et se dresse hors de ses rivages.

---

(1) Velly, t. 2, p. 441. — Le père Maimbourg, liv. 1, tom. 1, pag. 39.

Tout-à-coup l'auditoire s'écrie simultanément, *Dieu le veut! Dieu le veut* (1)! Ces paroles unanimes et spontanées, répétées avec un accent énergique, interrompent l'orateur victorieux qui ressaisit l'éloquence, et continue ainsi avec cet ascendant irrésistible que donne à l'âme l'assurance du succès.

« Déjà, déjà l'Eternel permet un miracle pour garant de ceux qu'il vous réserve; déjà il daigne manifester au milieu de vous sa volonté suprême, car n'est-ce point un miracle que l'inspiration subite qui communique à-la-fois les mêmes expressions à trente mille personnes? Que ces expressions divines soient donc pour vous un oracle, et le présage des succès (2). *Dieu*

(1) Remi, moine de Reims, présent au concile, rapporte cette exclamation, qui devint le cri de guerre des croisés. — *Voy.* Rob. monach., l. 1, p. 32. — Chron. casinense, l. 4, c. 11, p. 497.

(2) Telle fut l'interprétation que le pape donna à

le veut ! Dieu le veut ! Cet ordre émané du ciel ne vous rappèle-t-il pas ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui aime son père ou son fils plus que moi, n'est pas digne de moi ; celui qui conserve sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu la vie pour l'amour de moi, la retrouvera.* Le Rédempteur a dit encore : *Celui qui ne prend pas ma croix et ne me suit pas, n'est point digne de moi* (1). Ainsi donc, fidèles chrétiens, qu'un même zèle, qu'un même esprit anime en ce jour, fixez sur vos armures, sur vos vêtements, sur vos bannières, le signe indélébile et sacré de

---

l'expression simultanée échappée à la multitude. *Voy. Hist. belli sacri, t.* 1 *Musæi italici.* — *Rob. mon.*, *l.* 1. — Le P. Maimbourg, hist. des Croisades, t. 1, liv. 1, pag. 39.

(1) *Evang. sec. S. Math.*, c. 10, v. 37 et 39. — Ce furent les propres paroles du pape Urbain. *Voy. Robert. monach., hist. Hierosolym.*, *lib.* 1.

notre salut (1). Que chaque guerrier de Jésus-Christ ait la marque de Jésus-Christ, et quand la croix se verra de toutes parts dans vos rangs invulnérables, vous entendrez de nouveau la voix céleste qui dit au grand Constantin : *C'est par elle que tu obtiendras la victoire.* »

Après ce discours, les assistants offrirent un spectacle que l'on tenterait vainement de décrire. Les uns se frappaient la poitrine et baisaient la terre, les autres levaient au ciel des yeux pleins de larmes; ceux-ci entonnaient des cantiques et des psaumes; ceux-là quittaient leurs chaussures et se découvraient la tête pour commencer un an et un jour de pénitence. Pres-

---

(1) Les chrétiens qui prirent les armes, pour marcher en Palestine, portaient une croix d'étoffe rouge sur l'épaule droite. — *Hist. belli sacri, t.* 1, *mus. ital.* — *Balderic. archiep.*, *l.* 1. — On la voulut de cette couleur à cause du sang de Jésus-Christ. *Gest. Franc.*, l. 1. — Tendebod., liv. 1.

que tous hors d'eux-mêmes se jetaient mutuellement dans leurs bras, se pressaient contre leurs cœurs en jurant de s'aimer comme leurs frères, et de partir sans délai pour la Palestine (1).

Cependant Urbain et les pères du concile songent à fortifier cet enthousiasme, par des soins que leur suggère une adroite politique.

On proclame d'abord la paix d'Occident, sous le nom *de Trève de Dieu*, dont le but était d'extirper les haines les plus enracinées, et de mettre des bornes aux fureurs et aux discords des peuples de la chrétienté (2). On publia ensuite les privilèges que l'église accordait à ceux qui s'engageaient pour la foi.

Ces privilèges étaient de nature à séduire

---

(1) *Fulcher. Carnotens. ap. Bong.*, *gesta Dei per Franc.*, *t.* 1.

(2) *Datt, de pace imperii publicâ*, *lib.* 1, *c.* 11. — Du Cange, gloss. latin *verbo* Treuga.

ceux que l'unique intérêt de la religion n'aurait pu décider. Le premier fut l'abolition des peines que l'église avait imposées aux grands pécheurs qui étaient venus révéler en secret une faute dont le souvenir les dévorait, et qui croyant s'acquitter envers Dieu par ce voyage qu'on leur proposait, échangeaient avec joie une pénitence que le fanatisme de ces temps poussait jusqu'aux macérations et aux tortures pour une guerre dont l'objet fascinait leur imagination ardente (1).

Au moyen d'un second privilège les croisés ne purent être poursuivis par leurs créanciers, l'usure qui alors était tolérée ne le fut pas à leur égard, et nulle action

---

(1) Sur la remise des pénitences, *voy.* Orderic. Vitalis, Hist. eccl., l. 9. — Robert. monach., l. 1. — Balderic., l. 1. — Jacob. Vitriac., c. 16. — Ces pénitences étaient très-rigoureuses. Voyez-en des exemples dans Fleury, diss. 6. — *Morin. Pœnit.*, l. 5 et 7.

ne put être intentée contr'eux pour le payement des intérêts stipulés (1).

Le troisième privilège flatta le plus grand nombre des chrétiens, c'était la protection que l'église assurait aux familles et aux propriétés des croisés. Au nom du ciel dont elle s'annonçait la mandataire, elle promettait à ces derniers que, durant leur absence, leurs compagnes, leurs enfants, leurs parents, seraient exempts de besoins et affranchis de maux et d'infirmités (2); que leurs champs et leurs vergers, objets immédiats des soins de la Providence, ne

---

(1) Guill. Tyr., l. 1, c. 16. — Rigordus, *de Gestis Phil. Aug.*, p. 26. — Rogerus de Hoveden, Annal., part. 2, p. 366. — Du Cange, *Gloss. voc. Crucis privilegium*, vol. 2. — Ils étaient aussi dispensés de payer aucune taxe. Ordonn. des Rois de Fr., t. 1, p. 34.

(2) Fleury, Hist. eccl., t. 13, l. 64, p. 619. — M. de Choiseul d'Aillecourt, Infl. des Croisades, p. 20.

cesseraient point d'être fertiles ; que la foudre, la grêle, les subites gelées et le désastre des vents orageux ne détruiraient jamais l'espoir de leur récolte, et qu'avant tous les autres, les domaines privilégiés recevraient les bénignes rosées et les rayons bienfaiteurs ; en un mot, l'église plaça en dépôt, sous sa sauve-garde, tout ce qu'ils laissaient en Europe, et prononça des anathêmes et des malédictions sur quiconque, oserait même clandestinement, commettre le moindre attentat au préjudice de ceux qui s'étaient dévoués à la cause de Jésus-Christ (1).

Mais lorsque tant de motifs réunis électrisaient le courage des chrétiens, un autre motif bien plus puissant encore accélérait le départ des croisés.

En ces temps-là, on s'imagina en Europe

---

(1) Du Cange, dissert. 29 sur Joinville. — Velly, t. 2, p. 442.

que la fin du monde approchait (1). Le Commentaire superstitieux d'un passage de l'Apocalypse propageait cette opinion (2).

Les esprits crédules ayant supputé les années, crurent donc l'époque fatale arrivée (3). Saint Norbert qui vivait alors, prétendait en avoir été prévenu par une révélation particulière (4) : on s'attendait d'un instant à l'autre à voir le ciel se déchirer comme un voile, et à sentir la terre trembler et s'entr'ouvrir pour rendre les morts (5).

---

(1) *Chron. Will. Godelli, ap. D. Bong., t.* 10. — *Vita Abbonis, ib., p.* 332. — D. Vaissette, t. 2, preuv., p. 86, 89, 90, 117, etc. — Il nous reste un grand nombre d'actes de ces temps-là qui commencent par ces mots : *appropinquante mundi termino.*

(2) Apocál., ch. 20, v. 1, 2, 3 et seq.

(3) D. Vaissette, Hist. du Lang., t. 2, preuves, p. 86, 89, 90, 117, 158. —Betinelli, Risorg. d'Ital., c. 2.

(4) *Epist. sancti Bernardi ad Carnotens. episc.*

(5) D. Vaissette, lieu cité. — Roberts., Introd., p. 22. — Choiseul d'Aillecourt, p. 24.

Bientôt cette erreur se répand dans tout l'Occident ; la génération en qui tout devait finir s'arrête effrayée sur les bords du temps. On abandonne les espérances d'ici bas, les calculs de l'intérêt, les projets de l'ambition. On ne voit plus semer, planter, ou bâtir (1), et de toutes parts on ne forme d'autres désirs et d'autres vœux que d'implorer le pardon de ses fautes et de faire pénitence (2). Le cœur et les sens se taisent avec timidité, mais la conscience tonne avec force, et le remords imprescriptible est enfin écouté.

Dans cette assurance générale, on crut que le moyen le plus sûr de se rendre Dieu favorable, était de se ranger sous les bannières de la croix (3); les croisés se per-

---

(1) M. Choiseul d'Aillecourt, p. 125. — Betinelli, Risorg. d'Ital., c. 2.

(2) Recueil des Historiens de France, t. 10, p. 262. — Roberts., lieu cité.

(3) D. Vaissette, lieu cité. — Choiseul, p. 24.

suadèrent que le Seigneur verrait en eux ses élus, ou que du moins ils traiteraient avec miséricorde ceux qui s'étaient dévoués à la défense de son culte (1).

On disait d'ailleurs que c'était en Palestine que Jésus-Christ devait redescendre pour juger les hommes, et chacun se hâtait de comparaître au tribunal inévitable comme pour fléchir par sa résignation et son empressement aux ordres du Très-Haut, la rigueur de la terrible sentence (2).

A la même époque on voyait dans le ciel et sur la terre des signes extraordinaires (3). Une pluie de pierres était tombée en Bourgogne, des globes de feu avaient paru (4),

---

(1) *Vita Abbonis, apud D. Bouq., t.* 10, *p.* 332.

(2) *Vita Abbonis, ib., p.* 332. — Robertson, Introd. à l'Histoire de Charles V, p. 22, trad. franç., in-4°.

(3) *Chronic. sancti Maxentii, apud Labbeum, t.* 2 *novæ Bibl., libr. mss., p.* 211.

(4) *Bongars., Gesta Dei per Franc.*

des fleuves s'étaient tout-à-coup débordés (1). L'imagination qu'occupait sans cesse l'attente d'une destruction prochaine, prit ces phénomènes pour les avant-coureurs du grand événement qui devait clore la série des siècles et commencer l'éternité.

A l'apparition d'une comète, au bruit de la foudre, au moindre dérangement des lois de la nature, des peuples entiers tombaient à genoux, pâles et consternés, croyant que tels étaient les symptômes du jour final, et que la catastrophe du monde entier commençait.

On disait pour comble de prodiges, que les ombres des saints et des Rois avaient été vues, et que le fantôme de Charlemagne

---

(1) Jamais les phénomènes et les accidents de cette nature ne furent plus fréquents que dans ce siècle. *Voyez* D. Bouquet, Recueil des Hist. de Fr., t. 12, p. 795, 779, 290, 491, 545, 786, 403, 484. — Mézer., Abrégé chronol., t. 4, p. 422.

était sorti de son tombeau pour voir passer les pélerins de Jésus-Christ (1).

On racontait aussi des révélations et des miracles qui annonçaient à-la-fois et le jugement dernier et l'urgence de visiter Jérusalem (2). Des femmes inspirées, et dont la vie austère et contemplative était en vénération, racontaient à la foule interdite les visions et les songes surprenants qu'elles avaient eus (3). Frappés d'un vertige inexplicable, des troupes d'enfants marchaient au hasard et sans guide, en disant qu'ils allaient à Jérusalem (4); des somnambules, des moribonds quittant la couche où les retenait le sommeil ou la douleur, étaient

---

(1) *Bongars.*, *ib.*

(2) *Eccard.*, *Corpus Hist. medii œvi*, *t.* 1, *p.* 910. — *Annalista Saxo*, *apud D. Bouquet.* — Rec. des Hist. de Fr., t. 10, p. 576.

(3) Fleury, Hist. eccl., l. 69, n. 38; l. 70, n. 17.

(4) Fleury, Hist. eccl., l. 77, n. 14.

rencontrés au point du jour sur le grand chemin qui menait à la cité sainte.

Mais un phénomène qui surprit étrangement, ce fut les croix lumineuses qui paraissaient pendant dix jours sur les habits des chrétiens (1). Ni l'eau ni le feu ne pouvaient effacer ces empreintes miraculeuses, ouvrage d'une main invisible, et les vêtements qui étaient renfermés sous la clef s'en trouvaient également marqués (2).

On devine quel effet tant de causes réunies durent produire en ce temps de superstition, de fanatisme, de crédulité et d'ignorance. On ne s'entretenait que du départ pour la Palestine (3); on ne s'occu-

---

(1) *Chronic. reg. sancti Pantaleonis Coloniensis, apud Eccard., Corp. Histor. medii ævi*, *t.* 1, *p.* 910.

(2) Histoire de S. Martial, par le P. Bonaventure de Saint-Amable, part. 3, p. 739.

(3) *Radulphus Coggeshavensis abbas*, *Chronic. Terræ sanctæ*, *cap.* 33, *apud Martin.* — *Fulcher. Carnot.*, *Gesta peregr. Franc.*, *n.* 4.

pait que des apprêts du voyage. Les seigneurs cherchaient à vendre leurs fiefs à bas prix, et les acheteurs manquaient (1); le rang, l'âge, le sexe, ne servirent jamais de prétextes et d'excuses pour différer ce pélerinage, qui était devenu une frénésie, une fureur, dont les plus sages n'étaient point exempts (2). Par dérision, on faisait remettre une quenouille comme un symbole de la pusillanimité à ceux qui refusaient de prendre la croix (3).

Les princes et les grands veulent partir pour la Terre-Sainte, à l'imitation des mages qui furent saluer le Roi des Rois à

(1) *Guib. abbas, Bongars., vol. 1, p.* 481. — *Orderic. Vital.*, l. 9, p. 720.

(2) Will. Tyr., l. 1. — Vincent de Beauvais, Miroir historial, l. 26.

(3) *Gaufridus Vinisisauf, Itinerarium regis Rich. in Terram sanctam, lib.* 1, *cap.* 17. — Villefore, Vie de saint Bernard, éd. in-4°.

sa naissance (1) Les laboureurs et les prêtres veulent partir, à l'imitation des bergers qu'une étoile guida vers la crèche de Bethléem (2) ; les femmes (3) désirent voir les lieux où le Fils de Dieu pardonna à Madeleine : on veut y conduire les nouveaux-nés, parce que le Rédempteur avait dit : *Laissez venir à moi les petits enfants* (4).

Les vieillards souhaitant mourir aux lieux où mourut Jésus-Christ, sentent leurs forces se ranimer pour se rendre à Jérusalem. Les religieux, les ermites, les anachorètes,

---

(1) Will. Tyr., l. 1, n. 16. — Hist. des Gaules et de la France, t. 12, p. 222.

(2) Guill. de Nangis, Annal. du règne de St. Louis, p. 221, au chap. intitulé : *Incidence de Fedri*, c'est-à-dire, Incident sur Frédéric II, édit de Joinv., de 1761.

(3) Bongars., *Gest. Dei per Franc.* (au commencement). — Hist. des Gaules et de la France, t. 12, p. 222.

(4) *Evang. sec. S. Math.*, c. 18.

encore plus prompts que tous les autres à quitter leur patrie et le monde pour se rapprocher des voies du salut, vont adorer et prier sur les traces de leur divin maître, et visiter le Liban, le Carmel, la Thébaïde, premières retraites des fervents solitaires.

Les historiens rapportent que plus de dix millions de chrétiens partirent dans cette première croisade (1).

Les princes qui assemblaient leurs braves phalanges formées de l'élite des guerriers, furent effrayés du débordement populaire qui venait refluer dans leurs camps; ils sentirent (2) combien il serait imprudent de faire route avec cette foule turbulente,

---

(1) Robertson, Introd. à l'Histoire de Charles V, p. 24. — De Guignes, Hist. génér. des Huns, des Turcs, etc., l. 21. — Velly, Hist. de France, t. 2, p. 443.

(2) Le P. Maimbourg, Hist. des Croisades, l. 1 p. 74 et suiv. — Daniel, Hist. de France, t. 3, p. 424

composée de femmes, d'enfants, de prêtres, de vieillards, de gens peu exercés au métier des armes, de vagabonds, de débiteurs insolvables et de malfaiteurs (1). Les homicides, les incendiaires, les brigands de toute espèce, étaient sortis hideux et pâles de leurs geoles ténébreuses et des cavernes où ils se réfugiaient, et essuyant les froides sueurs de leurs fronts livides, ils avaient osé chercher des frères et des compagnons parmi leurs délateurs, leurs juges, leurs complices (2).

Quelle autorité assez puissante pourrait contenir une troupe aussi mal disciplinée? Quelle prévoyance humaine pouvait assurer des aliments à cette émigration soudaine

---

(1) Guill. de Tyr, l., c. 5. — Du Cange, Hist. de Const. les Emp. franç., liv. 6, n. 58.

(2) Jacques de Vitry, *Hist. orientalis, lib.* 1, c. 82. — *Otto Frising., de Gest. Frider. imp.*, l. 1, c. 40.

d'une grande partie de la population occidentale (1)?

Les princes craignant donc de confondre leurs bannières dans ce misérable ramas, engagèrent l'ermite Pierre à marcher en avant avec ceux dont ils redoutaient justement l'association embarrassante et dangereuse.

Pierre accepta, sans hésiter (2), cette proposition ; séduit par son indomptable orgueil, il aimait à se voir le chef d'une grande multitude qui d'ailleurs le révérait comme un être surnaturel.

Il la divisa en deux corps, l'un marcha sous ses ordres, l'autre fut confié à un de ses amis, gentilhomme courageux, mais pauvre, et que les chroniques ont nommé *Gautier sans avoir* (3).

---

(1) Mabill., *Musæum italic.*, t. 1, p. 137. — Malmesb., l. 4, p. 133.

(2) Velly, Hist. de France, t. 2, p. 444, in-12.

(3) Albert. Aquens., l. 1, c. 7.

Enfin les armées s'ébranlèrent, si toutefois on peut appeler armées ces longues files de pélerins de tout sexe, de tout âge, de toute condition, rassemblés au hasard, n'ayant ni chefs expérimentés, ni machines de guerre, et presque sans armes et sans munitions (1).

Elles cheminaient confusément et avec lenteur, à cause du grand nombre d'infirmes et d'êtres faibles, qui ne supportaient qu'à peine les fatigues d'un voyage dont leur imagination leur avait trop exagéré la facilité (2).

On voyait aller ensemble des seigneurs, des esclaves, des ouvriers, des publicains, des marchands, des évêques, des religieux, des aventuriers, des factieux, des débau-

---

(1) Michaud, Hist. des Croisades, t. 1, l. 1.

(2) Albert. Aquens., l. 1, c. 11. — Will. Tyr., l. 1, c. 20. — Velly, Hist. de France, t. 2, p. 445, in-12.

chés, des épouses fidèles (1), de chastes filles soutenant la marche défaillante de leurs vieux pères, des concubines au front déhonté (2), et qui par un mélange de religion et d'impudicité très-commun en ce temps-là, n'accordaient leurs faveurs qu'après avoir interrogé celui qui les désirait, sur sa profession de foi, et le degré de croyance qu'il avait en la Sainte-Vierge (3). Les femmes avaient d'ailleurs cette singulière opinion, qu'elles répondaient devant Dieu des jours d'un homme dont elles auraient hâté la fin par des rigueurs (4); en

---

(1) *Voy.* sur ce mélange, Will. Tyr, l. 1, c. 16. — Guib. abbas, l. 2, n. 6.

(2) Le Moine de Vigeois comptoit plus de quinze cents concubines dans une seule de nos armées.

(3) *Voy.* sur cette singulière dévotion, la Chronique de Jehan de Saintré et le Partenopex de Blois; le Roman du Renard; les Fabliaux de Legrand d'Aussy, etc. — Cet usage se pratique encore dans quelques villes d'Espagne et d'Italie.

(4) Fabliaux, t. 3, p. 153.

sorte qu'il suffisait aux amants de feindre le désespoir pour obtenir ce qu'ils souhaitaient de leurs maîtresses compâtissantes, et l'on disait publiquement que le seul moyen d'être heureux dans cette vie et dans l'autre, c'était de servir à la fois Dieu et l'amour (1).

Dans cette foule immense, incohérente et tumultueuse, les uns pensant qu'il fallait aller au sépulcre de Jésus-Christ dans le costume de la douleur et de la pénitence, étaient vêtus du froc et du cilice, ou du drap mortuaire dont se couvraient les pélerins en entrant à Jérusalem, et qu'ils réservaient ensuite pour y être ensevelis (2). Armés de cordes et de fouets ils déchiraient leurs membres ensanglantés (3), et avec un fer ardent imprimaient la croix sur leur sein.

---

(1) Fabliaux, t. 3, p. 120.

(2) Maimbourg, t. 1, l. 1. et 2.

(3) *Monachi Patavini Chron.*, *l.* 3, *ap. Murator.*

Les autres, croyant au contraire que les chrétiens devaient s'approcher avec joie de la ville sainte, étaient parés d'habits de fête, étalaient sur leurs riches manteaux des croix en broderie d'or (1), et balançaient dans leurs mains des rameaux et des tiges de fleurs (2). On en voyait avec le faucon sur le poing, et suivis de leurs équipages de chasse et de pêche (3); d'autres avec le bourdon, la panetière et l'escarcelle du pélerin; d'autres avec le rosaire et le crucifix, d'autres avec des flûtes, des harpes, des buccines et des guitares (4). Quelques-uns portaient des épées ou des lances rongées de rouille; la plupart n'étaient armés

---

(1) *Bongars., Gest. Dei per Franc., t.* 1.

(2) Maimb., t. 1, l. 1, p. 50.

(3) Michaud, l. 1, p. 115.

(4) Les buccines étaient des instruments à vent en usage du temps des croisades. *Voyez* le Joinville, édit. de 1761, p. 223. — Trad. de la Bible, Dan., III, v. 5.

que d'épieux ou d'instruments aratoires (1). Ceux-ci étaient montés sur des chevaux, ceux-là sur des ânes et sur des mulets (2). Le plus grand nombre était à pied. De très-hautes dames, habillées en amazones, allaient en troupe avec des pages et des écuyers ; de pauvres femmes cheminaient en filant et tournant les fuseaux, ou en allaitant leurs nourrissons. Des bœufs, des brebis, des chèvres, et d'autres animaux domestiques, étaient conduits confusément avec les peuples errants. On entendait à la fois chanter des cantiques, des airs de guerre, et des syrventes qui se terminaient par cette pensée : *Celui de nous qui mourra, pourra dire à Dieu, si tu es mort pour moi, ne suis-je pas mort pour toi* (3) ? Ici l'on

(1) Guill. de Tyr, l. 1, c. 20.

(2) Guill. Tyr., *ib.* — Maimbourg t. 1, l. 1, Hist. des Croisades.

(3) On retrouve cette pensée dans deux syrventes du troubadour Pierre d'Auvergne.

priait dévotement, ou l'on dissertait sur des contes de fées, des légendes, des miracles et des histoires de fantômes (1). Plus loin on riait et l'on faisait *chère lie*, en devisant sur la chasse et l'amour (2), et en traitant gravement la question de savoir si, comme on le disait, les filles de Provins étaient les plus voluptueuses de France (3). A la vue d'une cité, d'un hameau ou d'un castel, les enfants demandaient à leur mère qu'ils tenaient par leur robe, si c'était la grande ville de Jérusalem (4). Et tout, dans les nouveaux pays qu'ils parcouraient, était, pour ces voyageurs ignorants, un sujet de surprise et d'admiration (5).

Les troupes de Gautier, qui marchaient

---

(1) *Baldric.*, l. 1. — Histoire des superstitions.

(2) Will. Tyr. l. 1. c. 5.

(3) Fabliaux, t. 3, p. 323.

(4) *Guibertus abbas, Hist. Hierosol, lib.* 3, *n.* 6.

(5) Gonthier, *Hist. Const., apud Canis.*, *Lect. antiq.*, vol. 4, p. 14.

les premières, commirent à leur passage des désordres que ce chef inhabile ne put réprimer (1). Ce fut surtout dans la Bulgarie qu'elles crurent pouvoir impunément ravager et piller. Mais les habitants du pays coururent aux armes, et firent un horrible carnage de ces vils perturbateurs.

Pierre prétendit venger son lieutenant. Le rapt, le meurtre, l'incendie, des cruautés qui font frémir dans un guerrier, mais encore plus épouvantables dans un religieux, furent les seuls exploits de cet ermite forcené. Les Hongrois et les Bulgares se réunirent pour l'attaquer ; ils massacrèrent une partie de ses gens, prirent ses vivres, ses bagages et son trésor (2).

---

(1) Guibert. abb., l. 2, c. 4. — Albert. Aquens., l. 1, c. 11. — Will. Tyr., l. 1, c. 13.

(2) Un nommé Gondescale, prêtre allemand, aussi fanatique que Pierre, eut le sort de ce dernier. *Voyez* sur la défaite de son armée : Will. Tyr., l. 1, c. 27. — Alb. Aq., l. 1, c. 24, etc.

Pierre, ralliant avec peine les débris d'une armée dénuée de tout, et qui ne se croyant plus invincible, abandonnait ses drapeaux, arriva sous les murs de Constantinople, où Gautier avait rassemblé le reste de ses troupes (1).

Un peu de repos et le voisinage de la Terre-Sainte parurent un moment ranimer les esprits abattus et leur rendre la confiance perdue : on passa dans la Bithynie avec des munitions fournies par l'empereur Alexis Comnène (2).

La discorde, l'orgueil, l'insubordination et l'impudence achevèrent bientôt de perdre ces pélerins insensés (3). Désunis et sans expérience, ils furent facilement défaits par le soudan de Nicée; leur camp ayant été forcé, les femmes, les enfants,

(1) Will. Tyr., l. 1, c. 18.
(2) Velly, Hist. de France, t. 1, p. 447.
(3) Will. Tyr., l. 1, c. 24.

les vieillards, les prêtres, tombèrent sous le fer musulman comme un misérable troupeau (1). Quelques braves périrent les armes à la main, et donnèrent à ce carnage l'air d'une bataille. Gautier surtout mérita d'être cité avec honneur ; à défaut d'autres exploits, on parla de sa mort comme d'un trait glorieux (2).

Mais cette foule si rapidement dissipée n'était, pour ainsi dire, qu'une poussière qui roulait devant l'armée des princes chrétiens ; cette armée paraît enfin. Voici les véritables vengeurs du Saint-Sépulcre ; voici les héros que la muse du poète de Sorente a couronnés de lauriers impérissables (3). Leurs enseignes nombreuses, leurs

---

(1) Will. Tyr., l. 1, c. 26.

(2) Ce brave soldat se défendit courageusement et mourut percé de sept flèches. — Will. Tyr., l. 1, c. 25.

(3) *Voyez* à la fin du volume la note 3 du 23e récit.

armures diaprées et noblement blasonnées, leur marche fière et imposante, ces épaisses forêts de lances, ces grands chevaux de bataille réglant leur belliqueuse allure au bruit des trompettes, la voix des chefs se répétant le long des bataillons attentifs, l'ordre et la précision des manœuvres, tout annonce des milices régulières, depuis longtemps aguerries et habituées à la victoire (1).

L'écrivain profond qui se plaît à tracer les portraits et les caractères des hommes illustres, trouverait dans l'énumération des officiers de cette armée formidable, un sujet qui ne peut être surpassé en intérêt par tout ce que l'histoire et la fable offrent en ce genre à la poésie. Qu'on se figure ce qu'un Tacite, un Salluste, un Velleïus, si habiles à peindre les hommes, auraient pu dire de cette foule de princes que l'ambition, ou la piété, ou le fanatisme, ou l'amour de la

---

(1) Albert. Aquens., l. 2, c. 1.

gloire et l'enthousiasme chevaleresque, ou le remords et des vœux secrets de pénitence conduisaient à la tête de leurs vassaux en des pays lointains. Mais qu'est-il besoin de supposition ? Pourquoi recourir aux talents de l'antiquité ? Jérusalem a son Homère, et les compagnons de Godefroi n'ont plus rien à envier à ceux d'Agamemnon.

VINGT-CINQUIÈME RÉCIT.

SUITE DE LA PREMIÈRE CROISADE.

L'ARMÉE des confédérés s'étant réunie dans les plaines de l'Asie mineure, on en fit le dénombrement ; elle se trouva forte de cinq cent mille hommes d'infanterie et de cent trente mille de cavalerie (1)

On marcha vers la Bithynie, et l'on mit le siége devant sa capitale.

Nicée était protégée par la nature et par l'art ; des monts escarpés l'entouraient, ex-

(1) Quelques historiens en nomment davantage, et d'autres moins. *Voy.* Daniel, Hist. de France, t. 3, p. 436. — Jauna, Hist. de Jérus., t. 1, l. 3, ch. 2, p. 106, in-4° — Velly, Hist. de Fr., t. 2, p. 455. — Fleury, Hist. eccles., tom. 13, liv. 64, pag. 645.

cepté du côté de l'occident, où s'étendait le lac d'Ascagne ; elle était surtout fortifiée par une triple enceinte de murailles flanquées de hautes tours ; mille fontaines, mille canaux secrets pouvaient facilement rassembler leurs eaux à la volonté des citoyens, submerger les campagnes voisines et défendre l'accès des remparts, en les isolant de l'ennemi (1). Enfin, et pour mieux encore porter la terreur dans le cœur des croisés, on avait laissé épars dans les champs d'alentour, comme un monument de la vengeance de l'Asie, les ossements de plus de cent mille pélerins ; ces tristes débris de l'armée de Pierre, de Gauthier et de Gondescale, détruite sous les murs de Nicée, gisaient en si grand nombre, que par la suite ils suffirent aux chrétiens pour former de vastes retranchements.

Le vieux Soliman, dont la victoire avait

---

(1) Guill. Tyr., l. 3, c. 1. — Guibert abb. l. 3, c. 4. — Fulcher. Carnot., l. 2.

justifié en Asie la longue ambition, convoitait déjà l'Europe et avait pris soin de réunir une milice aguerrie et prête à tout, dans l'enceinte de cette cité qui avoisinait Constantinople et favorisait les projets du belliqueux soudan.

Son fils, prince encore plus courageux et non moins ambitieux que lui, ayant appris l'arrivée des chrétiens, s'avança au secours de Nicée avec une armée formidable (1).

Deux fois il descendit à grand bruit des montagnes, et deux fois il fut vaincu, malgré les efforts des assiégés, qui le secondèrent avec une rare intrépidité (2).

Les Francs s'étant rendus maîtres de cette

---

(1) Guill. Tyr., l. 3, c. 3 et 4. — Fulcher. Carn., l. 2. — Le P. Maimbourg, Hist. des Croisades, tom. 1, pag. 147.

(2) Guill. Tyr., l. 3, c. 8. — *Albert. Aquens.*, l. 2. — Fulcher. Carnot., l. 2. — Robert. mon., l. 3. — Jauna, lieu cité, pag. 106. — Gibbon, t. 13, ch. 58, pag. 344 et 345.

capitale, malgré tous les obstacles opposés à leurs vaillants assauts, marchèrent de suite vers la Syrie.

Leur armée se partagea en deux corps, qui suivirent, à peu de distance l'un de l'autre, deux chemins différents pour trouver facilement des vivres ; le corps de troupes que conduisait le prince Boémond traversait sans défiance la vallée de Gorgonie, voisine de Dorylée (1), lorsque du haut des montagnes on vit s'élever des nuages de poussière, d'où jaillissaient les éclairs des lances et des épées, et l'on entendit le bruit des timbales d'airain que les grandes caravanes ont l'usage de faire sonner trois fois pour donner le signal de se mettre en marche (2).

---

(1) *Voy.* la carte qui se trouve à la fin du 1er vol. de l'Hist. des Croisades, par M. Michaud.

(2) Il est souvent parlé de ces timbales du départ dans les poëtes orientaux ; voyez-en un exemple dans Djamy, poëme de Medjnoun et Leïla, trad. de M. Chezy, 2e part., p. 116. Paris, 1805.

Soliman, qu'on croyait fugitif et tremblant, avait rencontré les auxiliaires qu'il attendait depuis long-temps de la Perse et de la Chaldée; reprenant tout-à-coup l'espoir et l'audace, il conduit plus de quatre cent mille guerriers à la rencontre des chrétiens (1).

Ce musulman qui venait combattre toute l'armée des princes alliés, ayant appris qu'une seule partie de cette armée s'avançait, la regarda comme une proie certaine offerte à sa vengeance.

Boémond a vu le danger et ne s'est point troublé (2); il fait faire halte à ses troupes sur les bords du fleuve, place derrière les retranchements des charriots tous ceux qui ne pouvaient pas manier les armes, envoie des messagers aux princes dont il est sé-

(1) Guill. Tyr., l. 5, c. 12. — Baronius, A. D., 1098, n. 15.

(2) Robert. mon., l. 5. — *Raimond., de Ag.*

paré, et se dispose à combattre en attendant.

Du sommet des montagnes les ennemis poussent des cris affreux mêlés aux hennissements des coursiers et au son des instruments; ils descendent dans la plaine pour envelopper les croisés et les percer de leurs flèches (1).

Ceux-ci, trois fois moins nombreux que leurs ennemis, en soutiènent cependant l'effroyable choc sans s'ébranler; mais leur camp ayant été forcé et les cris de leurs femmes et de leurs enfants qu'égorgeaient sans pitié les Sarrasins (2), excitant leur désespoir, il se jètent confusément parmi ces barbares, étonnés de cette aveugle témérité.

Ils portent l'épouvante et la mort dans cette mêlée où ils veulent s'ensevelir; bien-

---

(1) Guill. Tyr., l. 3, c. 14.

(2) Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 348 et suiv.

tôt leurs bras, fatigués contre des ennemis qui se renouvèlent sans cesse, ne peuvent soulever qu'à peine des fers émoussés. Harcelés de toutes parts, couverts de blessures, accablés sous les feux d'un soleil ardent qui fait étinceler les sables de cette triste vallée, tout semblait marquer la dernière heure de ces héros. A leur vue débile et troublée, ne se présentent plus que des objets confus et des flammes vaporeuses. C'en était fait de l'armée des chrétiens, sans un de ces prodiges de valeur qui, plus d'une fois, ramena la victoire inespérée sous les drapeaux français.

Robert, duc de Normandie, a senti son âme s'élever au-dessus de tous les périls; une audace inouïe, intime confiance des héros, l'a tout-à-coup inspiré. Il se précipite à la tête des chrétiens; il saisit son drapeau blanc, où brillent l'or et la soie; et en le brandissant dans les airs, il s'écrie d'une voix tonnante : *Dieu le veut, Dieu*

le veut (1). Cette devise des croisés qui ne fut jamais en vain proférée, ce gage des miracles et de la faveur de l'Éternel, ranime les courages abattus. Des forces puisées au fond du cœur comme à l'insu d'une nature qui ne peut plus rien, électrisent nos soldats, et leurs efforts sont au-dessus de l'humain. Le combat se rétablit avec plus de fureur ; mais par degrés cette vie factice s'évapore, un épuisement plus fatal va trahir tant de héros. La fatigue et la chaleur allument dans leurs veines une soif dévorante ; ils boivent leur sang et ne sont que plus altérés. Il faut un second miracle, un miracle prompt comme l'éclair, où tous vont tomber et périr. O providence de l'amour et de la piété filiale, héroïsme d'un sexe dont le courage s'exalte quand le nôtre s'éteint! les épouses, les filles des chrétiens volent dans la mêlée pour apporter aux combat-

---

(1) Robert. monach., l. 3. — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 160.

tants l'eau dont elles ont rempli les casques des morts dans le cours du Bathis (1). Ce secours prolonge le prodige de leurs forces surnaturelles, et ils soutenaient encore l'attaque de Soliman lorsque Godefroi et Hugues-le-Grand vinrent à leurs secours (2).

Alors les deux armées se rangent dans un nouvel ordre de bataille; Raimond fond le premier sur l'ennemi; ses bataillons le suivent à travers une nuée de flèches, et tous les princes imitant le comte de Toulouse, le combat s'engage au centre et des deux côtés.

Vers la fin du jour, les musulmans, après avoir long-temps résisté, se dispersent en désordre et abandonnent un camp rempli

---

(1) Un savant, cité par M. Michaud dans les notes de son 1er vol. des Croisades, pense que le fleuve qui coulait dans cette plaine pouvait être le Bathis des anciens.

(2) Guill. Tyr., l. 3, c. 15.

de chameaux, de coursiers, de fourrures, d'or et d'aromates (1).

Les chrétiens quittent cette vallée, où beaucoup d'hommes moururent : ils franchissent des pays stériles et sablonneux, où toute l'armée éprouva une soif si cruelle, que les chevaux périrent, et qu'un grand nombre de soldats succombèrent (2).

Cependant le bruit de la victoire des croisés est la leçon des cités qui voulaient s'opposer à leur passage. Icone, Césarée, Héraclée et la plupart des villes de la Lycaonie, de la Cappadoce et de l'Arménie, renoncent à une résistance inutile (3).

Les villes qui refusent de se soumettre sont prises en quelques assauts.

---

(1) Guill. Tyr., l. 3, c. 15. — Gibbon, t. 11, c. 58, p. 350, trad. de M. Guizot. — Daniel, t. 3, p. 440.

(2) *Fucherius Carnotens.*, *apud Bongars.*, p. 389. — Albert. Aquens., l. 3, c. 2.

(3) Guill. Tyr., *loc. cit.*

Tancrède s'empare de Tarse, de Mamistra et de presque toute la Cilicie (1).

Beaudouin traverse l'Euphrate, range sous son obéissance vingt cités importantes, fait son entrée triomphale à Édesse en Mésopotamie, et se forme des états qui n'eurent pour limites que la Séleucie et les forteresses du mont Taurus (2).

Le comte de Flandres est reçu dans les murs d'Arthésie, et s'y défend avec mille guerriers contre vingt mille Turcomans.

Robert, duc de Normandie, qui commandait l'avant-garde, trouve au pont de l'Oronte l'armée des musulmans disposée à défendre ce passage : il force les tours couvertes de fer (3) et les triples barrières qu'on avait élevées en cet endroit, ordonne à une partie de ses troupes de passer la rivière à la nage, et, l'épée à la main, il fraye

(1) Guill. Tyr., l. 4.
(2) Guill. Tyr., l. 4.
(3) Gibb., t. 11, ch. 58, p. 353.

une voie à toute l'armée, qui vient camper à la vue d'Antioche (1).

Cette capitale de la Syrie dont si long-temps s'occupa l'histoire, et qu'on nommait la reine de l'Orient, était la première ville du monde après Rome et Constantinople (2).

Elle était baignée par un fleuve qui lavait une partie de ses épaisses et hautes murailles. Des rochers sourcilleux, de larges fossés, des contrescarpes, des palissades, quatre cents tours solidement construites, deux collines couvertes de châteaux forts, un marais et un étang profonds semblaient rendre l'accès d'Antioche impraticable (3).

Accien en était le soudan : prévoyant depuis long-temps l'arrivée des chrétiens, il l'avait pourvue de provisions, de machines

---

(1) Guillelm. Tyr., l. 4, c. 8. — Gibb., *ib.*

(2) Strab., l. 16. — Am. Marc., l. 4, 22. — Guill. Tyr., l. 4.

(3) Guill. Tyr., l. 4. — *Epist. Stephani comitis Carnotensis*, *t.* 4 *Spicil.*

de guerre, et il y tenait une puissante armée (1).

Depuis quinze jours les princes s'étaient approchés de cette ville et campaient du côté de la plaine ; cependant les assiégés ne faisaient aucune sortie et ne paraissaient même pas sur leurs remparts déserts. Ce calme profond fait craindre aux chrétiens quelque stratagème ; mais une imprudente présomption succède à leur défiance : ils croyent que les infidèles sont atterrés à la vue des vainqueurs de Soliman, et qu'il suffira des préparatifs d'un siége pour les contraindre à céder leurs murs.

Dans cette fatale persuasion les portes sont gardées avec négligence ; les chefs, les soldats quittent les exercices du camp et parcourent avec sécurité ces fertiles campagnes où la nature répandait libéralement ses plus

---

(1) Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 354.

doux trésors (1). L'air enivrant, le parfum des fleurs, les délices de l'Orient amollissent le cœur des croisés et leur donnent le goût des plaisirs et du repos. Alors les forêts odorantes qui couvraient la montagne noire, ainsi nommée à cause de l'épaisseur de ses ombrages, auxquels mille cascades joignaient leur agréable fraîcheur (2); les délicieux bocages de Daphné, où jadis Apollon rendit ses oracles; les rivages de l'Oronte, où des couples folâtres venaient autrefois adorer Astarté, la Vénus de la Syrie (3); les jardins et les vergers qui, non

(1) *Voyez* sur la beauté et la fertilité de ce pays, Abulfeld, *tab. Syriæ*, 104, 108, etc.

(2) M. Michaud, Hist. des Croisades, t. 1, l. 5, p. 236.

(3) Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 359, de la trad. de M. Guizot. — Dans ce pays, les femmes, comme celles de Babylone, se livraient aux étrangers, et leur dépravation était consacrée par le culte de Vénus. *Voyez* les Mém. d'Heyne, dans les Annales des Voyages, t. 13.

loin d'Antioche, fleurissent arrosés par des eaux limpides, tous ces lieux fortunés retentirent chaque jour du bruit des flûtes, des cimbales et des chants de l'allégresse. Des banquets, des danses et des jeux charmaient l'oisiveté des chrétiens énervés, que le poids de leurs armes importunait : sans cuirasse, sans épée, et seulement vêtus de légères tuniques, ils erraient chaque jour comme les ombres d'eux-mêmes au milieu de ces voluptueux élysées (1).

Cependant les assiégés, loin d'oublier le soin de se défendre, préparaient en silence la vengeance et la mort; nuit et jour, debout et armés, ils entretenaient dans leur âme une ardeur que les rigueurs d'un siége rendaient sombre et terrible.

A travers les ouvertures de leurs créneaux et les lézardes des remparts, ils se montraient avec une sourde joie les fêtes de

(1) Gibert. abbas., l. 6, c. 15. — Gibbon, lieu cité, p. 359 et 360.

leurs ennemis. Quoiqu'ils n'eussent dans leur ville investie que des privations et des fatigues, ils jouissaient en voyant les chrétiens se divertir et prolonger l'intempérance des festins; ils eussent même voulu pouvoir retrancher à leur propre subsistance pour ajouter encore à l'abondance des assiégeants.

Enfin le signal attendu leur est donné. Ils sortent de leurs murs, tombent à l'improviste sur les postes des chrétiens, et font un horrible carnage de tous ceux qui, dispersés dans la campagne, ne pouvaient se réfugier dans les retranchements (1).

Les croisés, confus de s'être laissé surprendre, retrouvent leur vertu dans le malheur; ils ne songent plus qu'à combattre, et demandent l'assaut à grands cris.

Mais Antioche était inexpugnable; ce ne fut qu'en la cernant étroitement qu'on es-

(1) Albert. Aquensis, l. 3. — Guill. Tyr., l. 4.

péra la réduire. Pendant plusieurs mois les chrétiens s'occupèrent à construire des forts et des tours mouvantes (1).

Cependant l'hiver s'avançait, les flottes de Venise, de Pise et de Gênes, battues par les orages, n'osèrent plus côtoyer la Syrie; les convois ne purent franchir des chemins impraticables que des pluies continuelles avaient changés en tristes marais (2).

Le froid, l'humidité, les maladies et la disette consternèrent les chrétiens : leurs chevaux moururent presque tous (3) ; à peine dans toute l'armée put-on en trouver un mille pour les principaux officiers réunis en une phalange invincible, où se retira le courage qui abandonnait les troupes. Ceux

(1) *Robert. monach.*, l. 3. — Bald., l. 3. — Guill., *ibid.*

(2) *Epist. comitis Carnotensis*, *t.* 4 *Spicileg.*

(3) *Epist. comit. Carnot.*, *ib.* — Les chrétiens en tuèrent une grande partie pour s'en nourrir. — Guill., l. 6, c. 10. — Fleury, Hist. ecclés., t. 13, l. 64, p. 664.

que la nature n'avait pas doués d'une âme fortement trempée, ne rêvèrent que désastres et que malheurs (1). Des murmures, des plaintes, des regrets, éclataient parmi les soldats presque nus qui n'avaient point d'abri pour se dérober aux injures des temps, point de feu pour ranimer leurs membres engourdis et glacés (2).

On vit des soldats que la faim rendait insensés, venir dans les ombres de la nuit pour y chercher une horrible pâture; on donnait ses armes, ses trésors, pour avoir quelques aliments à moitié corrompus (3).

Les cavaliers arabes, que naguère les nôtres faisaient trembler, et qui ne savaient combattre qu'en poussant de longs cris et en lançant de loin leurs flèches perdues (4),

---

(1) *Epist. Steph. comitis Carn.*, *ib.* — Guillelm. Tyr., l. 5, c. 10.

(2) *Epist. Steph. comit.*, *ib.*

(3) On mangea plus d'une fois de la chair humaine. *Voyez* An. Com. Alex., l. 10, p. 288.

(4) Le P. Maimb., t. 1, l. 2.

se rendaient redoutables par la triste situation de leurs ennemis que trahissaient le climat et de déplorables circonstances.

Ces sobres Ismaélites qui, accoutumés à l'aridité du désert et à l'intempérie des saisons, vivaient de quelques dattes sèches et nourrissaient leurs coursiers légers de quelques brins d'herbe, couraient çà et là dans le voisinage des chrétiens, brûlaient et ravageaient tout dans les campagnes d'alentour, enlevaient les guerriers qui s'écartaient du gros de l'armée pour chercher parmi les débris et les ruines quelques misérables secours (1). Dans cette situation affreuse où les lâches triomphaient des héros, dans cette erreur de la victoire et cet oubli de la nature, les princes tinrent conseil pour chercher au fond de leurs grandes âmes des ressources rarement déniées à quiconque a l'espérance, la valeur et la foi.

---

(1) Le P. Maimb., lieu cité, p. 199.

A l'issue du conseil les princes font assembler l'armée, et lui annoncent par l'organe de l'éloquent Aymar de Montheil que les maux qui affligent les chrétiens sont les justes châtiments encourus par les désordres auxquels ils se sont livrés sur les bords de l'Oronte; ils leur rappèlent comment l'Eternel, terrible en sa colère, punit autrefois les mêmes excès dans les mêmes lieux, et ils les engagent à le fléchir par le repentir, les prières et la résignation (1).

Ces discours produisirent un effet miraculeux sur les chrétiens, qui se croyant abandonnés du Tout-puissant, le reconnurent avec transport même dans les fléaux dont il les accablait; ils pensèrent que, puisqu'il les punissait de leurs vices, il les récompenserait de leurs vertus, et ce moyen efficace de faire cesser leur malheur releva leur courage abattu.

---

(1) Guill. Tyr., l. 4 et 5. — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 203.

Le hasard qui leur fit parvenir peu de temps après quelques secours, confirma leur espoir, et les moins vaillants se sentirent remplis d'une vive ardeur.

Tandis qu'ils étaient ainsi disposés, les ennemis les attaquèrent à plusieurs reprises et furent repoussés et défaits (1). C'est dans un de ces combats glorieux que Bouillon fit des exploits incroyables, dont toute la terre a parlé. Quoique les historiens les plus véridiques les ayent affirmés, ils paraîtront toujours fabuleux. On dit que ce prince, après avoir mis en fuite une troupe nombreuse de musulmans, fit un circuit avec célérité et se présenta devant ces infidèles qui, le croyant à leur poursuite et le retrouvant à leur tête, le prirent pour un ange exterminateur qui avec la vitesse de l'éclair portait l'épouvante et la destruction. Ils re-

---

(1) Baldric, l. 3. — Rob. mon., l. 3. — Guib. abbas, l. 7.

culent à l'aspect de cet ennemi dégouttant de leur sang; mais ils sont ramenés sous son inévitable épée, foulés par les flots des derniers soldats qui se croyaient encore pressés par lui (1).

Le duc de Lorraine moissonne d'un bras invincible cette foule abâtardie par la frayeur; tous ceux qu'il frappe tombent morts ou mutilés. Au milieu de ce massacre, un Turc d'une taille élevée et d'une force extraordinaire ose affronter Godefroi, et lui assène un coup de cimeterre qui entame le bouclier du héros et le fait chanceler un instant (2).

Le prince chrétien se redresse furieux et terrible; levant à son tour son glaive, il fend en deux le colosse du musulman (3).

---

(1) Robert. mon., l. 4. — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 211.

(2) Guib. abb., l. 7, c. 11. — Rob. Guill. Tyr., *et alii*. — Le P. Maimb., lieu cité.

(3) Will. Tyr., l. 7, c. 6. — Tudebod., l. 5,

La moitié de ce cadavre ainsi partagé tombe sur l'arène, et l'autre se tient encore à cheval. L'animal effrayé et toujours aiguillonné par les éperons ébranlés s'enfuit vers les portes d'Antioche (1). Muets de surprise et d'horreur, tous les combattants chrétiens et infidèles, se rangent pour laisser passer ce reste de cavalier.

Peu de temps après, la ville fut trahie par l'un de ses citoyens, que la reconnaissance liait secrètement à Boémond, et qui livra à ce prince trois tours dont la garde lui était confiée (2).

Tout dans la prise de cette ville fut sans honneur et sans gloire pour les chrétiens. Introduits dans ses murs par une perfidie, ils se montrèrent inexorables et barbares envers les malheureux habitants qu'ils pas-

---

p. 789. — Albert. Aquens., l. 3, c. 85, p. 238. — Robert. monach., l. 4.

(1) Robert. monach., l. 4, p. 60, et l. 9, p. 75.

(2) Guill. Tyr., l. 5, c. 16, 17, etc.

sèrent au fil de l'épée. Fatigués de pillage et de meurtre, la lassitude fut leur seule pitié (1).

Mais ils ne tardèrent pas à être punis d'avoir oublié les préceptes de la religion et les lois de l'humanité. A peine furent-ils maîtres d'Antioche, dont ils n'avaient pu encore remplir les magasins épuisés, que l'on vit arriver devant cette cité l'armée que le roi de Perse envoyait au secours des Turcs (2).

Si l'on se fie à la respectable autorité de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix, cette armée était forte de six cent mille hommes; elle était commandée par Corbana, prince de Mosul, et sous ce général marchaient en personne les soudans de Damas, d'Alep,

---

(1) Guill. Tyr., *ib.* — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 232. — La prise d'Antioche par les croisés est racontée avec beaucoup d'intérêt dans l'Histoire des Croisades de M. Michaud, t. 1.

(2) Le P. Maimb, t. 1, l. 2, p. 234.

de Samosate, de Jérusalem, et un grand nombre de princes ou émirs (1).

Les croisés devenus assiégés d'assiégeants qu'ils étaient, virent leur triste conquête se changer pour eux en une prison rigoureuse, en un vaste tombeau, où depuis long-temps la faim, la misère et des maux pestilentiels entassaient leurs victimes. Ils partagèrent le sort des malheureux habitants d'Antioche; comme eux affamés et souffrants, ils ressemblèrent bientôt à des spectres et à des fantômes (2).

Plusieurs soldats et même des chefs désertèrent, en se sauvant la nuit par-dessus les murailles; ils parvinrent à Constantinople, où leur effroi se communiqua aux trou-

(1) Il y a sans doute beaucoup d'exagération en ceci, comme en beaucoup d'antres faits. *Voyez* sur le dénombrement de cette armée, Robert. monach., p. 56. — Fulcher. Carnot., p. 392. — Guill. Tyr., l. 6, c. 3, p. 714.

(2) Fleury, t. 13, l. 64, p. 564.

pes que l'empereur Alexis envoyait au secours des croisés (1).

Le découragement devint si grand dans Antioche, que les soldats exténués renoncèrent à se défendre, et pour les envoyer aux postes qui leur étaient assignés, le prince Boémond fut plus d'une fois réduit à mettre le feu aux maisons où ils se retiraient (2).

Dans cette extrémité, et toute considération humaine étant insuffisante pour rendre l'énergie à ces infortunés, on eut recours une seconde fois au merveilleux du christianisme. Deux prêtres marseillais, dont l'imagination fanatique avait contracté sous le beau ciel de la Provence le degré d'inspiration propre à abuser les autres et à

---

(1) Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 361. — Ann. Commenæ. Alex., l. 11.

(2) Guill. Tyr., l. 6. — Le P. Maimbourg, Hist. des Crois., t. 1, l. 2, p. 236. — Gibbon, t. 11, c. 58, p. 362.

s'abuser soi-même, publièrent dans l'armée une révélation miraculeuse.

Selon eux, Jésus-Christ était apparu sous des formes éclatantes de blancheur, et leur avait dit : C'est moi qui me suis retiré d'entre les chrétiens à cause du sang dont ils se sont souillés à leur entrée dans Antioche, et des excès qu'ils ont commis sur une population sans défense. Maintenant que leurs crimes sont suffisamment expiés, je reviens à eux pour les secourir. Voyez au pied de cette colline un tertre couvert d'absinthe, cherchez en cet endroit, et vous trouverez la lance dont les bourreaux m'ont percé le flanc le jour du grand sacrifice : ce fer rendra les chrétiens invincibles (1).

Les chefs et les soldats, pleins de confiance dans cette vision, se portent en foule au lieu indiqué ; on y creuse la terre, et l'on en

---

(1) Guill. Tyr., l. 6, c. 14. — Fleury, Hist. eccl., t. 13, l. 64, p. 664.

retire une lance devant laquelle on se prosterne avec respect (1).

Les princes voulant mettre à profit ce nouvel enthousiasme, députèrent l'ermite Pierre à Corbana pour lui proposer le combat d'homme à homme, ou la bataille générale. Le prince de Mosul, qui savait que la famine et la peste le servaient à Antioche, refusa d'accéder à ces propositions, et voulut attendre que l'extrême misère amenât les chrétiens à ses pieds (2).

Son refus ayant été rapporté, les princes ordonnèrent aux soldats de préparer leurs armes pour le lendemain (3).

---

(1) Cet événement est raconté avec beaucoup de détail par le P. Maimbourg; par M. de Guignes, t. 2, part. 2, p. 9. *Voyez* aussi l'Hist. crit. des Superstit. de Lebrun, t. 2, l. 5, ch. 3.

(2) La réponse que Corbana ou Kerbana fit à l'envoyé des Francs, fut celle-ci: *Non evasuri estis nisi per gladium.* (Abulpharage, Dynast., p. 242.)

(3) Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 241.

La bataille d'Antioche est peut-être l'évènement le plus curieux, le plus extraordinaire et le plus poétique de toute l'histoire des croisades. Les miracles, les dévotions, le fanatisme et toutes les pompes religieuses mêlées aux préparatifs, à l'appareil et aux efforts militaires ; d'habiles manœuvres et des circonstances singulières donnent à ce fait important un air grave, solennel et merveilleux, qui le classe parmi les éléments les plus épiques.

La nuit que devait suivre le jour de la bataille, les chrétiens, chefs et soldats, reçurent avec ferveur les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie (1) ; dès l'aurore, l'armée, dont plus de la moitié avait péri depuis le siège, se forma en six bataillons. C'était un spectacle héroïque et attendrissant que de voir le courage, l'espoir, la fierté, se peindre sur les traits de ces guer-

(1) Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 241.

riers exténués, pâles, débiles et mourants, qui, les armes à la main, allaient gaîment braver des périls capables d'effrayer les plus robustes (1).

Le premier bataillon était commandé par Hugues-le-Grand. Affaibli par une fièvre brûlante, ce prince semblait ne pouvoir se soutenir qu'à peine; mais c'est en vain que ses amis et ses vassaux l'avaient conjuré de rester dans la couche, où le retenaient ses souffrances. *Non, non,* s'était-il écrié, *je n'attendrai pas dans un lâche repos une mort ignominieuse; c'est parmi vous, chers et vaillants compagnons, que je veux aujourd'hui mourir glorieusement pour Jésus-Christ* (2).

Le second bataillon était commandé par Godefroi de Bouillon; le troisième par Robert, duc de Normandie; le quatrième par

(1) Le moine Robert, Baldric, Foucher de Chartres, et autres, aux lieux cités.

(2) Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 244.

Aymar de Monteil, le cinquième par Tancrède. Ce héros parfait que le Tasse a peint fidèlement, d'après l'histoire, réunissait la valeur, la grandeur d'âme, la modestie, la constance et la sensibilité des vrais chevaliers. Au fort de la mêlée, il faisait jurer à ses écuyers de garder le silence sur ses propres exploits (1).

Le prince Bohémond commandait le dernier corps de l'armée chrétienne.

A la suite des guerriers le clergé sortit de la ville, et se rangea sous les murs (2). Les lévites portant les croix, les flambeaux, les bannières et les urnes flottantes des parfums, bénissaient au loin l'armée, chantaient alternativement des cantiques de triomphe, et murmuraient tristement les prières des morts (3). A ces voix mélancoliques, à ces

---

(1) Raoul de Caen, *Gesta Tancredi.* — Radulph., Cadom., c. 53.

(2) Robert. monach., *ib.*

(3) Robert. monach., *ib.* — Raimond d'Agiles.

accents funèbres, d'autres prêtres placés sur les remparts, les pieds nus et des cordes pour ceintures, répondaient par des chants non moins lugubres. Les femmes et les enfants mêlaient aux pieux concerts de l'église, des cris, des adieux, des exhortations (1). Ces bruits confus allaient avec l'odeur de l'encens, jusqu'aux soldats qui croyaient entendre les plaintes de la patrie absente, et les soupirs de la religion qui se recommandait à leur vaillance.

A peine les troupes eurent-elles défilé par la porte du pont, qu'une légère ondée tomba du ciel azuré. Les chrétiens brûlants et desséchés par la rigoureuse abstinence qui les minait lentement, se sentirent tout-à-coup rafraîchis et ranimés par la douce rosée (2). Ils regardent cette manne limpide comme une onction dont l'Eternel fortifie

---

(1) Rob., *ib.* — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 248.

(2) Le P. Maimb., lieu cité, p. 245.

ceux qu'il protège. Dans la persuasion d'un miracle, ils crient tous ensemble, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*.

Surpris de leurs accents retentissants et sonores, eux qui depuis long-temps n'avaient qu'une voix éteinte, ils croyent encore sentir l'influence d'un second miracle, et leur ferveur religieuse redouble et s'élève jusqu'au délire (1).

L'armée se rangeait en bataille du côté de l'occident, et le prince de Mosul n'avait pas encore donné ses ordres. Il était persuadé que dans l'état où se trouvaient les chrétiens, ils ne pouvaient rien entreprendre. Ce général jouait aux échecs dans sa tente aussi vaste qu'un palais (2), quand on lui

(1) Le P. Maimb., l. cité.

(2) Selon les historiens des croisades, cette tente merveilleuse était décorée de tout le faste oriental; elle pouvait contenir deux mille personnes. Trois mille hommes, complètement couverts, ainsi que leurs chevaux, d'une brillante armure d'acier, veil-

annonça les dispositions des croisés. Alors il se leva nonchalamment, et avec un sourire ironique, il ordonna à Soliman, à Karieth et aux soudans de Damas et d'Alep de tourner derrière la montagne avec leur cavalerie, pour surprendre et investir l'ennemi.

Ayant vu de plus près la contenance des chrétiens, il songea sérieusement à repousser leur attaque. Le souvenir de la prédiction que lui avait faite une sybille de l'Orient revint même alors à sa pensée et le remplit d'une secrète frayeur. Il confia au soudan de Jérusalem la droite de son armée, qui s'étendit jusques sur les hauteurs voisines; il fit manœuvrer dans la plaine le centre et la gauche, commandés par Buldagis, fils d'Accien, et par Balduc, soudan de Samosate : ces deux princes désiraient depuis long-temps une bataille,

---

laient nuit et jour à l'entour. *Voy.* Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 358.

pour venger, sur les chrétiens abhorrés, l'un la mort de son père massacré dans Antioche, et l'autre la conquête de ses propres États (1).

Après avoir donné ses ordres, Corbana se retira avec un corps de réserve sur une éminence voisine, d'où ses regards planaient sur toutes les évolutions.

Les deux armées s'ébranlent; celle des musulmans pousse ses hurlements ordinaires, s'étend en demi-cercle, afin d'envelopper les croisés, et lance des flèches en si grand nombre que, selon un historien, la lumière du jour en fut quelques instants obscurcie (2).

Le vol de ces flèches est émoussé par le vent qui souffle contre les Turcomans, et qui au contraire donne des ailes aux

---

(1) Guill. Tyr., l. 7. — Albert. Aquens., *ib.* — Le P. Maimb, t. 1, l. 2, p. 250.

(2) Le P. Maimb., lieu *cité*, p. 251 et 252.

traits décochés par les chrétiens : circonstance que ceux-ci prirent encore pour un miracle (1).

Avant que les ennemis puissent tendre de nouveau leurs arcs, nos guerriers marchent à eux le bouclier sur le sein, la lance en arrêt. Hugues-le-Grand est à leur tête; il franchit à grands pas la distance qui sépare les deux camps. Sa démarche est libre et fière, une force miraculeuse communique à tous ses membres la souplesse et l'agilité. Son visage rayonne d'un céleste éclat, et les brises de la Syrie soufflent dans sa chevelure aux longs anneaux (2). Est-ce bien lui qui ce matin encore, décoloré et flétri par de longues douleurs, pouvait à peine arracher un soupir de sa poitrine oppressée? Héros chrétien! que ta convalescence est prompte et sublime! que le bras qui te soutient est puissant!

---

(1) Rob. *monach.*, *ib.*

(2) Rob. *monach.*, *ib.*

Le duc de Normandie, Robert de Flandres, le comte de Haynaut et Anselme de Ribemont, que plus tard un ange vint chercher pour le mener au ciel (1), guident leurs cohortes sur les pas de Hugues-le-Grand, et à coups de lance ils entament les épais bataillons du prince de Mosul. Les soldats du Béarn, du Languedoc, de la Provence et de l'Espagne, jètent leurs frondes et leurs arbalètes, tirent l'épée et s'élancent, à l'exemple de leurs compagnons, dans les tourbillons de la bataille. Raymond n'est point à leur tête; cet auguste vieillard est resté mourant dans les murs d'Antioche, se plaignant de son repos plus que de ses souffrances. Vingt chefs expérimentés remplacent à peine le Nestor de Toulouse (2).

---

(1) *Voyez* ce fait raconté avec détail dans le P. Maimbourg, t. 1, l. 2, p. 279.

(2) Alb. *Aquens.*, *ib.*

Tandis que le centre de l'armée ennemie résistait mal au choc de tant de hardis cavaliers, la droite pliait sous l'effort de Godefroi, près de qui combattaient Eustache son frère, les comtes de Saint-Paul et de Toul, Beaudouin du Bourg, Renaud de Beauvais, Valon de Chaumont, Erard du Puiset, et toi, vaillant et beau Tancrède ! quelle femme n'eût point eu le cœur d'Herminie, en te voyant fier, intrépide et généreux, devenir tour-à-tour l'amour et l'effroi des peuples (1)?

Cependant un soldat haletant se rend auprès de Hugues-le-Grand et de Godefroi, pour leur apprendre le danger qui menace l'aile gauche des chrétiens où combattait Bohémond.

Le corps des orientaux, que commandaient Karieth, Soliman et les soudans de Damas et d'Alep, ayant fait le tour de la montagne, débouchait dans la plaine pour

(1) Raoul de Caen, *Gesta Tancredi.*

y cerner les chrétiens. Ce secours important doublant l'aile des Sarrasins qui se trouvaient à force égale, les rendit tout-à-coup formidables. Bohémond, en cette occasion, fit des efforts plus qu'humains, et peut-être eût-il balancé le nombre par la bravoure, sans un stratagème imprévu.

Soliman ayant remarqué beaucoup de joncs flétris dans la plaine, y fit lancer des torches allumées. Alors une épaisse fumée, poussée par le vent contre le prince de Tarente, lui dérobe la vue de ses ennemis. Ceux-ci lancent leurs traits et jètent le désordre et la confusion parmi la cavalerie de Bohémond. Profitant de ce tumulte, Karieth, le plus fort de toute l'armée des Turcomans, se lance à travers les tourbillons de flamme, et bientôt le sang ruissèle sur son large cimeterre (1).

---

(1) Robert. monach., *ib.* — Le P. Maimbourg, t. 1, l. 2, p. 254 et suiv.

Ce chef, par sa taille gigantesque et sa voix tonnante, se faisait remarquer des siens qu'il échauffait de son exemple et de ses discours. Plus de deux cents chrétiens étaient déjà tombés sous son bras, et le reste reculait devant lui, lorsque Hugues-le-Grand vole au secours du fils de Guiscard. Pour premier exploit, ce digne frère du roi des Français perce Karieth de sa lance, une nuée de flèches empoisonnées l'environne; celui qui portait son étendard expire à ses côtés (1). Hugues saisit ce précieux dépôt; d'une main il le brandit avec force, de l'autre il frappe, il tue, il enfonce des rangs entiers. Godefroi et Tancrède accourent, et ce renfort achève de disperser l'aile gauche de Corbana (2).

Les vainqueurs revenant au centre et à la droite de l'armée, où leur absence avait

---

(1) Robert. *monach.*, *ib.*

(2) Robert. *monach.*, *ib.* — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 258.

secouru les ennemis, leur rapportent le danger et l'épouvante (1).

Au même instant, les chrétiens (soit que leur imagination ne fût occupée que de miracles, soit que sur les monts voisins, des guerriers dont l'armure étincelait aux derniers feux du jour, leur parurent resplendissants de lumière et armés de lances flamboyantes), les chrétiens s'écrièrent que des légions célestes venaient combattre avec eux (2). Ce bruit circula rapidement, Aymar de Monteil le confirma dans son éloquent enthousiasme, et dit qu'il voyait les milices des séraphins, conduites par les saints martyrs Maurice, Georges et Démétrius (3). Les croisés se réputant invulnérables, se jouent des plus grands périls. L'armée de Corbana s'ébranle et

---

(1) Le P. Maimb., *ib.*

(2) *Albert. Aquens.*, *ib.* — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 259. — Gibbon, t. 11, ch. 58, p. 366.

(3) Le P. Maimb., *ib.*

s'enfuit ; ce chef aussi lâche qu'orgueilleux, montre le premier à ses soldats la route du déshonneur (1).

Des bataillons entiers se noyent dans l'Oronte, d'autres baisent la terre devant le vainqueur et implorent sa clémence. Les chrétiens, las de carnage, dédaignent de poursuivre le reste de cette armée effrayée ; ils se contentent de leur avoir tué cent mille cavaliers et un grand nombre de fantassins qu'on ne prit pas la peine de compter.

Tancrède seul, pour qui l'heure du repos n'est pas encore venue, suit les traces sanglantes des Sarrasins pendant l'espace de deux lieues, et revient entre la double haie des cadavres qu'il a faits (2).

Le lendemain, les chrétiens, aux pre-

---

(1) Albert. Aquens., *ib.*

(2) Raoul de Caen, *Gesta Tancredi.* — Robert. monach., *ib.*

miers rayons du jour, contemplent les richesses que leur prodiguait la victoire; un camp rempli des plus précieux trésors de l'Orient, rendit les chefs et les soldats plus opulents qu'ils n'étaient lorsque pour le voyage d'outre-mer ils quittèrent leur pays, chargés du prix de leurs patrimoines et des brillants trousseaux qu'avaient préparés leur familles attentives.

De superbes vêtements, des provisions abondantes, réparèrent en quelques instants les maux de la faim et de la nudité. Cette armée sortie des murs d'Antioche, exténuée et couverte de lambeaux, rentra vêtue de pourpre et d'or, menant à sa suite des coursiers pompeusement enharnachés, des dépouilles inappréciables, des trophées où flottaient les enseignes des Perses, des Turcs et des Arabes. Toutes les trompettes sonnèrent à-la-fois pendant la marche triomphale, et les lévites changeant leurs chants funèbres en des cantiques d'allégresse,

jetaient sur les pas des héros des palmes et des fleurs (1).

Quelque temps après cette victoire, presque tous les gouvernements de Syrie envoyèrent des tributs aux chrétiens, et sollicitèrent leur alliance et leur protection (2).

L'armée s'achemine vers Jérusalem; elle passe près du mont Liban et foule le territoire de Sidon et de Tyr. Elle est assaillie, près du fleuve Eleuctère, par des serpents sans nombre, dont le venin était mortel (3). Elle traverse ensuite les belles campagnes de Ptolémaïs, cotoye le Carmel et l'étang de Césarée, franchit les plaines voisines

(1) Rob. *monach.*, *ib.* — Le P. Maimb., t. 1, l. 2, p. 262.

(2) Baldric, l. 4. — Le P. Maimbourg, t. 1, l. 2, p. 277.

(3) *Albert. Aquens.*, l. 5, c. 40.

d'Ephraïm et de Diospolis et s'empare de Rama, où naquit le prophète Samuel (1).

Les croisés arrivent enfin à Emmaüs; de ses hauteurs, ils découvrent les tours de Jérusalem, et toute l'armée s'écrie avec transport : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Les chrétiens attendris, inclinent avec respect leurs bannières devant la cité sainte; ils baissent leurs lances, s'agenouillent et se découvrent la tête, et ces guerriers poudreux et sanglants ne sont plus que de pieux pélerins (2).

---

(1) *Voyez* sur leur marche, Maundrell, Voyage d'Alep à Jérus., p. 11-67. — D'Anv., Mém. sur Jérus., p. 27.

(2) Albert. Aquens., l. 5, c. 45. — Le Tasse peint admirablement l'émotion des Chrétiens à la vue de Jérusalem : « A la joie qu'inspira cette première » vue, succède tout-à-coup une tristesse profonde, » mêlée de crainte et de respect. A peine ils osent » lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit » pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli,

C'est ici que le Tasse commence ses récits immortels. Qui oserait raconter les faits que le poète de Sorente a célébrés !

» où triomphant il reprit sa dépouille mortelle. De » faibles accents, des paroles sourdes, entrecoupées » de sanglots, de soupirs, de larmes, expriment la » douleur et la joie mêlée et confondue. L'air frémit » et murmure. Ainsi dans l'épaisseur des forêts, » le vent souffle et résonne à travers le feuillage, » l'onde siffle, gronde et mugit. Les pieds nus, à » l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers So- » lime : tous ont dépouillé l'or et la soie, tous ont » quitté leurs casques et leurs panaches; leurs cœurs » humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil et les » vaines pensées. Les joues baignées des pleurs que » la piété leur fait répandre, ils s'accusent encore » de ne pas en verser. » (*Gierus. liberat. cant. terzo*. Trad. des Stances 5, 6 et 7).

VINGT-SIXIÈME RÉCIT.

DES ARMOIRIES.

Les armoiries doivent leur naissance aux tournois et aux carrousels (1). C'est au milieu de ces fêtes militaires et galantes, où le désir de vaincre et de plaire faisait palpiter les cœurs; où le luxe des parures, le bruit des fanfares et la présence des femmes, rehaussaient l'éclat du triomphe; c'est là qu'il faut chercher l'origine des devises,

(1) Et aux croisades, ainsi que je le dirai plus bas. Il y a une foule d'opinions contraires sur l'origine des armoiries; on peut consulter, à cet égard, Favyn, Théâtre d'honn. et de chev. — Sicile le Hérault, préface de son livre du Blason des couleurs. — Le P. Menestrier, Fauchet, Blondel, Du Tillet, Spelman, Duchesne, etc.

des couleurs, et des figures héraldiques, dont furent blasonnés les écussons des nobles familles françaises (1).

Il est vrai cependant que bien avant nos siècles de chevalerie, on connaissait les symboles et les décorations (2).

Les hommes ayant toujours eu la prétention de se faire distinguer entre leurs semblables, ont de temps immémorial adopté quelques marques extérieures pour manifester à tous les yeux leur élévation et leur puissance (3).

Une vanité frivole ne fut point l'unique motif de ces signes honorifiques. Souvent, ils étaient les justes récompenses du mérite, ou le prestige utile qui répondait aux grands des respects du peuple. Plus souvent encore ils servaient de points de reconnaissance

---

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Armoiries, c. 4, p. 66 et 67.

(2) Spelman, *in Apolog.*

(3) Le P. Menestrier, *ib.*, ch. 2.

et de ralliement, sans lesquels les adversaires entre eux, et les chefs, avec leurs guerriers, se fussent aisément confondus au milieu d'une lice tumultueuse, ou d'un champ de bataille, à une époque où l'on n'avait pas encore imaginé les uniformes (1), et où l'armure cachait même les traits du visage.

L'antiquité employait souvent ces marques distinctives. Les Egyptiens, peuple singulièrement mystérieux en toutes choses, couvrirent d'hiéroglyphes leurs temples, leurs palais, et leurs tombeaux (2). Dans leurs campements aux bords du Nil et du Jourdain, les Hébreux reconnaissaient leurs

(1) Le P. Menest., Orig. des Arm., ch. 4, p. 108.

(2) On trouve des traces de ces figures symboliques du temps d'Osiris : selon Diodore de Sicile, les deux fils de ce roi, Anubis et Macedon, portaient des marques distinctives; mais c'est à tort que Bara considère ces marques comme des armoiries. *Voy.* sur ces prétendues armoiries des Egyptiens, *Diod. Sicul.*, l. 1, c. 62.

douze tribus à des images convenues (1); les Assyriens peignaient une colombe dans leurs étendards, parce que cet oiseau dans leur langage avait le nom de *Sémiramis* (2). Un aigle d'or se déployait sur le bouclier des Mèdes et des Persans (3); les Athéniens avaient sur leur monnaie un hibou, et les Carthaginois la tête d'un coursier (4).

Dans les temps héroïques et fabuleux, où l'on voit bien que les muses ont tenu la plume de l'histoire, on trouve mille exemples de ces images allégoriques. Euripide en décore les boucliers des sept chefs qui combattent devant Thèbes (5); Valérius les prodigue aux Argonautes (6), et Homère,

---

(1) Prado, *Comment. in Vision.*, Ezéch., part. 2.

(2) *Diod. Sicul.*, *l.* 3, *Antiq.*, c. 5.

(3) Philostrate (*in Themist.*), Xénophon (*l.* 1, *Hist.*) et Quinte-Curce, attribuent le premier usage des armoiries aux Mèdes et aux Persans.

(4) Beneton, Traité des Marques nat., p. 17.

(5) Eurip., Tragéd. des sept Chefs devant Thèbes.

(6) Valer. Flacc. Argon.

ce grand aïeul de tous les poètes, Homère auquel rien d'ingénieux n'est échappé, a tellement multiplié les emblêmes sur les armes de ses héros, que plusieurs auteurs ont pensé que le blason fut inventé pendant le siège de Troie (1). Quant aux Romains, comment auraient-ils méconnu les emblêmes? Ils les voyaient de toutes parts au Capitole, sur les boucliers et les drapeaux des peuples vaincus. Leurs légions arboraient divers symboles. On remarque autour des colonnes Trajane et Antonine et sur l'arc de triomphe érigé en l'honneur des Marius, près de la ville d'Orange (2),

---

(1) Hom., Iliad., l. 2. — *Æneid.*, l. 7. — Pline, Hist. nat., l. 35, c. 3. — *Voy.* encore sur les symboles des anciens, Hérodote, Pausanias, le scholiaste d'Aristophane, le Père Petra Sancta, Jean Le Maire de Belge, etc.

(2) Beneton de Morange, Traité des Marques nat., t. uniq., p. 12 et 13.

des soldats dont les armures sont chamarrées de traits particuliers (1).

Mais de toutes ces pratiques de l'antiquité, on ne doit pas conclure qu'elle ait connu les armoiries (2). Les marques militaires qu'elle employait ou comme signaux, ou comme simples ornements, n'étaient point des preuves invariables de noblesse et d'honneur, des titres héréditaires exclusivement affectés par le prince à telle ou telle maison (3).

---

(1) *Voy.* sur les marques symboliques des Romains, que le Père Monet (Origin. des Armoiries à la gauloise, p. 7) regarde comme les inventeurs des armoiries, la Notice de l'Empire romain, avec les notes de Pancirol. — *Sueton.*, *in Calig.* — *Agrip.*, *de Vanit. scient.*

(2) Les armoiries ne sont pas antérieures aux croisades. *Voyez*, à cet égard, la Héraldique de Gatterer, et Muratori, Dissert., t. 9.

(3) Il fallait être autorisé par le roi pour porter des armoiries, et elles étaient des marques de noblesse et des propriétés héréditaires. *Voyez*, à cet

Les armoiries considérées sous ce point de vue moral et politique, sont une moderne institution (1), à laquelle ont plus ou

---

égard, Favyn, t. 1, liv. 1, ch. 1, p. 3, in-4° — Ordonn. d'Orléans et de Blois. — La Déclaration du 23 août 1598. — Les Edits de juin 1615, de janvier 1634, décembre 1756, de mars 1706, etc. — Loiseau, Traité des Ordres. — De la Roque, ch. 27, p. 90. — Aujourd'hui les armoiries sont au pillage.

(1) Quelques auteurs, tout en faisant des armoiries une institution moderne, se sont encore égarés en des opinions erronées. Spelman croit que les Saxons et les Danois les ont apportées du Nord; d'autres regardent Charlemagne comme leur inventeur. (*Cassan. Catalog. glor. mund.*) — On ne peut nier cependant que les peuples barbares du moyen âge n'ayent fait usage des symboles : les Goths portaient un lion (Favyn, ch. 1, p. 17); les Bourguignons et les Français portaient également un lion (Paradin, Hist. de Bourgog.; Velly, t. 2, p. 465); les Danois en portaient trois (Favyn, lieu cité). — Les Cimbres avaient pour enseigne un taureau (*Plutarch., in Vitâ Marii*); les Alains, un chat; les Saxons, un cheval (*Agrip., de Vanit. scient., c.* 9). — Beneton, Comment. sur les Enseignes, p. 50.

moins contribué tous les peuples de l'Europe, et surtout les Arabes de l'Espagne, les Allemands et les Français (1).

On ne peut contester aux Arabes mille inventions chevaleresques et galantes (2); comme ils excellaient à manier les coursiers avec adresse, ils associaient à leurs amusements guerriers ces animaux belliqueux, sensibles à la gloire de l'homme, et dignes de la partager.

Les Arabes étaient divisés en tribus et en factions; les Abencerages, les Zegris, les Almorades et les Vanégas, se distinguèrent dans leurs sanglantes rivalités par des livrées et des emblêmes particuliers; aux

---

(1) *Schubart.*, *De Ludis equestribus*.—Le P. Menestrier, Orig. des Armoiries.

(2) Ginès Perès del Hita, dans les guerres civiles des Abencerages et des Zegris. — Marigny, Hist. des Arabes. — Florian, Précis hist. sur les Maures, en tête de Gonzalve de Cordoue. — Colmenar, Délices de l'Espagne.

couleurs de la haine, l'amour venait aussi mêler ses douces images (1); il traçait sur les baudriers et les turbans du Maure des chiffres enlacés, des nœuds, des devises et tous les indices d'un servage amoureux. Aucun peuple n'était plus brave et plus voluptueux que les Orientaux, dont la destinée fut aussi brillante que rapide. Leurs jeux de bagues et leurs carrousels, dans les cirques de Grenade, de Cordoue; leurs sérénades, les roulements de l'altambor et les chants d'amour, sous les voûtes parfumées de l'Alhambra et des tours vermeilles, et dans les bosquets du Génélalif, tout en eux séduit l'imagination (2).

Mais quand on pense que plus d'une fois leurs jeux furent troublés par le poignard;

---

(1) Ginès Perès, lieu cité. — Florian, lieu cité. Beneton, Traité des Marques nation., p. 220, 221 et suiv.

(2) Le Romancero général.—Chénier, Recherch. hist. sur les Maures.—Duperron, Voyage d'Espagne, t. 1.

que souvent rendus à leur barbare origine par une passion irrésistible et fougueuse, ils montraient tout-à-coup au milieu des fêtes les sombres regards de l'Africain, et poussaient le cri du sauvage enfant des déserts; on sent bien que les tournois, si fameux par la courtoisie et la loyauté, eurent en Europe d'autres instituteurs que les Maures (1).

Quelques auteurs ont réclamé, pour les peuples de la Germanie, l'honneur d'en avoir donné les premières leçons (2); il est certain que les Allemands eurent, dès le règne de Henri l'Oiseleur (3), de grandes parades équestres, où ils venaient couverts

---

(1) Marigny, Hist. des Arabes, t. 2. — Cardonne, Hist. d'Afriq., l. 2 et 3. — Chénier, Rech. hist. sur les Maures, t. 2 et 3. — Ginès Perès et Florian, lieux cités.

(2) Schubart., *de Ludis equestribus.*

(3) Le P. Menestrier, Origin. des Armoiries. — Schubart., *de Ludis equestribus.*

de pavois et de cottes d'armes, bigarrés de plusieurs couleurs appliquées en cercles, en ovales, en losanges (1).

Mais il paraît que les Allemands qui, par un mélange incompréhensible, unissent la simplicité patriarcale aux plus vétilleuses prétentions de la naissance, n'ont fréquenté originairement les tournois que pour y faire constater d'une manière publique les preuves de leur noblesse et le nombre de leurs quartiers. Les tournois pour les Allemands n'étaient donc que des revues périodiques, où la grave étiquette et l'ostentation des

---

(1) Le P. Menestrier, c. 5, p. 112. — G. Schub., *de Ludis equestribus*.

(2) Voilà pourquoi parmi eux les héraults du camp allaient en avant de la barrière reconnaître les titres de ceux qui se présentaient, et venaient ensuite les proclamer à son de trompe; c'est même de cet usage que nous est venu le nom de *Blasen*, qui, en allemand, signifie donner du cor. *Voy*. Favyn, l. 2, ch. 13, p. 439.

anciennes familles étalait une pompe moins agréable que fastidieuse.

A qui donc était-il réservé de donner l'exemple de ces triomphes sans carnage, de ces rivalités sans haine, de ces honneurs sans vanité; en un mot, de ces tournois célèbres, où l'aimable désir exaltait les esprits, où le plus brave était le plus noble, où le plus fidèle était le plus heureux, où les chansons du troubadour se mariaient à ces mots chéris : *Gloire aux fils des preux, ma maîtresse et mon Dieu? — Amour et respect aux dames* (1)? Eh! quel autre devait ouvrir le premier la barrière de ces tournois, et porter dans la lice l'écu chargé

(1) Les Français sont considérés comme les inventeurs des tournois : les historiens étrangers n'ont pu leur contester cet honneur. *Voyez*, à cet égard, Nicephore Gregoras, l. 10. — Du Cange, dissert. 6 sur Joinville. — Favyn, Theâtre d'honn., ch. 10. — M. Heeren, Essai sur les Croisades, trad. de l'allem. par Ch. Villers, p. 120, in-8°, 1808.

d'armoiries ? Quel autre, si ce n'est celui qu'on vit descendre dans l'arène des lions pour y saisir le gant et la fleur qu'une femme y laissait tomber ; celui qui le matin soupire aux pieds de sa mie, ou chante et badine à ses côtés aussi folâtre qu'un page, et qui le soir à l'appel de l'airain guerrier revêt une chlamyde vingt fois ensanglantée, s'élance affamé d'aventures, dans la carrière hérissée de fer, ou sur les créneaux foudroyants dont il arrache l'étendard ennemi? Quel autre enfin, si ce n'est celui qui d'une main terrasse son adversaire, et de l'autre le relève avec générosité (1)?

N'est-ce point en effet sous des traits semblables que toutes les chroniques nous peignent les chevaliers français ? Ces derniers furent donc les véritables héros des tournois, et par conséquent, ils durent plus que tous les autres participer à la compo-

---

(1) OEuv. de Brantôme, et *l'Honneur français.*

sition des armoiries, qui sont les descriptions pittoresques de tout ce qui concerne la chevalerie et les tournois (1).

Une femme célèbre, mais qu'on n'accusera point de favoriser exclusivement les Français dans ses écrits spirituels, a dit en parlant de la chevalerie (2) : « C'est dans le » Nord que la chevalerie a pris naissance, » mais c'est dans le midi de la France qu'elle » s'est embellie par le charme de la poésie » et de l'amour. Les Germains avaient de » tout temps respecté les femmes, mais ce

(1) Tous les auteurs s'accordent à reconnaître les Français comme les inventeurs de la science du blason, et comme ceux qui en ont enseigné les règles et le langage à tous les autres peuples d'Europe : Spener, Traité des Armoiries de la maison de Saxe, préf. — Le P. Menestr., Orig. des Arm., ch. 5, p. 115.

(2) Mme la baronne de Staël, De l'Allemagne, t. 1, p. 41, ch. 4.

» furent les Français qui cherchèrent à leur » plaire ; les Allemands avaient aussi leurs » chanteurs d'amour, mais rien ne peut être » comparé à nos Trouvères et à nos Trou- » badours, et c'était peut-être dans cette » source que nous devions puiser une litté- » rature vraiment nationale. L'esprit de la » mythologie du Nord avait beaucoup plus » de rapport que le paganisme des anciens » Gaulois avec le christianisme, et néan- » moins il n'est point de pays où les chré- » tiens ayent été de plus nobles chevaliers, » et les chevaliers de meilleurs chrétiens, » qu'en France ».

On l'a déjà vu peut-être plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage : les parties de notre histoire qu'on croit les moins propres aux beaux-arts, ont cependant à leur présenter un tribut qu'ils doivent s'empresser d'accueillir ; ainsi, par exemple, quand le blason ne semble qu'un amas de locutions vieillies et de termes inintelligi-

bles (1); que les figures qui occupent les écussons de la noblesse, n'offrent au premier coup-d'œil que des traits bizarres et confus ; l'histoire, analysant sans effort les éléments de l'art héraldique, trouve dans ses couleurs, ses devises, et surtout ses emblêmes, un sens curieux, des origines piquantes, où le poète et l'artiste trouveront pour leurs ouvrages des détails et des accessoires qu'ils sauront apprécier.

Les armoiries étaient peintes ordinairement sur l'écu ou bouclier ; on n'y admettait que six couleurs (2) ; les deux premières

---

(1) Aussitôt maint esprit fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de cimier et d'écart,
De pal, de contrepal, de lambel et de face,
Et tout ce que Ségoing dans son Mercure entasse.

Boileau, *Satire V.*

(2) Quatre de ces couleurs étaient employées dans les jeux du cirque, d'où l'on prétend que nous les avons empruntées. *Voyez*, à ce sujet : Sueton., *in Domit.* — Pancirol., *in Notit. imp.*, c. 27 et 39.

étaient le jaune et le blanc (1), et ici le blason en ne désignant ces deux couleurs que sous les noms d'or et d'argent, se trouve d'accord avec la poésie descriptive qui convertit en ces nobles métaux les objets dont les teintes sont jaunes ou blanches. Nos versificateurs aiment à placer dans leurs hémistiches, le lys au front d'argent, le cygne au plumage argenté, l'argent des flots, l'or des moissons, la jonquille dorée (2), etc. Mais ces épithètes prodiguées jusqu'à satiété, et que d'ailleurs le goût semble exclure des simples descriptions champêtres, n'auraient plus rien au con-

(1) On n'appelait ces deux couleurs que *les métaux :* le P. Menestr., Orig. des Armoiries, ch. 17, p. 352. — Outre ces quatre couleurs, on employait aussi deux fourrures, l'hermine et le vair. Sur quoi, *voy*. Upton., *De militari Officio*. — Le P. Menest., ch. 19, etc.

(2) Quoique M. Delille ne soit pas exempt de cet abus, il le censure avec beaucoup de grâce dans ses Géorgiques françaises.

traire que de juste et de naturel, appliquées à la peinture des armoiries, puisque ces brillantes dénominations sont consacrées par le langage sacramentel de l'art héraldique; les autres couleurs étaient le bleu ou l'azur (1), le vert ou le sinople (2), le rouge que les hérauts d'armes appelaient cinabre ou riche couleur (3) ou *gueules*. Il faut convenir que ce dernier nom est moins poétique en France qu'en Arabie, où il signifie une rose (4); la dernière couleur était le noire ou *sable* (5).

---

(1) Le bleu se nomme *azur*, chez les Arabes; nouvelle preuve de l'influence des croisades sur les armoiries. Bochart, *Phalæg.*, l. 11, c. 12.

(2) Le P. Menestr., Orig. des Arm., ch. 4.

(3) Favin, Théât. d'honn. et de chev., t. 1, l. 1, ch. 1, p. 12.

(4) *Gul* signifie une rose, en arabe. *Voyez* cependant d'autres étymologies du mot *gueules* : Nicot, Diction. — Ménage, Origin. — L'Arbre des Batailles, ch. 165, liv. 5, p. 528.

(5) *Alciat. Embl.*, 117.

Quelques auteurs ont donné des significations à chacune de ces couleurs ; selon eux l'or était l'emblême de la foi, de la richesse, de la force et de la constance (1) ; l'argent était celui de l'innocence et de la pureté (2) ; le rouge indiquait la vaillance, l'audace et la générosité ; l'azur peignait la beauté, la curiosité, la bonne renommée (3) ; le vert signifiait amour, espérance, jeunesse, grâce et volupté (4) ; le noir désignait le deuil et la tristesse (5). Nos anciens romanciers, qui font souvent un tableau fidèle des usages et des mœurs, avaient-ils à peindre l'inquiétude et le trouble d'un jeune amant, mélangaient son écharpe

---

(1) Segoing, Mercure armorial, 1re part., p. 13, in-4°.

(2) Segoing, Merc. arm., p. 13 et 14.

(3) Segoing, *ib.*

(4) Segoing, *ib.*

(5) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 4, p. 81.

de rouge et de violet. Parlaient-ils d'un héros que la gloire arrachait à l'amour? ils teignaient sa cotte maille d'un gris roussâtre, pour imiter le sang et la poussière. Les fleurs avaient même en ce temps-là un langage allégorique (1); le paladin qui prêt à partir, requérait le doux souvenir et l'amoureuse merci, prenait un chapel de cerisier et de giroflée de Mahon; et sa belle pour lui apprendre la victoire qu'il avait remportée sur son cœur, paraissait aux fenêtres de la tourelle avec le verd de l'épine blanche lié de rubans incarnats, ce qui signifiait *espérance* et *amour*. Si plus timide, elle n'osait

(1) *Voyez* les Romans et les Fabliaux des 12e et 13e siècles.— M. Roquefort, Etat de la Poésie franç. aux 12e et 13e siècles, à la fin. — Ce langage des fleurs est encore en usage chez quelques peuples de la Turquie, de l'Inde et de l'Amérique. *Voy*. Lady Montagüe, Lettres comp. — Hammer, dans les *Fundgruben des Orient.*, n. 1. — Bernardin de Saint-Pierre, en sa Chaumière indienne.

découvrir la force de sa passion, elle se couronnait de roses blanches, ce qui voulait dire seulement *je vous aime.* Si plus craintive encore, elle ne voulait donner à son ami qu'un léger espoir, elle mêlait à sa chevelure quelques blanches marguerites, et c'était simplement répondre *j'y penserai.* Si elle avait à se plaindre de son chevalier, elle portait un bouquet de basilic ; si elle n'avait pour lui que de l'estime, elle respirait l'odeur du réséda ; et si elle n'éprouvait aucun sentiment, la triste fleur du pissenlit lui disait de porter ailleurs ses soupirs (1). Les interprétations des couleurs ne sont point reçues dans le blason ; ces couleurs ne servaient qu'à enluminer les emblêmes qui seuls avaient des significations (2).

---

(1) Ces usages pouvaient nous venir des Arabes. *Voyez* Beneton, Traité des Marques nationales, p. 216.

(2) Quelques auteurs ont cru voir dans ces armoiries un abrégé de l'univers. Le blanc et le jaune

L'écu ou cadre des armoiries, était quelquefois divisé en plusieurs parties par des barres transversales, perpendiculaires ou obliques (1), qui sous les noms de pal, de bandes, de sautoirs, de chevrons, représentaient quelques pièces de l'équipage chevaleresque (2), et des fragments de la charpente qui formait la lice (3); ces figures

---

représentaient les métaux, le rouge représentait le feu; l'azur, le ciel; le sinople, la mer et le sable, la terre. *Voyez* Fauchet, Origine des Chevaliers et Armoiries, l. 1, ch. 2, p. 21.

(1) On appèle ces figures pièces honorables, parce qu'elles occupent la place la plus apparente dans l'écusson. *Voy.* le P. Menest., ch. 21, p. 432.

(2) La *fasce* représente l'écharpe, la *bande* représente le baudrier, le *sautoir* représente le guidon, etc. *Voy.* le P. Menestrier, ch. 21 et 22. — Segoing, *ib.*, p. 36, 41.

(3) Le *pal* représentait aussi la fermeté et la fidélité : c'est ce qu'il signifie dans les armes de Beauvais, où on lit ce vers.

Palus est hic fixus; constans et firma manebo.

partageaient l'écusson en diverses sections, où se plaçaient les émaux et les symboles.

Quelques-uns de ces symboles perpétuaient les souvenirs des actions illustres (1). Voilà comment il faut expliquer les forteresses, les remparts, les drapeaux, les fers de lance, les trois têtes africaines (2), et tant d'autres peintures héraldiques.

Telles étaient encore les armoiries des Montmorency, où l'on reconnaissait le nombre des trophées conquis par eux sur les Impériaux (3).

On peut interpréter un grand nombre d'anciennes armoiries, par les noms et surnoms de ceux qui les premiers eurent

---

(1) Nostradamus, Hist. de Prov.

(2) Segoing, Mercure armorial, in-4°, p. 171. — Fauchet, Orig., l. 1, ch. 2, p. 18. — D'Hosier, Armorial général de France.

(3) Le P. Ménestrier, Orig. des Armoiries, ch. 7, p. 167 et 168. — D'Hosier, en son grand Armorial de France.

le droit de les porter (1). Quand un nom propre avait un sens quelconque, on se plaisait à peindre l'objet qu'il désignait. Les maisons des Stella, des Solis, des Tresséols (2), des Luna, des Crescentini, dont les noms avaient quelque rapport avec ceux des astres, portaient des soleils, des étoiles et des croissants dans leurs émaux d'azur. La maison de Leiris, avait dans les siens un arc-en-ciel, dont la fable fit l'écharpe d'Iris (3). Plusieurs grands seigneurs du Dauphiné avaient dans leurs plastrons des dauphins (4).

Quelquefois dans leur double acception, ces noms fournissaient aux armoiries des allusions, des équivoques, des analogies,

---

(1) On appèle ces armoiries, *armoiries parlantes*. *Voyez* le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 6.

(2) Maison de Bretagne.

(3) Maison de Languedoc.

(4) Beneton de Morange, Traité des Marques nationales, p. 47.

et ce qu'on appèle des calembours ; mais ces jeux de mots, dont l'abus est devenu méprisable, avaient alors quelque chose de naïf et d'aimable ; car pouvait-on voir sans trouver en eux une simplicité charmante, ces vieux et nobles chevaliers, qui par cent blessures avaient acquis le privilège de porter des armoiries, choisir au lieu des exploits que leur orgueil pouvait y consigner par de pompeux simulacres, l'innocent rébus, la facétie, ou l'anagramme plaisant, qu'ils avaient trouvé en causant dans leurs paisibles foyers ? C'est ainsi que la maison de Louvier avait dans ses armes des têtes de loup ; celle de Larcher, des flèches (1) ; celle de Vignole, un cep de vigne d'argent (2) ; celle de la Tour de Turenne, une tour (3) ; celle de Santeuil, un argus (4) ;

---

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 6, p. 142.

(2) Segoing, Mercure armorial.

(3) Segoing, *ib.*, p. 178.

(4) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., c. 6, p. 142.

celle de Montpesat, des balances (1); celle de l'Etang, des poissons (2); celle de Legendre, des têtes de filles aux cheveux d'or (3). Louis XI, encore dauphin, étant épris d'une fille charmante nommée *Cassignelle*, fit peindre dans son étendard un cygne entre un K et un L (4). Le seigneur de Vaudrey qui possédait les terres de *Valu*,

---

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Armoiries.

(2) Le P. Menestrier, *ib.*

(3) La maison des Chevriers prit des chevrons; celle de Mercurio, un caducée; celle de Claret, un arc-en-ciel; celle de Blanchet, des cygnes; celle de Mailly, un maillet; celle de Martel de Bagneville, un marteau. Les anciens connaissaient cette espèce de symboles. Delphes avait un dauphin dans ses monnaies; Aquilius Florus portait une fleur dans son cachet; Voconius Vitulus avait fait graver sur le sien un veau, et César un éléphant, parce qu'en langue punique, ce quadrupède s'appelait *César*. La ville de Rhodes avait une rose pour emblême, parce qu'en grec cette fleur se nomme ῥόδον, etc.

(4) Beneton, Comm. sur les enseig., p. 271 et 272.

de *Vaux* et de *Vaudray*, avait pour devise : j'ai *valu*, *vaux* et *vaudray*. Quelquefois encore, nos bons ancêtres, qui dans ce temps avaient plus de courage que d'esprit, conservaient le souvenir d'un bon mot, de préférence à celui d'une action héroïque, et se plaisaient à remémorer, dans leurs écussons, un trait ingénieux ou une anecdocte piquante (1).

Mais les figures du blason avaient encore mille autres origines ; tantôt c'étaient les marques des dignités et des fonctions (2). Les magistrats portaient dans leurs armes des mortiers et des hermines ; les bannerets, des enseignes (3); les échansons, des coupes

---

(1) Du Bravius, l. 12. — Le P. Menestrier, c. 12, p. 211 et 213.

(2) Le P. Menestrier, Origine des Arm., ch. 11, p. 224.

(3) Theod. Hoepingus, *Tract. de Jure insignium*, c. 5, § 4. — Hieron. Gudiel., *in Familia Gironiâ*,

d'or (1); les grands veneurs et les officiers de la fauconnerie, la hure d'un sanglier, des cors de chasse, ou des oiseaux de proie (2); tantôt c'étaient les gages d'une piété fervente, ou les souvenirs d'un pélerinage et d'un vœu; tantôt c'étaient les symboles des vertus, des talents et des plaisirs. Deux mains l'une dans l'autre désignaient la concorde et la foi (3); l'ancre et le pal signifiaient la constance inébranlable; les tourteaux (4), si communs dans les écussons, y représentaient le pain de la bienfaisance, les gâteaux des saintes fêtes, et l'exercice de l'hospitalité; deux ailes d'or développées sur un

---

(1) Duchesne, Hist. de la maison de Béthune, l. 1, p. 38. — Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 11, p. 229.

(2) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 11, p. 224.

(3) Segoing, Mercure armorial, p. 171.

(4) Tourteau signifie *pain*. *Voy*. le ch. 2 du liv. 1 des Rois, vers. 36. — Le P. Menestrier, ch. 22, p. 486.

champ d'azur, furent dans les armes de Doriole, chancelier de France, l'indice des conceptions élevées (1); deux cygnes tenant dans leurs becs un anneau (2), une branche de myrte, des palombes, un cœur traversé d'une flèche, des bagues, des jarretières, une rose avec ou sans épines, un arbre que le lierre embrasse pour toujours, furent originairement dans notre blason français de doux monuments de tendresse et d'amour (3).

Souvent encore, en partant pour des guerres lointaines, et prêt à traverser les mers, on traçait dans les écussons les images de la patrie et les sites du pays natal; quel-

---

(1) Segoing, Mercure armorial, p. 141, in-4°.

(2) L'anneau était à Rome la marque de noblesse des chevaliers. *Voyez* le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 22, p. 497.

(3) La Colombière, Théâtre d'Honneur et de Chevalerie, t. 1 et 2.—Bibliothèq. univ. des Romans.—D'Hosier, Armorial général de France.

quefois c'était un marronier qu'on avait planté dans l'avant-cour d'un castel, c'était le donjon qu'habita long-temps la damoiselle adorée, c'était un pont dont le parapet avait servi de banc au couple amoureux, c'était enfin le puits du rendez-vous, le saule des adieux, qui vit deux amants venir ensemble et partir séparés. Ces objets de si chère souvenance, peints sur le bouclier du brave, charmaient sa longue absence, et souvent aux rives étrangères le rendaient à ce qu'il n'avait plus.

Les villes qui avaient des armoiries, tiraient presque toujours leurs emblêmes des choses qui les distinguaient. L'humide pays de Frise portait dans son écusson des feuilles de nénuphar et des bandes ondées comme des vagues (1). Bologne, qui voit

---

(1) Martini Hamconii, p. 2 *Frisiæ*. — Les villes de Pont-à-Mousson, du Pont-Saint-Esprit, etc., ont des ponts dans leurs armoiries. *Voy*. le P. Menestr., Orig. des Arm., ch. 7, p. 182.

les cygnes naviguer dans ses fleuves, prit un de ces oiseaux pour image (1). Paris, dont la cité a la forme d'un vaisseau, a dans ses armes un navire aux voiles déployées, sous un ciel semé de fleurs de lys (2).

Les factions et les croisades contribuèrent principalement à multiplier les armoiries (3).

Ceux qui prenaient parti dans les discordes civiles en arboraient les signes convenus. Les deux factions des Arabes de Grenade se distinguèrent par le rouge et

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 7, p. 161.

(2) Félibien, Hist. de la ville de Paris, t. 1.

(3) Dissert. de Muratori, t. 9, dissert. 53. — Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 1 et 8. — Pithou, Mém. sur les Comtes de Champ., p. 49. — Argote de Molina, l. 1, c. 100. — De Foncemagne, Orig. des Arm., t. 2, p. 579, et 580 des Mém. de l'Acad. des Inscript. — De Choiseul d'Aillecourt, Influence des Croisades, in-8°, 1809, p. 107.

le bleu (1). Les couleurs verte, blanche et noire, furent célèbres dans l'Orient par les querelles des Fatimites et des Abassides (2). La moderne Italie trouve l'origine d'un grand nombre de ses armoiries dans les factions des Guelphes et des Gibelins, et dans toutes les dissensions politiques, dont Florence, Lucques et Pistoye furent long-temps désolées (3).

C'est de la haine des Yorck et des Lancastre qu'on vit éclore la rose blanche et la rose rouge (4). Combien n'imagina-t-on pas dans la France de livrées, de couleurs

---

(1) Beneton, Traité des Marques nat., p. 233.

(2) Abulpharage rapporte que le sultan Mamon, de la famille des Ommiades, fut détrôné pour avoir voulu changer de couleur.

(3) Sigonius, l. 1, etc. — Biondo, 2, déc. 7. — — Villani, l. 4, c. 78. — La Vie et les divers Commentateurs du Dante.

(4) Polydore Virgile, Hist. d'Angleterre, l. 25 — Shakespeare, trag. sur la vie et la mort de Richard III.

et de cocardes différentes, dans les troubles de la Jacquerie, de la Ligue et de la Fronde !

Quant aux croisades, elles eussent suffi pour couvrir les émaux du blason de toutes sortes de figures allégoriques. Les voyages pieux des guerriers expliqueront pourquoi l'on voit dans un grand nombre d'armoiries, des coquilles, des merlettes, des bezans d'or, et des croix (1). Les coquilles étaient la parure des pélerins à leur retour d'outre-mer. Les merlettes sont des oiseaux de passage ; on les peignait sans bec et sans pieds (2), pour en faire de plus fidèles emblêmes des chevaliers, qui souvent revenaient mutilés des combats de la Terre-Sainte ; les bezans d'or étaient une monnaie

---

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 14. — De Foncemagne, lieu cité. — D'Hosier, Armorial général de France.

(2) Segoing, Mercure armorial, p. 135, in-4°. — Pithou, Mém. sur les Comtes de Champ., p. 49.

d'Orient, qui devint dans l'art héraldique le symbole de la rançon des captifs ou du tribut que les chrétiens imposaient aux infidèles (1).

Mais la croix surtout, la croix que plaçaient sur leurs vêtements ceux qui partaient pour Jérusalem, consacra, dans les armes de mille familles, le souvenir de ces expéditions religieuses (2).

Outre les diverses figures qui les composaient, les armoiries admettaient quelquefois des légendes ou devises (3). C'était

---

(1) Du Peyrat, Chapelle de nos Rois, l. 2. — Albert. Aquens., *Exped. Hieros.*, l. 5, c. 23. — Joinv., Vie de saint Louis, ch. 23. — Cette pièce de monnaie tire son nom de Bysance.

(2) On comptait douze espèces de croix dans les armoiries; elles sont en grand nombre dans le Blason. *Voyez* François Des Fossez, Traité des Armoiries. — Le P. Menestrier, ch. 14, p. 295, 315. — Upton, *De Milit. Offic.* — Argote de Molina, l. 1, ch. 100.

(3) De l'Art des Devises, par le P. Menestrier. — Alciat, Embl.

ordinairement un axiome, un proverbe, une expression naïve, analogue à ces mêmes figures, et conforme au goût et aux inclinations du chevalier.

La plupart des devises étaient dictées par la gloire, et surtout par l'amour ; c'était le cri de l'enthousiasme et du délire ; c'était un de ces mots heureux dont la poésie même n'a pas le secret, et qu'on trouve seulement dans l'agitation d'un beau songe, dans l'ivresse du triomphe ou dans un tendre entretien.

Les paroles qui s'échappaient des lèvres tremblantes de deux amants, comme la surabondance de leur voluptueux bonheur, les serments qu'ils aimaient à se faire, les adieux cent fois répétés, les derniers accents qu'ils se firent entendre au jour du départ, et qui long-temps retentirent dans leur cœur, voilà quelles étaient presque toujours les devises que les paladins français faisaient broder sur leurs écharpes et sur leurs boucliers, pour les fixer à jamais

sur leur sein, pour les rendre les gages et les témoins de leurs efforts. Comme alors ils eussent défié toute une armée de leur arracher les objets que rendaient sacrés ces caractères chéris, plus puissants que les amulettes et les philactères (1)! Ah! ne cherchez point ailleurs l'origine de ces armes enchanteresses, de ces guerriers invulnérables! il n'y eut point d'autres fées que les amantes.

Mais si tel était l'empire d'une simple devise sur le courage du chevalier, quelle émotion agitait sa maîtresse, quand au retour de son héros elle voyait les écuyers porter, au milieu des trophées, les armes sanglantes et poudreuses où se lisait encore le mot du cœur et de la fidélité!

Quelle joie surtout éclatait dans ses regards, et cependant quelle pudique rougeur colorait son front, quand, placée parmi

(1) Thiers, Traité des Superstitions.

les spectateurs des tournois, elle entendait les juges du camp proclamer la devise du vainqueur! cette devise éclose dans un mystère d'amour, dans le charme d'un tête-à-tête, et qui maintenant est apprise au bruit des fanfares, et répétée par une cour brillante et nombreuse!

Voici quelques-unes de ces devises tirées de nos anciennes armoiries : — *Nulle autre n'aurai.* — *Elle et la gloire.* — *Belle et sans blâme.* — *Quand sera-ce?* — *Elle me voit.* — *Ne m'oubliez.* — *Plus que toutes.* — *Souvenance.* — *Plus deuil que joie.* — *Quoi sans vous?* — *Vaincre pour elle.* — *Je reviendrai.*

Presque toutes les devises recevaient une nouvelle force des emblêmes auxquels elles s'appliquaient. On peignait un carquois vide, et pour devise : *Ses traits sont dans mon cœur* (1). Une rose en bouton :

---

(1) Le texte latin était : *Hærent in corde sagittæ.*

Moins elle se montre, plus elle est belle (1). Une hirondelle traversant les mers : *Pour chercher le soleil, je quitte mon pays* (2). Un amour courant après une bulle de savon : *Si tu la touches, elle s'évanouira* (3). Une nacre ouverte aux rayons du soleil : *Sa beauté vient du ciel.* Un amour piqué de la tarentule en dansant : *C'est en jouant qu'il est blessé.* Une hermine, avec ces mots : *Plutôt mourir que de me souiller* (4). Un tournesol en bouton : *C'est aux rayons de mon astre que j'ouvrirai mon cœur* (5). Un labyrinthe : *J'aime à m'y perdre* (6). Un ibis, qui ne fait son lit que sur des palmes :

---

(1) Cette devise était italienne ; voici le texte : *Quanto si mostra, meno tanto più bella.*

(2) Le texte dit : *Al sol m'invio.*

(3) En latin : *Si tangas, frangas.*

(4) *Malo mori quam fœdari ;* c'était la devise de François Ier, duc de Bretagne.

(5) En latin : *Donec aspiret Dies.*

(6) Le P. Menestrier, Traité sur l'Art de Devises, vol. uniq., p. 78.

Ma naissance est illustre (1). Une grenade ouverte : *Sous la pourpre, on n'est pas à l'abri des blessures* (2). Un phénix sortant du bûcher et regardant le soleil : *D'un feu à l'autre* (3). Un grenadier chargé de fleurs : *Tous les ans nouvelles couronnes* (4). Un lion blessé et couché sous l'arbre du baume qui distille sur lui ses gouttes salutaires : *Ses larmes me guérissent* (5). Un lion enchaîné par un berger : *Doux et terrible*. Un aigle regardant le soleil : *Il est seul digne de mon hommage* (6).

De toutes les armoiries en général, celles

---

(1) Le P. Menestrier, lieu cité, p. 80.

(2) *Sub diademate vulnus.*

(3) Allusion à la guerre et à l'amour. *Voyez* le P. Menestrier, p. 213.

(4) Le P. Menestrier, Traité sur l'Art des Devises, p. 214.

(5) *Me lacryma sanat.*

(6) Devise italienne, dont le texte est : *Altrove par non vedo.*

de France (l'écu d'azur aux fleurs de lys d'or) furent considérées, avec raison, comme les plus illustres (1).

Le lys est la plus belle des fleurs (2). Dieu qui, dans sa puissance infinie, créa tant de merveilles avec indifférence, et nous donna les astres sans les compter, ne semble avoir été sensible à son propre ouvrage, qu'en voyant les lys des vallons ; il ordonne à Moïse d'en remplir les vases des autels (3), et il inspire à Salomon l'idée d'en décorer les chapitaux du temple de Jérusalem et d'en faire graver sur les boucliers que David avait amassés dans ses arsenaux sacrés, pour en armer au besoin les lévites (4). De tout

(1) Favyn, Théâtre d'Honneur et de Chev., l. 2, p. 316. — Sainte-Marthe, Hist. des Armes de France. — Montigni, Grandeurs de la Maison de France.

(2) Sainte-Marthe, Traité histor. des Armes de France, vol. uniq., p. 2. — Favyn, l. 2, p. 318.

(3) Exod., c. 25. — Favyn, l. 2, p. 318.

(4) *Joseph., Hist. Jud.*, l. 3, c. 7, et l. 8, c. 2. — Notice sur l'antiquité et la gloire des Lys, par M. le chevalier H. de Feraudy, p. 6.

ce qui est sur la terre, dit le prophète Esdras, Dieu n'a choisi que le lys pour son plaisir (1).

Jésus-Christ regardait cette fleur comme ce qu'il y avait de plus beau dans la création (2). Voyez, disait-il, voyez les lys des champs, ils ne filent point, et cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'est pas vêtu comme l'un d'eux.

Dans le Cantique des Cantiques, la Sulamite et son bien-aimé, se comparent mutuellement aux lys (3). C'était le symbole de la candeur et de la chasteté (4). Le nom de Susanne signifiait un lys (5).

---

(1) Esd., l. 4 et l. 5, c. 2, v. 1, 2 et 16. — Sainte-Marthe, lieu cité, p. 4.

(2) Favyn, l. 2, p. 318.

(3) *Ego flos campi et lilium convallium;* et ailleurs, *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* Voyez le Cantique des Cantiques.

(4) *Hieros. Epist. ad Rustic. monac.* — Sainte-Marthe, lieu cité, p. 2.

(5) Favyn, l. 2, p. 320. — Isidore cité par Favyn, l. 2, p. 321.

Si l'on en croit quelques auteurs, les anciens attribuaient à cette fleur la puissance de repousser les enchantements et d'écarter le péril. Judith ceignit son front d'une couronne de lys, pour pénétrer sans crainte dans la tente d'Holopherne (1). Saint Bernard fait de cette fleur l'emblême de toute les vertus, et dit avec grâce qu'elle a l'odeur de l'espérance : *Habens odorem spei.*

Mais tous les éloges prodigués à cette fleur par mille historiens, ne suffisaient pas encore à nos annalistes ; ils ont supposé que les lys de nos armoiries étaient un présent que le ciel avait fait à la France, par l'entremise d'un pieux ermite (2).

---

(1) Commentaire des Rabbins sur le 10e chap. de Judith. — Favyn, l. 2, p. 321.

(2) Geliot, Indice armorial, p. 325. — Gaguin, *Annal. de Rebus Gestis Franc.*, l. 1, fol. 9, v°. — Belleforest, Hist. de France, t. 1., ch. 8, p. 24. — Favyn, l. 2, p. 316. — Corroset, Trésor des Hist.

Les écrivains les plus réspectables assurent que les lys ne furent transplantés dans les armoiries de France que sous le règne de Louis-le-Jeune. Ce prince était d'une si grande beauté qu'on le surnomma *Florus* (1). Ce doux surnom de fleur, et l'analogie que le mot de Loïs avait avec un lys, donna probablement l'idée d'adopter cet emblême (2),

---

de France, tit. 36. — Trithemius, *De Compendio*, vol. 1, *Chronic.* — *Voyez* d'autres systèmes sur l'origine des lys dans l'écu de France. — Goropius, l. 4, *Franc.* — Adrien Valois, Chron. fr., l. 1, p. 2. — Chassanée, *Catalog. glor. Mundi.*, part. 1, l. 2, tit. 2, n. 7. — René de Cerisiers, en la préface de son Tacite français. — Montigni, Grandeurs de la Maison de France.

(1) Orderic. Vital., l. 2, art. 1119. — André Duchesne, Hist. de Bourgogne, l. 4, ch. 3. — David Blondel, Histoire généalog. de la Maison de France, liv. 1, ch. 8.

(2) Marrier, *Histor. Monast. Sancti Martini de Campis Paris.*, l. 1, p. 30 et 32. — Sainte-Marthe,

que nos Rois ont rendu national, et qui devint depuis si célèbre.

Traité historique des Armes de France, p. 46 et 47. — Foncemagne, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 2, p. 579.

PREUVES ET REMARQUES

A L'APPUI DE CE CINQUIÈME VOLUME.

VINGT ET UNIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 39.

Les aventures des quarante pélerins normands de Sicile a fourni la matière d'un intéressant épisode à l'auteur d'un poème, intitulé : *Les Trois Ages, ou les Jeux Olympiques, l'Amphithéâtre et la Chevalerie*. Ce poème, qui parut en 1816, est remarquable par l'élégance d'une versification facile et par l'exactitude des traditions historiques ; en tout autre temps il eût fait une vive sensation, mais à peine en a-t-on parlé à une époque où les matières politiques absorbaient l'attention du public. Au surplus, cette indifférence pour la poésie n'atteste que trop depuis plusieurs années le discrédit où tombe en France la littérature. Ceux que les bons vers

trouvent encore sensibles, ne seront pas fâchés de lire ici l'épisode des Normands en Sicile.

Compagnons de Tancrède, enfants de la Neustrie,
Vous cherchez les périls aux plaines de Syrie,
Comme on voit des oiseaux les bataillons légers
Voler, vers le printemps, sous des cieux étrangers.
Quarante chevaliers, sont votre seule armée;
Mais d'un saint héroïsme elle marche enflammée;
Mais Dieu porte la crainte à ses fils ennemis,
Et la gloire et le ciel aux braves sont promis.
Tantôt, des nations trompant la vigilance,
D'une route écartée ils cherchent le silence:
Tantôt dans ses remparts, l'infidèle éperdu,
Voit briller tout-à-coup leur glaive inattendu.
Ainsi, quand la tempête étend ses voiles sombres.
Les sillons de la foudre en déchirent les ombres.
Déjà ces chevaliers, au tombeau de leur Dieu,
Déposaient leur épée, accomplissaient leur vœu;
Mais à d'autres périls Tancrède les destine:
Ils quittent, à sa voix, les champs de Palestine.
Le ciel calme les vents, il applanit les flots,
Et bientôt vers Salerne il conduit ces héros.
Alors les Sarrasins, établis dans Carthage,
Des enfants d'Annibal occupaient l'héritage.
Dévorés par le ciel, dans leurs brûlants déserts
Pour de riant climats ils traversaient les mers;
Et des vastes forêts de la Mauritanie,
Aux bords fleuris du Tibre, aux champs de Campanie,
Ces farouches guerriers revenaient tous les ans
D'un sol inépuisable arracher les présents.

Italie ! Italie ! un peuple, roi du monde,
Cultivait autrefois ta campagne féconde :
Tu sèmes aujourd'hui pour un maître étranger,
Et ta richesse même aggrave ton danger.
Ce peuple a-t-il perdu sa gloire héréditaire ?
Et de ces Africains Salerne tributaire
Doit-elle, sous le glaive humiliant son front,
Marchander leur retraite et payer son affront ?
Le prix en est fixé : les veuves gémissantes
Détachent de leur tête et de leurs mains tremblantes
Ces perles, ces anneaux, qu'en des moments plus doux
L'amour avait reçus de la main d'un époux.
On arrache aux palais leur dépouille dernière ;
Des châteaux dévastés on passe à la chaumière :
Dieu même est outragé dans sa sainte maison,
Et le vainqueur impie exige sa rançon.
Mais Tancrède est présent : sa valeur indignée
A ce comble de maux ne s'est point résignée :
Il n'a point oublié le combat immortel
Où l'on vit les Français, sur les pas de Martel,
Dans les champs de Poitiers écraser Abdérame.
A ces grands souvenirs son courage s'enflamme :
Contre les ennemis il s'élance en fureur.
Le Sarrasin croit voir l'ange exterminateur,
Qui des cieux irrités, ministre redoutable,
Et s'armant comme lui d'un glaive inévitable,
Fait tomber sous ses coups l'élite des héros,
Et livre leurs débris à la fureur des flots.
Salerne ! élève aux cieux tes tours enorgueillies !
Ces familles du Nord dans tes murs accueillies,

Au joug des Sarrasins tant de fois triomphants ;
De la belle Italie arrachent les enfants.
La gloire est le seul prix où leur courage aspire ;
Mais la gloire déjà les conduit à l'Empire ;
Et, sur les opprimés dont ils vengent les droits,
Ils élèvent leur front ceint du bandeau des Rois.
Français, Napolitains, mêlent leurs destinées.
La nation grandit par de doux hyménées ;
Et le rang des héros, l'éclat de la beauté
S'étend de race en race à la postérité.

VINGT-DEUXIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 127.

Voici la harangue que Du Moulin (1) prétend avoir été prononcée par Guillaume, au moment de livrer la bataille de Hastings.

« Si la valeur, mes compagnons, n'estoit née » avecques vous, il seroit maintenant nécessaire » d'eschauffer vos courages par un discours animé » d'éloquence, et enrichy des généreux effets de vos » ancestres ; mais ceste vertu naturelle à nostre na- » tion, signalée par tant de victoires, redoutée des » peuples plus belliqueux, et ores fortifiée par la

(1) Du Moulin, Hist. gén. de Normandie, liv. 7, som. 11, p. 181, § 8.

» justice de ma cause, demande plustost le combat
» que ces paroles pour l'animer ; aussi partout où
» ie tourne les yeux, ie ne voy rien que du cou-
» rage et de la force, et ne recognoy en vous qu'un
» ardent desir de signaler à iamais vostre nom, et
» vous enrichir de l'honneur et des tresors des An-
» glois. Montrez doncques maintenant que vous
» n'avez que du cœur pour entreprendre, que des
» bras pour frapper et des forces pour surmonter
» vos ennemis, qui ne sont qu'un peuple ramassé,
» mal instruit aux armes, et qui dès le premier choc
» donnera du nez en terre, ou bien prendra la fuite :
» sans doute, si vous vous montrez généreux, la
» victoire, l'honneur et les richesses seront la ré-
» compense de vos travaux, sinon la mort vous
» est certaine, la prison asseurée, et la honte
» éternelle : il faut ou vaincre ou mourir ; car de
» fuir il vous est impossible : ici l'ennemy en teste,
» de là ses villes ; icy un pays incognu et plein
» de précipices, et delà l'océan : vengez-vous
» doncques, mes amis, de l'infidélité de ce tyran,
» qui n'estime rien de sainct, et qui par ses grandes
» offenses a dès longtemps irrité Dieu ; le ciel vous
» rit et la victoire sera vostre, puisque vous com-
» battez pour une récompense certaine, pour une
» juste querelle et pour un los immortel. »

NOTE 2, PAGE 135.

L'historien ne peut se dispenser de faire connaître les noms des seigneurs qui suivirent Guillaume en Angleterre, et qui s'y fixèrent après avoir conquis ce pays. Le lecteur apprendra, en parcourant ces noms, quelle est l'ancienneté de plusieurs maisons de France, et combien de nobles familles anglaises nous doivent leur origine.

Nous avons trois monuments authentiques où la plupart de ces noms sont inscrits : le premier est le *Domesday*. Dans ce dénombrement des terres, sont exactement nommés les seigneurs que Guillaume avait gratifiés de tel et tel domaine (1).

Le second est le catalogue trouvé dans l'abbaye de Bataille, fondée à Hastings par Guillaume, en mémoire de son succès (2).

Le troisième est un autre catalogue qui se trouve dans l'Histoire manuscrite de Normandie, conservée en l'hôtel de la ville de Rouen.

---

(1) *Voy.* les extraits du Domesday, dans Dungdale, Ducarel et Houard.

(2) L'abbé Prévost, Histoire de Guill. de Normandie, t. 2, p. 415.

Voici le relevé que les chroniques et les historiens ont fait des noms de ces seigneurs d'après les pièces authentiques :

Odon, évêq. de Bayeux, } Tous deux frères utérins
Le sire de Mortagne, } du duc Guillaume.
Le sire de Beaumont.
Guillaume Mallet.
Le sire de Montfort.
Henri, seigneur de Ferrière.
Le sire de Fongeres.
Guillaume d'Aubemare.
Guillaume de Roumare.
Le sire de Toucque.
Le sire de la Marc.
Neel de Saint-Sauveur.
Guillaume de Vieux-Pont.
Le sire de Beaufort.
Le sire de Manneville.
Le sire de Grosmenil.
Guillaume Crespin.
Le sire de Goüi.
Le sire de l'Aigle.
Le sire de Touars.
Le sire de Trachi.
Le sire de Pecquigui.

Le sire de Torci.
Le sire de Barnaboc.
Le sire de Seaulme.
Le sire de Sanchoi.
Le sire de Rivière.
Le seigneur de Roumilli.
Le sire de Sap.
Le sire de Branchon.
Le sire de Beausault.
Le sire de Senlis.
Le sire de Preaux.
De Longueville.
De Pacy.
De Colombières.
De Garencières.
De Houdetot.
De la Haie.
Le sire d'Yvetot.
Le comte de Tancarville.
Le comte d'Eu.
Le comte de Longueville.
Le sire de Rouville.
De Saint-Cler.
Le sire de la Ferté.
Le sire de Lalonde.
Le comte de Mortemer.

De Magny.
De Fontenay.
Le sire de Saint-Martin.
Guillaume de Moyenne.
Le sire Dupuis.
Guillaume de Moulins.
Guillaume de Garennes.
Hugues de Gourné.
Le sire de Bray.
Le sire d'Avranchin.
Le sire de Vitry.
Le sire d'Espinay.
Hamon, sire de Pons.
Le sire d'Etouteville.
Le sire de Breval.
Le sire du Homme.
Le sire de Cailli.
Eudes de Beaujeu.
Le sire de Glos.
Le sire de Vanville.
Le sire de Bailleul.
Le sire de Tillères.
Le sire de Bacqueville.
Le sire de Jouy.
D'Acquigny.
De Tournay.

De Bolebec.
De Longueil.
De Maletot.
De Malherbe.
De Porc-Épiche.
Le comte de Harcourt.
Le comte d'Argues.
Le comte de Nevers.
Le sire de Pavilly.
De Brametot.
Robert le fils Hermes, duc d'Orléans.
Le sire de Hugueville.
Royer de Montgomery.
Amaury de Touars.

Outre ce catalogue, *voyez* encore celui de l'Histoire manuscrite d'Angleterre, par Duchesne (1); celui qu'on a tiré d'un manuscrit de Jean Brompton, abbé de Jorval (2); celui de la Chronique de Normandie, imprimée à Rouen (3), etc.

---

(1) Il est rapporté dans Du Moulin, liv. 7.
(2) Il est rapporté dans l'abbé Prévost, t. 2, p. 421.
(3) Il est rapporté dans Du Moulin, liv. 7.

NOTE 3, PAGE 138.

M. Dorion a publié un poème en dix chants sur la bataille de Hastings. Le plus grand défaut de cet ouvrage, c'est de n'avoir aucune couleur du temps. L'auteur n'a pas su tirer parti des mœurs, des usages et des coutumes du siècle où il a puisé son sujet. Ce n'est pas plus la bataille de Hastings que toute autre bataille; on peut même dire que le goût de M. Dorion pour l'antiquité lui a fait préférer les formes de l'épopée grecque ou romaine aux beautés moins pures, moins régulières, mais plus sauvages, plus caractéristiques et plus originales que lui offraient, et le régime de la féodalité, et les pratiques superstitieuses du moyen âge. Il serait injuste de refuser du talent, beaucoup de talent à M. Dorion; mais il a dans ses conceptions plus de méthode que d'invention, plus de sagesse et d'élégance que d'enthousiasme et d'imagination. Voici le début de son poème.

Muse, qui de lauriers ornes ta noble tête,
De la fière Albion redis-moi la conquête;
Favorise un hommage à la patrie offert.
Parle : dis les exploits de ce fils de Robert,

Dont le ciel dans Hastings couronna l'entreprise.
Des champs de la Neustrie aux ports de la Tamise,
Résolu de trouver la vengeance ou la mort,
Le duc guida ces preux, illustres fils du Nord;
Ces Français, lorsque Dieu propice à leur courage,
Du trône des Saxons leur livra l'héritage.
Quelle haine alluma ces funestes débats ?
Quel motif animait deux princes aux combats ?
D'un hymen dédaigné l'irréparable injure,
Les droits du sang trahis, l'insulte, le parjure,
D'asservir Albion le dessein médité.
Il prit naissance au jour où, sans postérité,
Edward, près de quitter et la vie et le trône,
Au seul fils de Robert résigna la couronne,
Qu'un enfant de Godwin menaçait d'usurper.
Eralde en son espoir allait se voir tromper.
Les droits de son rival consacrés par lui-même,
Lui fermaient sans retour l'accès du rang suprême.
Mais à peine la tombe ensevelit le roi,
Qu'Eralde démentit ses serments et sa foi;
Du peuple, des barons invoqua le suffrage,
Et bientôt de son maître anéantit l'ouvrage.
Ainsi l'on vit un sceptre à Guillaume promis,
Aux mains de son rival imprudemment remis :
Affront insupportable aux preux de la Neustrie.

NOTE 4, PAGE 140.

Quelque jalouse que l'Angleterre paraisse de sa

liberté, il est à observer que presque toutes ses lois lui ont été dictées par ses vainqueurs (1).

Si l'on remonte à la première époque de sa législation, alors que Vortigerne appela les Saxons dans la Grande-Bretagne, on voit que ces peuples s'en rendirent maîtres, et la soumirent à leurs lois. Ces lois saxonnes (2) sont tellement conformes à notre loi salique et aux lois des Francs ripuaires, que plusieurs juriconsultes en ont induit, non sans beaucoup de vraisemblance, que les vainqueurs de l'Angleterre et les Francs étaient un seul peuple qui prenaient les divers noms des cantons qu'il occupait en Germanie (3).

On peut donc affirmer que depuis Vortigerne jusqu'à la fin du neuvième siècle, la Grande-Bretagne eut des coutumes pareilles à celles qui nous gouvernèrent sous la première race.

---

(1) Houard, Traité sur les Coutumes anglo-normandes, t. 1, dissertat. prélim., pag. 3 et suiv.

(2) *Voyez* le Recueil qu'ont donné de ces lois, Wilkins et Baluse; et pour la législation anglaise en général, *voy.* Littleton, Britton, Horne, Glanville, etc.

(3) Charon, Histoire univ., pag. 246. — Puffendorf, tit. 1, liv. 1, ch. 4. — *Voyez encore* Bede, Albert Krants et Houard, aux lieux cités.

Le régime féodal s'étant établi en France, et l'Angleterre ne l'ayant point adopté, on vit à la fin du neuvième siècle Edouard l'ancien donner aux Anglais des lois nationales (1) ; mais cette législation indépendante fut peu durable ; car ce fut dans le onzième siècle que Guillaume le Conquérant s'empara de l'Angleterre, et les lois que ce duc et ses successeurs y dictèrent, ont été conservées jusqu'à présent par les Anglais (2).

Le plus ancien monument des coutumes introduites par Guillaume en Angleterre, c'est le *Domesday*, ou dénombrement commencé en Angleterre, vers l'an 1080, par ordre de ce conquérant (3).

Le Domesday, dont une copie (car je crois l'orinal perdu) est conservée dans les archives de l'Echiquier, renferme la description de toutes les terres qui relevaient du roi ou du clergé, lors de l'avénement de Guillaume au trône d'Angleterre. Le Domesday se divise en autant d'articles qu'il y a de sei-

---

(1) Houard, Traité sur les Coutumes anglo-norm., dissertat. prélim., t. 1, p. 4.

(2) Houard, lieu cité, p. 5.

(3) *Voy.* encore des extraits du *Domesday*, dans le Recueil de Dugdale, dans Ducarel (Anglo-norm. Antiq., 1767. London) et dans Houard, t. 1, p. 195.

gneuries qui relèvent directement du fisc ; ces seigneuries sont rangées selon l'importance des dignités et des titres honorifiques que Guillaume avait accordés à leurs maîtres (1).

Ce travail fut d'une précieuse utilité pour les Anglais ; car en le consultant, on pouvait facilement connaître la nature et l'origine d'une terre, si le fonds litigieux était patrimonial ou inféodé, de quelles charges il était grévé, quels étaient le degré de noblesse, les distinctions et les prérogatives de ses premiers possesseurs (2).

La plupart des lois que Guillaume donna aux Anglais, leur parurent extrêmement rigoureuses ; ils n'obéirent surtout qu'avec répugnance et contrainte à celles que ce conquérant promulgua sur les droits de mariage, de relief, d'hommage, de fidélité, d'escuage, sur les clauses de garantie dans les chartres de vente et de donation, sur la réserve de la chasse au roi ; en un mot, sur toutes les matières féodales inconnues avant lui en Angleterre.

Non seulement, Guillaume donna des lois aux

---

(1) Houard, lieu cité, t. 1, p. 198.
(2) Houard, lieu cité, p. 262.

Anglais, mais il institua le célèbre tribunal connu sous le nom de l'*Échiquier* (1).

VINGT-TROISIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 147.

Le comte Herpin, qui vivait dans le onzième siècle, voulant faire le voyage de la Terre-Sainte avec une armée, vendit sa ville de Bourges au roi Philippe Ier pour subvenir aux frais de cette entreprise, moyennant la somme de soixante mille sols d'or. Herpin, très-satisfait du marché, partit pour la Palestine, où sa bravoure ne put le sauver de la captivité ; après plusieurs aventures il revint en France, et s'y fit moine (2).

En 1346, Humbert II, dauphin de Vienne, vendit une grande partie de ses domaines à ses sujets, promit de nouveaux priviléges à la noblesse et de nouvelles immunités aux villes et aux bourgs, le tout pour faire les frais des armements outre mer (3).

---

(1) Spelman., *Cod. Leg. Veter.* — Houard, Traité sur les Coutumes anglo-norm., t. 1, p. 261.

(2) Aimoin, l. 5, c. 48. — Chaumeau, Hist. du Berry.

(3) Hist. du Dauphiné, t. 1, p. 332 et 335.

Le comte de Foix, Baudouin, comte de Hainaut, et Baudouin, comte de Namur, ont également aliéné leurs titres pour aller en Palestine (1).

D'ailleurs, comme le fait judicieusement observer Robertson (2), plusieurs grands barons étant morts dans la guerre sainte sans laisser d'héritiers, leurs fiefs retournèrent de droit à leurs suzerains; et ces accroissements de propriété, aussi bien que de puissance, ajoutèrent à l'autorité royale tout ce que perdit celle de la féodalité. D'un autre côté, l'absence de plusieurs vassaux puissants accoutumés à en imposer et souvent à donner la loi à leurs souverains, offrit à ceux-ci une occasion d'étendre leur prérogative, et d'acquérir une influence qu'ils n'avaient jamais eue auparavant.

NOTE 2, PAGE 208.

Il vient de paraître une petite brochure, intitulée *le Lépreux de la cité d'Aoste*, par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre. Ce charmant Opuscule confirme ce que j'ai dit de l'intérêt poétique,

---

(1) Hist. du Languedoc, t. 2, p. 237. — Dumont, *Corp. diplom.*, t. 1, p. 59. — *Muræi. Opert.* 1, p. 313.

(2) Introduction à l'Histoire de Charles V, p 26.

et des images nouvelles qu'on pourrait puiser dans la description des douleurs physiques et morales du lépreux.

On en trouvera sans doute ici avec plaisir quelques citations.

L'auteur amène un militaire voyageur près de l'enclos où vivait un lépreux sans aucune communication avec le reste des humains.

« Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner, et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on?* Excusez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas*, *vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.* — Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

« *Soyez le bien-venu*, dit alors le lépreux, en se retournant tout-à-coup, *et restez si vous l'osez après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet in-

fortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. « Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la » visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais » qu'un vif intérêt y retient ».

LE LÉPREUX.

De l'intérêt! . . . . . . Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir (en disant ces mots le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le

visage); passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares. . . . . .

Si quelques-unes vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans craindre, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous ? Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais. . . . .

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bon jour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu......

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et

vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité, mon cœur refuse de les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule; j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville

d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? J'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami; mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels!

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le

cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal, mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi! le sommeil même vous abandonne!

LE LÉPREUX.

Ah! Monsieur, les insommies! les insomnies! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe toute entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre; mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit avance, et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir; mes pensées se brouillent, j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair,

elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncèlent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux...

LE MILITAIRE.

Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse, dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le

genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule, ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême, en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé, c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux par-

ties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.....

Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois, au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelque branche d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul; il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes ser-

vices, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre : mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors, sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler, mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété. » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée ; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les pre-

miers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

LE LÉPREUX.

Je fus long-temps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune ; mais lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappèle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi ; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et

la moins faite en apparence pour me troubler, pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée, en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaîté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou, en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus

m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi, pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire;* mais la populace, qui l'attendait en-dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire; ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aye honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un

bonheur certain, était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement: leurs bras étaient entrelacés; tout-à-coup je les vis s'arrêter: la jeune femme pencha sa tête sur le sein de son époux, qui la pressa dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec autant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie, je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur; je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours! c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire; et

moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne. . . . . Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! assez long-temps tu as souillé la terre par ta présence : puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le desir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la funeste résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et, comme si tout avait dû contri-

buer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta long-temps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir, se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter, se présenta tout-à-coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis, etc.

NOTE 3, PAGE 274.

Le beau poème de la Jérusalem délivrée ne donne cependant qu'une idée imparfaite des croisades ; car le sujet de ce poème n'est que la prise de Jérusalem qui, à la vérité, était le but principal de l'entreprise ; mais qui cependant n'est qu'un des nombreux exploits des chrétiens. Les sièges de Nicée, d'Antioche, d'Edesse, mille autres événements mémorables, ont mis dans tout leur jour la grandeur et la magnanimité des Godefroi, des Bohémond et de tant d'illustres princes.

Il résulte de cette première observation, que les chefs qui occupent le premier rang dans l'histoire générale des croisades, ont pu non seulement ne point se trouver mentionnés dans un seul fragment de cette histoire, puisqu'on doit qualifier ainsi la prise de Jérusalem. Le Tasse obligé, par l'inviolable principe de l'unité, à circonscrire son action, a su exclure de son poème ceux qui n'avaient point immédiatement concouru à l'événement qu'il se bornait à célébrer.

Voilà ce qui explique son silence à l'égard d'un grand nombre d'illustres capitaines, entre lesquels on remarque surtout : Robert, comte de Flandres ;

Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, frère de Philippe I[er], roi de France; et Bohémond, prince de Tarente et fils de Robert Guiscard, conquérant de la Sicile.

Robert, comte de Flandres, était surnommé l'épée et la lance des chrétiens (1); Hugues-le-Grand qui, par ses vertus et sa beauté, était l'admiration des Grecs (2), fut considéré avec raison comme le véritable héros du siége d'Antioche (3), siége inoui dans l'histoire et bien autrement important, comme fait d'armes, que celui de Jérusalem. Quant au prince Bohémond dont Anne Comnène vante aussi l'éclat et les charmes dans son *Alexiade*, et qui, dit-on, sut inspirer un tendre sentiment à cette princesse (4), c'était le plus grand homme de son

(1) Guib. abbas, c. 15. — Guill. Tyr., l. 2, c. 22. — Michaud, Histoire des Croisades, t. 1.

(2) Ann. Comn. Alex., l. 10. — Rob. monach., l. 2.

(3) *Voyez*, sur les grandes qualités et sur la valeur de ce prince, Guib. abbas, *Hist. Hieros.*, c. 14. — Robert. mon., l. 2. — Daniel, Histoire de France, t. 3, p. 422, in-4°. — Velly, t. 2, p. 459, in-12.

(4) Vertot l'a pensé d'après l'éloge qu'Anne Comnène fait du prince de Tarente.

temps (1). Avant l'expédition de la première croisade, il avait, sous les ordres de son père, fait l'apprentissage de la victoire aux lieux mêmes où l'entraîna depuis un zèle religieux, et l'empereur Alexis, qu'autrefois il avait défait en Grèce et dans la Thrace, ne pouvait, sans rougir, entendre prononcer son nom (2).

Le Tasse ne parle pas davantage d'une foule d'habiles capitaines qui, cependant, eurent une part très-active à la délivrance de Jérusalem. Plusieurs motifs justifient cette réticence, et d'abord on le répète, le poète n'aurait pu les placer convenablement dans l'espace étroit prescrit à ses chants; les faits manquaient à tant de courages impétueux, qui ne peuvent être peints à grands traits et dans toute leur libre énergie, que dans le vaste cadre des annales de la première croisade.

Les nommer eût donc été trop peu; les faire agir n'eût pas été possible, à moins de compliquer l'intrigue, de faire diverger l'attention sur une multitude d'acteurs, et de refroidir, en le répandant sur

(1) Orderic. Vital., l. 9. — Velly, Histoire de France, t. 2, p. 452.

(2) Leo. Ost., l. 3, c. 48. — Orderic. Vital., l. 7. — *Lup. protospat. Chron.*

trop de branches, un intérêt qui n'échauffe l'ouvrage qu'en se concentrant en un seul foyer.

Le Tasse a donc habilement senti ce que son plan comportait, et, parmi tant de braves chevaliers, il a dû faire un choix.

Mais ce qui semblera tout-à-fait énigmatique et paradoxal, c'est que, dans le choix des héros, il n'a pas dû comprendre les plus illustres. Cette idée va s'éclaircir.

Pour donner de l'ensemble et de l'harmonie à son action, et l'organiser d'une manière heureuse, le Tasse, ayant besoin de constituer un chef suprême à l'instar d'Agamemnon ou d'Énée, a supposé que Godefroi était le généralissime de la ligue des croisés. Cette promotion, que le poète avait le droit de faire, et qu'on trouve même en de vieilles chroniques, est néanmoins démentie par l'histoire. Il est certain que tous les princes chrétiens étaient indépendants, que chacun avait un pouvoir égal, que nul d'entr'eux ne recevait les ordres d'un autre, et qu'enfin ils agissaient d'après l'opinion d'un conseil où cette république de héros avait délibéré (1).

---

(1) *Albert. Aquens.*, t. 1, p. 224. — Bong., *Gest. Dei per Franc.* — Baldric., p. 84. — Tudebod., *Hist. Hieros.* — Itin. de Duchesne, t. 4, p. 789. — Velly, Histoire de France, t. 2, p. 451, in-12.

Godefroi de Bouillon justifie, il est vrai, l'honneur impérissable qu'il a reçu du Tasse; ce duc de Lorraine était à-la-fois, pieux, vaillant et politique; il fut même législateur et fondateur, deux vertus qui l'élèvent au-dessus d'un siècle où la guerre et l'ignorance exercèrent une influence désastreuse (1). Mais quelque juste que soit l'éloge de ce grand homme, on doit observer que dans la fédération chrétienne se trouvaient des princes qui l'égalaient en mérite personnel et qui le surpassaient peut-être en naissance et en pouvoir.

Ce n'est qu'au refus de trois d'entr'eux que l'on a offert à Godefroi la couronne de Jérusalem (2).

Le Tasse eût-il donc pu se permettre de placer, sous les ordres de ce dernier, des chefs que leur éminente dignité affranchissait de toute espèce de subordination et de déférence ? Eût-il pu faire obéir des hommes faits pour commander et dont l'or-

---

(1) *Voyez*, sur les qualités de ce prince, *Gesta Dei per Francos*, t. 3, p. 35 et 548. — De la Thaumassière, Assises et bons usages de Jérusalem. — Robert. monac., l. 1. — Will. Tyr., l. 9, c. 7. — Guib. abbas, l. 7, c. 22.

(2) Guibert. abbas, p. 539. — Raimond. de Agil., p. 179. — Henric. Huntindon, liv. 7. — Baldric., liv. 4. — Du Moulin, Histoire de Normandie, l. 8, somm. 6, p. 272. — Velly, t. 2, p. 462. — Daniel, Histoire de France, in-4°, t. 3, p. 452.

gueil inflexible, nourri des prétentions féodales, ne pliait pas même devant le monarque auquel ils avaient prêté la foi et hommage (1)?

L'histoire eût été choquée d'une pareille inconvenance et n'eût point reconnu ces grands et fiers vassaux de la France, si jaloux de leurs droits et de leur liberté, dans les dociles lieutenants d'un étranger, leur pair et leur égal.

Le Tasse a donc écarté de Godefroi une partie de ces conquérants puissants, et quant aux autres, il s'est bien gardé de les peindre dans tout leur éclat, pour ne point confondre avec eux son héros principal.

Jusqu'à présent on n'a rien vu que d'adroit et de bienséant dans ces procédés; mais outre ces chefs, il en est un grand nombre, non moins intéressants, que le poète aurait pu employer avec succès et sans violer aucune règle de l'art.

Après Godefroi, le premier héros de la Jérusalem délivrée, c'est Renaud, personnage purement imaginaire et tout entier de l'invention du

(1) *Voyez* Mézerai, Daniel, Velly et autres historiens de la France, depuis le règne de Charles-le-Simple jusqu'au règne de Louis XI.

poète (1). Cependant l'histoire des croisades place sur l'avant-scène un guerrier qui réunit toutes les qualités et toutes les passions dont le Tasse s'est plu à pétrir l'âme ardente de Renaud.

Illustre par sa naissance, puissant par ses vassaux, se jetant au milieu des batailles avec une valeur que les annalistes ont comparée à la furie d'un lion rugissant (2); du reste, généreux et magnifique, mais obscurcissant l'éclat de ses vertus par la violence, la fierté, le dédain, le ressentiment, et surtout par son goût immodéré pour un sexe qui lui fit oublier ses devoirs (3); voilà comment l'histoire nous peint Robert, duc de Normandie et fils de Guillaume-le-Conquérant (4).

Il fit des prodiges de courage aux batailles de

---

(1) *Muratori*, *Antichità Estensi*, t. 1, p. 350.

(2) Du Moulin, Histoire d'Angleterre, liv. 8, som. 1, n° 3, p. 242 et 265.

(3) *Historiæ Anglicæ Scriptores*, t. 1, p. 1002. — Rogerius de Hoveden, l. 1. — Orderic. Vital., l. 8. — Du Moulin, Hist. de Normandie, liv. 8, somm. 1, n° 2, pag. 242. — Velly, t. 1, p. 451, in-12.

(4) Will. Gemet., l. 8. — Orderic., *ib.* — Du Moulin, lieu cité, p. 451, in-12.

Dorilée, d'Antioche et au siége de Jérusalem (1). Il suspendit en trophée aux voûtes du Saint-Sépulcre, l'étendard et l'épée du soudan (2); mais moins jaloux de régner que de s'abandonner aux plaisirs, il refusa d'être Roi de Jérusalem, et désigna Godefroi comme le plus digne (3). Cette ivresse qui troublait souvent sa raison, cette soif insatiable de jouissances lui firent perdre la couronne de Normandie (4), et il préféra au trône d'Angleterre, où l'appelaient ses droits, le rivage d'Italie qu'enchantait à ses yeux la fille du comte de Conversana (5).

Pourquoi donc le Tasse a-t-il recouru à des fictions, quand des entrailles de son sujet sortait un héros véritable? Le caractère de Robert aurait motivé tout ce que le poète a dit de Renaud; il eût été conforme à l'histoire de montrer le duc de Neustrie

---

(1) Robert. monach., l. 3 et *seq.*—Du Moulin, l. 8, som. 10, n°. 8, p. 291.

(2) Le P. Maimbourg, l. 3, t. 1, p. 360, et les auteurs qu'il cite.

(3) *Historiæ Angl. Scriptor.*, t. 1, p. 1002. — Du Moulin, Histoire de Normandie, liv. 8, somm. 6, p. 272.

(4) Du Moulin, liv. 8, somm. 10, n°. 7, p. 290 et 291. — Gibbon, t. 12, ch. 58, p. 314 de la traduction.

(5) Du Moulin, lieu cité, pag. 273. — Malmesb., l. 5. — Michaud, liv. 4, p. 452, t. 1.

aussi fier qu'Achille, et s'enflammant de dépit et de colère aux moindres offenses, s'éloigner du camp de Godefroi, et oublier les combats et la gloire dans les jardins d'Armide.

Cette enchanteresse, les délices et les prestiges de ses enclos magiques n'eussent été que les plaisirs et la volupté personnifiés, espèce de féerie qu'on eût crue naturelle à force de vraisemblance et d'à-propos. On eût admiré comment la poésie savait à-la-fois conserver et embellir les faits historiques, soit en les colorant aux rayons du prisme fantastique, soit en les enveloppant des voiles transparents de l'allégorie, qui ne dérobe aucun des traits de la vérité.

Si donc le Tasse eût mis Robert à la place de Renaud, son poème, appuyé sur l'histoire dans une de ses parties principales, eût alors moins penché vers la fable, et n'aurait pas eu aux yeux des Aristarques modernes, cet air d'épopée romanesque, seul reproche qu'on puisse faire à ce chef-d'œuvre (1).

---

(1) . . . .

Trop de clinquant, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

VOLTAIRE, *Stances sur les poëtes épiques.*

Cette substitution heureuse n'est pas la seule qu'on désire en lisant le poème du Tasse, après avoir lu les Chroniques de la première croisade.

Le camp des chrétiens, où fermentaient de bouillants courages excités par des passions brûlantes, devait être souvent troublé (1). On sait d'ailleurs à quel degré de susceptibilité les héros du moyen âge ont porté le rigoureux point d'honneur, et avec quelle facilité ils s'armaient pour punir les paroles et les gestes insultants.

Le Tasse, à qui ces mœurs ont d'autant moins échappé, que lui-même avait une imagination chevaleresque, un orgueil qui frémit et s'indigna dans les fers de la persécution, une humeur belliqueuse, qui souvent lui dicta les cartels qu'il envoya à ses ennemis et à ses rivaux d'amour (2); le Tasse a dû représenter avec une grande vérité, les querelles, les séductions et l'audace de ses héros.

Mais c'était alors qu'il convenait peut-être d'élever au milieu des guerriers turbulents et hautains, la

---

(1) *Voy.* sur la dissension des princes croisés, Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, le moine Robert et Jauna dans son Hist. du roy. de Jérusalem.

(2) J. B. Manso, *Vita del Tasso*. — M. Ginguené, Histoire littéraire d'Italie.

figure calme et pacifique d'un Nestor que l'histoire lui désignait sous les plus nobles traits. Ainsi, par exemple, lorsque Renaud a tué Gernand, et qu'il ose étendre l'orage de sa colère jusque sur la tête sacrée de Godefroi (1); lorsque les plus intrépides chevaliers veulent, malgré la défense de ce général, quitter imprudemment l'armée pour suivre la nièce d'Hidraot, dont les attraits et les larmes ont séduit (2) leurs cœurs, ont enivré leurs sens, n'était-ce point l'occasion d'introduire comme un conciliateur auguste et vénérable, cet Adhémar de Monteil, pontife éloquent et persuasif qui, selon tous les historiens des croisades, fut l'âme de l'entreprise, puisqu'il sut appaiser les haines, arrêter les emportements et concilier entr'eux tant de chefs différents de caractère, d'humeur et d'intérêt (3)? Aussi dit-on que le coup fatal qui trancha ses jours, parut en même temps rompre les liens qui unissaient entr'eux les diverses parties de l'armée

---

(1) Le Tasse, Jérusalem délivrée, ch. 5.

(2) Le Tasse, Jérusalem délivrée, ch. 4 et 5.

(3) *Voyez* l'éloge que font de ce légat, Guibert, Baldric, le moine Robert, etc. — *Voyez aussi* le P. Maimbourg, t. 1, l. 2, p. 266. — Velly, Histoire de France, t. 2, p. 453.

chrétienne, et que dès-lors il n'y eut plus que dissensions, mésintelligence et malheurs (1).

Au lieu d'employer pour médiateurs des guerriers que leur jeunesse et leurs propres passions rendaient peu propres à une telle mission, voilà le célèbre personnage que le Tasse aurait pu faire intervenir; ce respect historique et cette justice rendue à un grand homme, auraient également contribué à donner à son ouvrage une conformation plus imposante.

Mais voici un reproche qui semblera peut-être encore plus grave et mieux fondé.

Le Tasse a formé dans son armée un corps d'élite composé de chevaliers intrépides, qui n'avaient point de vassaux et d'états, mais que leur valeur et leur noblesse distinguaient entre tous les autres.

« Aux derniers rangs, dit-il, parut une troupe » que l'honneur, le courage et les talents doivent » placer avant toutes les autres, ce sont ces foudres » de guerre, la terreur de l'Asie, héros invincibles » connus sous le nom d'aventuriers (2). »

Cette idée était très-ingénieuse : il y avait en effet dans l'armée chrétienne, une foule de héros, qui,

---

(1) Le P. Maimbourg, lieu cité, p. 257.

(2) Le Tasse, Jérusalem délivrée, ch. 1.

forts de leur épée, venaient en Orient tenter les hasards de la fortune, et le Tasse trouvait l'heureuse occasion de placer en une phalange indomptable, ceux de ces chevaliers qui ont paru avec le plus d'avantages dans cette première expédition des croisades.

Mais il s'en faut bien que le chantre de Solime ait fécondé cette même idée de tout ce que l'histoire mettait à sa discrétion. Ce bataillon sacré qui, selon lui, doit faire oublier les Argonautes et les chevaliers errants, il ne le remplit en grande partie que de héros fabuleux ou peu connus, auxquels son imagination n'attribue aucun fait glorieux qui puisse par une fiction racheter leur nullité. On voit, il est vrai, dans la liste de ces guerriers, Eustache, frère de Bouillon, Raimbaud et les deux Gérard, que les Annales rappèlent en effet; mais Genton, mais Ubalde et Rosemond, mais Obizon, Achille, Evrard, Othon, Gildippe et d'autres (1), ne devaient-ils pas céder leur place à des héros plus recommandés à l'admiration de la postérité par les meilleurs écrivains des croisades?

---

(1) Ces prétendus héros ne sont pas connus dans l'histoire des croisades, qui nomme avec soin tous ceux qui se sont distingués dans ces expéditions. *Voyez* le Recueil de Bongars, et Guillaume de Tyr.

Sans doute que le poète épique a le droit de suppléer à la pénurie des moyens du fond par les ressources de l'invention ; mais quand l'histoire est par elle-même assez abondante, assez variée pour le dispenser de recourir à de pures suppositions, ne doit-il pas préférer l'or de la vérité au clinquant du mensonge ? La poésie doit orner la vérité, et non point la soustraire sous des fictions qui lui sont étrangères. Le Tasse l'a si bien dit lui-même, dans cette comparaison charmante : « Ainsi nous présentons » à un enfant malade les bords d'un vase abreuvés » d'une douce liqueur ; heureusement trompé, il » boit des sucs amers, et doit la vie à son er» reur (1). »

La vérité d'ailleurs n'est-elle point le fondement essentielle de tout ouvrage épique ? Le poète prétendrait-il usurper nos hommages, exciter notre admiration, faire répandre nos larmes en faveur d'êtres chimériques, tandis que la tombe des véritables héros qui ont concouru à illustrer l'époque dont il s'agit,

---

(1) Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di suave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E da l'inganno suo vita riceve.
Canto primo, st. 3.

resterait sans culte, sans honneur, et loin des regards de la postérité ?

O toi! par qui le passé revit avec éclat, puissante poésie! un pacte éternel et sacré te lie avec les héros. Si ton silence est pour eux une injure, si ton oubli est leur néant; si tes faveurs sont leur immortalité, leurs actions magnanimes t'inspirent et t'enflamment. Achille et Homère se furent mutuellement nécessaires, et s'élevèrent l'un par l'autre au faîte des âges où nous les contemplons à l'ombre des mêmes lauriers.

On doit donc blâmer le Tasse de n'avoir point nommé, au lieu de personnages imaginaires ou ignorés, des chevaliers que l'histoire de la première croisade présente sous l'aspect le plus intéressant : tels sont entr'autres, Hugues de Saint-Paul, Conon de Montaigu, Ebrogon de Nelle, Guicher, l'homme le plus fort et le plus téméraire de toute l'armée (1); Lethalde et Engelbert, deux frères unis que Tournay avait vus naître. Ils combattaient ensemble, et c'est ensemble qu'ils entrèrent les deux premiers dans

---

(1) *Will. Tyrius*, l. 2. — *Albert. Aquensis*, l. 2, c. 1. — Velly, Histoire de France, t. 2, p. 455. — Le P. Maimbourg, t. 1, p. 326, l. 3.

les murs de Jérusalem (1); Richard, prince de Salerne, et cousin de Tancrède (2); Eléasar de Montredon; Isard, comte de Die; Roger, comte de Foix; Guillaume d'Urgel; Raoul de Guder; Etienne, comte d'Albermale; Guillaume, vicomte de Melun, surnommé le Charpentier, soit qu'habile à dresser des machines de guerre, il fût l'Archimède des croisades, soit qu'on eût voulu, par une terrible allusion, peindre la manière dont ce chevalier, armé d'une hache, *charpentait* les infidèles (3).

Il ne fallait pas non plus oublier Raimond Ier, vicomte de Turenne : ce digne chef d'une maison illustre se faisait admirer par mille exploits, et surtout par la prise de Tortose (4). On doit nommer encore Humfroy, Amaneu d'Albret, Gaston de Foix, prince de Béarn; Hermann de Canni, Robert de Samdeval, et Geoffroy de la Tour qui s'était acquis la réputation d'un des plus vaillants guerriers de toute la terre (5). On raconte que ce héros s'étant

(1) Michaud, l. 406, t. 1.

(2) Will. Tyr., l. 2, c. 13.

(3) Guib. abbas, l. 4, c. 4.

(4) Le P. Maimbourg, liv. 2, t. 1, p. 282 et 283.

(5) *Voy.* sur tous ces guerriers, Guill. de Tyr., l. 2, c. 13. *Albert. Aquens.*, l. 2, c. 1. — Annæ Com. Alex., l. 10. — Guib. abbas, c. 14, 15, 16 et 17. — Rob. monach., l. 2.

éloigné du camp pour découvrir l'ennemi, entendit l'effroyable rugissement d'un lion qu'un énorme serpent enlaçait en des cercles redoublés (1). Geoffroi de la Tour ose prendre parti dans cet horrible combat. Il tue le reptile à coups d'épée : le lion délivré, se tourne d'un air soumis et caressant vers ce héros, lèche ses pieds, s'attache à lui et l'accompagne en tout lieu (2). Dépouillant tout-à-coup sa férocité, il renonce au désert et vit dans le camp des chrétiens sans y répandre l'épouvante ; il suivait aux combats, à la chasse et en voyage son cher libérateur.

Geoffroi de la Tour ayant accompli son vœu par la prise de Jérusalem, voulut retourner dans sa patrie ; mais le pilote et l'équipage effrayés à la vue de son compagnon de voyage, refusèrent de l'admettre s'il ne s'en séparait pas. Geoffroi hésita longtemps à partir, mais chaque jour d'absence l'attristait davantage, et sa vie ne pouvait se ranimer qu'aux rayons du ciel natal. Il se décide à se séparer de son fidèle ami. Il répand des larmes en quittant cet animal reconnaissant, qui, dans l'ignorance de son dessein,

---

(1) Magn. Chr. Bel. Adann., 1096. — Le P. Maimbourg, t. 1, l. 2, p. 269.

(2) Le P. Maimbourg, lieu cité.

joue et bondit près de lui comme à l'ordinaire. On appareille, on lève l'ançre, Geoffroi s'élance sur le navire; le lion en est repoussé par les matelots; mais il se jète dans la mer, et suit le bâtiment à la nage; par degré ses forces s'épuisent, il disparaît sous les flots (1).

Mais parmi tous les héros dont on a parlé dans ce récit, on n'a pas encore fait connaître celui que les Sarrasins ont trouvé le plus terrible, et qu'ils ont élevé au-dessus de tous les autres chrétiens, sans même en excepter Godefroi (2), celui qui, selon l'expression d'Anne Comnène, brillait parmi les Barbares comme le soleil parmi les étoiles du firmament, c'est Raimond, comte de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. Ce vénérable vieillard conservait sous ses longs cheveux blancs la vigueur et l'enthousiasme de la jeunesse (3).

(1) Le P. Maimbourg, lieu dit, p. 270 et 271.

(2) Dans les annales des Sarrasins, dit M. Velly, il est beaucoup fait mention du comte de Toulouse, et fort peu de Godefroi, Histoire de France, t. 2, p. 452, in-12.

(3) Quand les princes chrétiens, gagnés par l'artificieux Alexis Comnène, se décidèrent à lui prêter la foi et hommage qu'il en exigeait, Raimond fut le seul qui protesta contre cette honteuse démarche; il dit qu'il aimait mieux perdre la vie que

Loyal, franc, intrépide, fidèle observateur de sa parole, plein de bonne foi et d'honneur, on peut considérer en lui le premier caractère chevaleresque offert à l'admiration de l'histoire dans un siècle où l'on a effectivement placé l'origine de la chevalerie (1). Raimond semble avoir servi de type et d'exemple à tous les preux, à tous les braves paladins sans peur et sans reproche; il paraît à leur tête comme leur fondateur et le grand-maître de leur ordre fameux.

Quand on voit ce seigneur quitter la maison paternelle dès son adolescence, pour aller dans les états voisins chercher des aventures et de la gloire; quand on le voit combattre à côté du Cid (2), vaincre les Maures d'Espagne, et recevoir pour prix de ses victoires la main de dona Elvira, fille d'Alphonse-le-Grand, roi de Castille (3); quand on

---

de se faire le vassal d'un étranger. *Voyez*, sur la fierté et le courage de ce seigneur, *Guib. Abbas*, *Hist. Hieros.*, c. 151. — Robert. monach., l. 2.

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, Mém. sur l'ancienne Chev., 1re partie.

(2) Roderic. Toled., l. 6. — D. Vaissette, Histoire du Languedoc.

(3) Roderic. Toled., l. 6. — Catel, Histoire des comtes de Toulouse. — D. Vaissette, lieu cité.

le voit le premier de tous, prendre la croix pour aller en Palestine (1), et rallier sous ses enseignes l'élite de la noblesse qui fleurissait alors en Languedoc et en Provence, on croit reconnaître en effet le modèle de ces chevaliers errants et fabuleux que les romanciers conduisaient à travers les prodiges et les aventures.

Raimond se trouva à tous les combats de la première croisade. Malgré son âge et ses longs travaux guerriers, il était sans cesse couvert du harnois, le premier à marcher vers l'ennemi, le dernier à se reposer sous la tente : calme et serein au milieu des privations, des périls et des fléaux (2).

Le Tasse n'a pu lui refuser une place dans son épopée. Cependant, au lieu de restreindre son éloge à quelques épithètes honorables, n'eût-il pas été mieux de lui donner le commandement de cette troupe de héros qu'il fait conduire par Dudon (3), guerrier vulgaire que l'histoire confond avec mille autres.

---

(1) Orderic., l. 9. — Guib. abbas, *Hist. Hieros.*

(2) Will. Tyr., l. 2. — Guib. abbas, l. 2. — Catel, Histoire des comtes de Toulouse.

(3) Dudon de Contz, un des seigneurs de la suite de Godefroi. L'histoire ne fait simplement que le nommer avec une foule d'autres. *Voyez* le P. Maimbourg, liv. 1, t. 1, p. 104.

J'avais déjà indiqué ces réflexions ; lorsque je lus avec surprise les changements que le Tasse lui-même avait reconnus nécessaire dans son poème qu'il refit presqu'en entier, sous le nom de *Jérusalem conquise* ; dans le jugement qu'il porte sur l'une et l'autre de ses conceptions épiques, il avoue que dans la première, il avait négligé beaucoup d'actions célèbres des croisades pour se livrer à des exploits imaginaires et moins intéressants; qu'il avait trop peu senti les beautés du merveilleux que livrait à son génie la superstition de ce temps et les beautés de l'écriture et des traditions hébraïques si éloquentes sur les débris de Jérusalem. Il confesse également, qu'au lieu des personnages chimériques de son premier poème, il devait peindre une foule de héros recommandés par l'histoire (1).

---

(1) *Giudizio sopra la Gier. di T. Tasso da lui riformata, lib.* 1, *p.* 305, *t.* 6, *ed. Venezia.* — Ginguené, Histoire d'Italie, t. 5, p. 504.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

VINGT ET UNIÈME RÉCIT.

VINGT-DEUXIÈME RÉCIT.

VINGT-TROISIÈME RÉCIT.

VINGT-QUATRIÈME RÉCIT.

VINGT-CINQUIÈME RÉCIT.

VINGT-SIXIÈME RÉCIT.

FIN DE LA TABLE.